
Julia
Verlanger
Les portes
sans
retour
Le Masque
Fantastique

LES PORTES

SANS RETOUR

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.
Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.
Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.Les frais de port seront remboursés.

JULIA VERLANGER

LES PORTES SANS RETOUR

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
17, RUE DE MARIGNAN

I

J'ai rencontré la fille aux yeux de petit chat perdu sur Allègre. Des yeux très beaux, emplis de ce doux bleu brumeux de l'innocence aveugle.

Allègre porte mal son nom. C'est une boule de boue gelée, un peu plus froide que l'enfer, et moins accueillante. La majeure partie de sa population se divise ainsi : d'un côté les chasseurs, coriaces et passablement sauvages, de l'autre, les marchands, dents longues et âmes noires. Allègre vit du commerce des peaux.

Venteuse, sa capitale, bien nommée celle-là, abrite aussi les technos, et le personnel du Cosmoport. C'est une ville minable, glaciale, dont les rues ne sont pas chauffées. Je ne l'aime pas, et je ne la choisirais sûrement pas comme lieu de résidence.

Je venais d'y livrer un chargement de chaubi, et j'attendais de pouvoir embarquer une cargaison de peaux. Comme tous les Cosmoports, celui de Venteuse adore les formalités. J'avais passé l'après-midi à remplir des paperasses, à y apposer l'empreinte de mon pouce, puis à discuter interminablement avec des bureaucrates bornés. Je suis propriétaire de mon navire, si bien que ces corvées me reviennent de droit. Elles ne me plaisent pas. Je ne suis pas d'un naturel patient, j'avais dû me contraindre au calme, et, ce soir-là, je traînais encore une bonne dose de mauvaise humeur.

Je suis entré chez Calley parce que c'est le seul endroit de Venteuse où il est possible de faire un très bon repas. Calley n'a pas de bloc-resto, il fait lui-même sa cuisine, c'est sa passion, jamais plus de deux ou trois plats, toujours excellents. Ce qu'il vend est honnête, et de bonne qualité, mais se paye. Sa boîte est la plus chère de la ville basse.

Malgré cela, la salle était comble. Chasseurs, tout juste revenus des plaines enneigées, et qui arrosaient bruyamment la vente de leurs peaux. Marchands prospères, accompagnés de filles jolies aux sourires artificiels et aux regards calculateurs et quelques technos avec leurs bobonnes.

Dans un coin, une douzaine de loups occupaient trois tables, et déplaçaient beaucoup d'air. C'est une sale engeance. Enfants comblés de papas bien en place, sûrs que la galaxie leur appartient, et sûrs aussi que tout ce qui a dépassé vingt ans est bon pour le broyeur.

Ils ont ressuscité une très vieille mode. Ils portent des pagnes de fourrure, et, sur le dos, une peau de loup synthétique dont la tête leur coiffe le crâne. Les filles incrustent leurs seins d'éclats de pierres précieuses, et les garçons dessinent sur leur visage, de la même façon, de véritables peintures de guerre. Loups et louves accrochent aux ceinturons des couteaux bien tranchants. Ils aiment s'en servir. Cette mode, partie de Terra, a gagné la jeunesse dorée dans son ensemble, et l'on retrouve des loups dans toute la galaxie. L'uniforme varie parfois dans les détails, mais la peau de loup reste obligatoire.

Les seules tables libres se trouvaient dans leur immédiate proximité. En règle générale, il est préférable d'éviter ce voisinage. Ce sont des chercheurs d'histoires nés.

Pour le moment, ils étaient extrêmement occupés. Deux jouaient de la stridule. C'est un instrument que je n'apprécie pas. Ses gammes vont si haut dans l'aigu qu'il vrille les oreilles mieux qu'un vilebrequin. Un troisième martelait un tam-tam, et en tirait des sonorités rappelant une charge d'éléphants. Les autres dansaient. Ça se passait au ras du sol, en fantastiques contorsions.

Calley a reconstitué le décor d'un bistrot du vingtième siècle. Il s'enorgueillit de n'utiliser que très peu de gadgets modernes, et sert lui-même ses clients, aidé par trois filles rapides, expertes, pas très belles, et assez coriaces pour dompter les chasseurs.

Tandis que je mangeais, Calley apporta sa bouteille de sogoul personnelle, et vint bavarder un moment avec moi. C'est un grand bonhomme, chauve comme un genou. Il se trouve bien comme ça, et a toujours énergiquement refusé les implants de cheveux. Par contre, sa main droite, partie au vent de je ne sais quelle bagarre, a été remplacée, non par une greffe, mais par une prothèse parfaite, un peu plus solide que du durim. Personne ne s'en aperçoit, jusqu'au moment où Calley ferme son poing pour mater un ivrogne récalcitrant. Il fait chaud, dans sa boîte, et il vit ordinaire en short de cuir. Son torse est massif, et les poils qui lui manquent sur le crâne tapissent sa poitrine. Sa seule coquetterie consiste en une bulle irisée, pendue par une fine chaîne au lobe de l'oreille gauche. La bulle est pleine d'une eau limpide, et des poissons microscopiques y tournoient. Calley y tient beaucoup.

Cette fille est arrivée comme j'achevais de sucer des chiroudes, à leur point de parfaite maturité.

Je ne l'avais pas vue avant qu'elle ne s'installe à une table de moi, rejetant de ses épaules une somptueuse cape de sorg bleu. En cette époque, où la mode du moment voulait les femmes en jupes longues mais torse nu, elle portait une robe montante à cagoule. Le tissu fluide, bleu nuit, la masquait entièrement, ne révélant que l'ovale du visage, les mains et la pointe des pieds. Il glissait sur son corps, moulant tantôt la forme d'un sein, le dessein d'une hanche, la rondeur d'un genou, en suivant ses mouvements. Tous les hommes présents, je pense, devaient avoir envie de la déshabiller, et c'était là l'effet recherché.

Elle était belle. Joli nez, lèvres pleines, pommettes hautes. Et ces yeux. Obliques, d'un bleu de brume, innocents. Une poussière bleutée scintillante fardait ses cils et ses sourcils.

Calley s'est empressé pour la servir lui-même. Lorsqu'il est passé a côté de moi, je lui ai demandé, par une mimique interrogatrice, s'il la connaissait. Il a secoué négativement la tête, mais son pousse dressé à fait un geste approbateur. C'est un hommage qu'il accorde à peu de femmes.

Elle a mangé, de bon appétit, et sans manières. Deux chasseurs, successivement, sont venus s'asseoir à sa table, pour essayer de la lever. Elle s'en est débarrassée avec une aisance souriante et polie. Elle me plaisait. Il est difficile, en notre époque de miracles régénérateurs, de deviner l'âge d'une femme, mais j'aurais parié sur la jeunesse réelle de celle-là. Entre vingt et trente ans, à mon avis.

Je m'attardais à la contempler, en sirotant le reste du sogoul de Calley. J'ai allumé une cigarette. Après une accalmie consacrée au repas les loups s'étaient remis à danser, et leur musique explosait. Je commençais à en

avoir marre, et j'ai pressé le bouton pour réclamer mon addition. Les chiffres se sont allumés, et j'ai glissé, mes jetons dans la fente. Beaucoup de jetons. Sacré Calley.

Un loup s'est approché de ma voisine et l'a empoignée sans aucun préavis. Ses joues s'incrustaient de dessins géométriques en saphirs et émeraudes, et un aigle miniature déployait sur son front des ailes de diamants. Un rouge flamboyant allumait les yeux et les griffes de sa peau de loup.

Il tirait la fille par le bras. Ses ongles, remplacés par des plaquettes de durim, s'enfonçaient dans le mince poignet.

— Viens danser, jolie, allez, viens danser, viens danser.

Manifestement, il n'était pas du genre à comprendre ce que non voulait dire. La fille résistait, et ses yeux ne ressemblaient plus du tout à ceux d'un chaton. Elle ferma son poing, et frappa l'adversaire à la pomme d'Adam. Un bon coup, précis et bien placé. *Le* loup recula, en suffoquant. Il faisait de terribles efforts pour aspirer de l'air.

La horde glapit, et fonça.

Je n'aime pas les histoires, mais je n'aime pas non plus les filles déchiquetées à l'arme blanche. Comme tous les trans', je porte le laser à la ceinture, et je possède pour cela une autorisation en bonne et due forme, délivrée par l'Administration centrale de Terra. Mais le brandir ne suffirait pas pour stopper ces enchaubés, et je ne pouvais pas m'en servir.

Le premier loup arrivait sur la fille, couteau pointé. Il me trouva sur son chemin. En frappant sec du tranchant de la main, je lui brisai le poignet, puis l'empoignai par son ceinturon pour l'envoyer voltiger. Il termina son vol plané en heurtant du crâne le comptoir de Calley, avec un sale bruit, qui m'inquiéta un peu, mais je n'avais pas le temps de m'y attarder. La louve qui arrivait par derrière reçut ma botte dans le ventre, et s'effondra en geignant.

Ensuite, les choses devinrent confuses. Hurlements, tables renversées, fuites, bousculades, et glapissements suraigus de femelles affolées. Des lames de couteaux scintillaient partout, et je m'activais très sérieusement. Un fil tranchant entailla ma chemise et ma peau. Du coin de l'œil, je vis que la fille ne restait pas inactive. Elle brandissait une chaise, et tenait la meute à distance. Trois ou quatre chasseurs entrèrent dans la danse en poussant des cris d'indiens.

Calley arriva à la rescousse, et les choses se terminèrent très vite. Il y avait des loups affalés dans tous les coins. Un chasseur serrait son bras, d'où le sang jaillissait en fontaine. La salle achevait de se vider.

— Arrache-toi, Gyall, me dit Calley. Je suis obligé d'appeler la volante, et, dans ces histoires, elle donne toujours raison aux loups. Les papas n'aiment pas qu'on abîme leurs jolis petits. Je ne t'ai jamais vu.

Il se tourna vers ma voisine.

— Décollez aussi, Mademoiselle, ça vaudra mieux. Je ne vous connais pas, et je ne me souviens même plus de vôtre tête. J'ai une très mauvaise mémoire. Moi, je ne risque pas grand-chose. J'ai des appuis.

Le chasseur blessé posait à son bras un tourniquet. Il partit vers la porte, soutenu par un copain. Au loin, les sirènes commencèrent à geindre. Je filai, et la fille me suivit.

Nous courûmes, tournant deux ou trois coins de rues. Il faisait un froid à geler debout, et ma veste fourrée était restée dans le vestiaire de Calley. La fille avait sa cape, son sac, et elle en tira un petit générateur de chaleur, que j'appréciai aussitôt. Il confirmait mon impression première. La belle

dame était riche, très riche. Générateur et cape de sorg ne s'offrent pas en prime publicitaire.

— Je n'ai pas eu le temps de vous dire merci, dit-elle.

Je haussai les épaules. Elle sourit, et demanda :

— Vous ne vous êtes pas servie de votre laser. Pourquoi ?

— Je ne suis trans'. Pas le bon Dieu. Tuer deux ou trois loups m'aurait valu des histoires à n'en plus finir. Ils sont bien protégés.

— J'aurais peut-être pu arranger ça. Je m'appelle Missie Oléone.

Elle aurait pu l'arranger, en effet. Tarrent Oléone a bâti un empire qui couvre toute la galaxie. Il est concessionnaire exclusif des propulseurs Heym. Le nom de sa fille Missie revient dans toutes les chroniques mondaines. Je ne les suis pas avec passion, sinon je me serais souvenu de son visage.

— Vous en oubliez d'être poli, dit-elle. Votre nom ?

— Gyall Darra.

— Ramenez-moi à mon hôtel. Vous avez bien mérité un verre, et je vous l'offre. À propos, j'avais aussi un laser. Je m'en serais servie, en cas de nécessité, mais vous vous en tiriez très bien.

— Merci, dis-je, un peu aigre.

Si je ne pouvais pas utiliser mon laser sans risquer quelques bonnes années de réadaptation, elle, l'aurait pu. La puissance d'un Tarrent Oléone dépasse l'imagination. Elle suivait très bien mes pensées.

— De quoi vous plaigniez-vous ? Vous n'étiez pas obligé d'intervenir.

Elle avait parfaitement raison, mais elle m'agaçait un peu.

— Allons, ne faites pas cette tête. Venez, et je vous remercie tout de même.

Nous prîmes un taxi monorail, qui nous déposa juste devant le Jaume, après avoir avalé quelques jetons.

Elle me reçut dans son appartement. D'ordinaire, je ne fréquente pas des établissements tels que le Jaume. Je gagne bien ma vie, mais mes goûts sont modestes. Je trouve ce genre de décor un peu trop chichiteux.

Elle me versa à boire, passa du cicatrisant sur mon éraflure, s'excusa de ne pouvoir m'offrir une chemise neuve, et disparut, en me laissant en tête à tête avec mon verre. J'entendis résonner de vagues sonneries dans les profondeurs de l'appartement, qui devait bien s'étaler sur quelques kilomètres.

Elle revint. La robe à cagoule avait disparu, remplacée par une combinaison violette, tout aussi couvrante, tout aussi fluide, mais plus collante. Elle avait des cheveux très noirs, lisses et brillants, coupés aux épaules. Ses yeux, démaquillés, restaient aussi beaux. Ses cils étaient très fournis, et ses sourcils dessinaient une courbe fuyant vers les tempes. Chacun des ongles de ses pieds nus s'ornait d'une délicate miniature tracée au pinceau.

J'étais assis dans quelque chose qui m'enveloppait moelleusement, et suivait mes mouvements. Son sogoul était nettement meilleur que celui de Calley. Nous bavardions de chose et d'autres, amicalement. Je me sentais bien, détendu, et je n'avais nullement la tête farcie d'arrière-pensées.

Nouveau bruit de sonnerie légère, noyées dans les profondeurs ouatées de l'appartement. Elle s'excusa, sortit, et revint en tenant une poignée de feuilles bleues de transmission interplanétaire. Elle me les tendit.

Gyall Darra – Sexe masculin – 32 ans – Né à Marseille, sur Terra – Mère souche française et russe – Père souche française et martiniquaise – Transporteur – Propriétaire du vaisseau stellaire « Archer », enregistré sous

le numéro…

Ça continuait longtemps comme ça. Sur quatre pages. Ma biographie, si complète qu'elle me rappela des épisodes oubliés. J'y trouvais quelque part mon signalement, taille, poids, couleurs d'yeux et de cheveux, empreintes digitales et photo.

Missie Oléone souriait.

— Vous devez tenir de votre père le teint foncé et les cheveux noirs, mais ces yeux jaunes de mongols doivent être ceux de votre mère. Je me trompe ?

— Allez vous faire foutre ! Pourquoi cet espionnage ?

— J'ai l'intention de vous employer. Votre réputation n'est pas mauvaise.

Sensiblement honnête, si pas trop scrupuleux, et coriace. Ça me convient.

— Qui vous dit que j'accepterais de travailler pour vous ? Je ne suis pas à louer, Mademoiselle-Oléone-pleine-de-fric !

— Ne nous énervons pas. Je reconnais que le procédé n'est pas très élégant, mais j'aurais pu ne rien vous dire. Vous pourriez peut-être écouter ce que j'ai à vous proposer ?

— Allez toujours.

— Vous serez bien payé. Très bien. De quoi vous offrir une flotte de navires, et les autorisations nécessaires pour pouvoir les utiliser. C'est ce que vous aimeriez, non ?

Cette garce de femelle touchait assez juste. De temps en temps, je faisais ce genre de rêve. Un petit noyau de vaisseaux bien à moi. Gyall Darra, le roi du transport…

— Ça, dis-je, c'est l'appât. Où est l'hameçon ?

— Vous connaissez mon frère ?

— De réputation.

Qui ne connaît Axin Oléone ? Si sa sœur fait prime dans les reportages mondains, Axin Oléone a très fréquemment les honneurs de l'actualité. Un embrumé complet. Sans son papa, il serait depuis longtemps en réadaptation. Je pouvais me rappeler une douzaine d'histoires, toutes plus criantes les unes que les autres. Casse-cou, et jouant sa peau à la roulette russe à la moindre occasion. Si Axin était mêlé à cette histoire, elle répandait probablement un parfum de mort.

Missie jouait avec son verre, le faisant tourner entre ses doigts. Elle le posa brutalement.

— Axin a passé les Portes sans Retour.

Je sifflai.

— Sa dernière fantaisie…

— Peut-être pas, dit-elle, je veux que nous allions le chercher.

Je sautai sur mes pieds.

— Vos circuits s'interfèrent, ou quoi ? Personne n'en est jamais revenu. C'est pour ça, figurez-vous, qu'elles portent ce nom. À quoi me servira une flotte si je suis mort ? Je n'ai pas le goût du suicide. Ne comptez pas sur moi.

Elle se leva, les mâchoires serrées. De nouveau, elle n'avait plus ses yeux de petit chat.

— Écoutez. Axin est à moitié embrumé, c'est vrai. Mais il est bien mieux que vous ne le croyez. Et c'est mon jumeau. Une moitié de moi. S'il était mort, je le saurais. Il est vivant. Papa ne veut rien entendre. Je l'ai supplié de faire quelque chose, à en avoir le gosier desséché. Il a du chagrin, mais

il ne veut pas l'admettre. Il est buté. Il dit qu'Axin a fait l'imbécile une fois de trop. Je passerai ces portes. Mais j'ai besoin de quelqu'un pour m'accompagner. Je vous en prie…

Ces yeux étaient redevenus doux, brumeux, tristes. Petit chat perdu.

— Je suis trans'. Pas garde du corps. Trouvez-vous une poignée de rats de Cosmoport. Pour du fric, ils vous accompagneront en enfer.

— Ils me couperont aussi le cou pour deux jetons, ou me laisseront tomber au premier pépin. C'est vous que j'ai choisi, et vous viendrez !

— Non !

— Je vous donnerai assez d'argent pour créer un empire du transport…

— Non !

— Tête de durim !

Ces yeux flambaient. Ils s'éteignirent, et un infime pli ironique se dessina au coin des lèvres. Elle fit deux pas, se colla contre moi, et noua ses bras à mon cou. Je la repoussai, un peu plus sèchement que je ne l'aurais voulu. Le corps nu sous le tissu mince était tentant.

— Non, Mademoiselle Oléone, non ! Même pas avec votre joli petit corps en prime.

J'esquivai de justesse le verre qu'elle me lançait à la tête. Il heurta le mur, et rebondit. Elle était un peu plus que folle de rage.

— Vous viendrez ! Je vous garantis que vous viendrez ! J'arrive toujours à mes fins. Maintenant, fous le camp, minable !

Je l'empoignai par les cheveux, immobilisa ses poignets, et l'embrassai. Elle se convulsa. Lorsque je la lâchai, ces yeux étaient exactement ceux d'une chatte enragée.

— Ça, dis-je, c'était pour le verre. Nous sommes quittes. Bonsoir, Mademoiselle Oléone.

— Vous me le paierez ! Je vous promets que vous me le paierez !

La porte s'escamota, et réapparut derrière moi.

Le lendemain, j'étais cueilli dans mon lit par les volants, tôt dans la matinée. Je me retrouvai dans la prison de Venteuse. Motif d'inculpation : meurtre. L'un des loups était mort, d'une fracture du crâne.

Je savais exactement d'où venais le coup. Même interrogé sous drogues, Calley ne m'aurait pas donné. Je le connais. Mais la charmante Missie Oléone…

J'avais tablé sur mon départ d'Allègre avant midi. Ensuite, la jolie aurait eu le temps d'oublier sa rogne. Je ne la croyais pas mesquine. J'avais cru aussi qu'elle dormirait tard. Erreur. Elle avait agi, et rapidement. Sa chance, et le pépin pour moi, c'était la mort de ce jeune enchaubé.

Être accusé de coups et blessures ne m'aurait pas mené bien loin. Meurtre, j'écoperais de deux ans de réadaptation. On me jugerait sur Venteuse, et toute la puissance marchande jouerait contre moi. Deux ans de démolition systématique de la personnalité. On m'entonnerait assez de produits chimiques pour noyer ma cervelle, et on y farfouillerait avec des palpeurs, et des micro-lasers. J'en sortirais vidé, sans souvenirs, et aussi sans avenir. Plaisante perspective. L'envie que j'avais de tordre le ravissant cou de Missie Oléone faisait trembler mes mains.

Je mijotai quatre jours. La prison de Venteuse n'est pas plus inconfortable qu'une autre, mais l'infâme brouet que crache le casier alimentaire ferait dégueuler un chien.

Je pris un avocat. Malin, retors et dégourdi. Il faisait payer ses services en conséquence. Il ne me cacha pas que ma position était mauvaise.

D'après la version loup, j'avais agressé ce pauvre garçon sans provocation aucune. Le père était l'un des plus riches marchands de Venteuse. Calley témoignerait pour moi, mais il serait le seul. Les loups feraient front commun, et serviraient tous le même récit bien mis au point.

Au bout d'une dizaine de jours, l'avocat réussi à me faire libérer sous caution, pour une somme exorbitante. Assignation à résidence sur Allègre, et mon Archer était en fourrière. Je rentrai à mon hôtel, pas exactement de radieuse humeur.

Missie Oléone m'attendait dans ma chambre.

Je rugis :

— Arrachez-vous ! Décollez, en vitesse, ou je vous tue. Un meurtre de plus ou de moins…

Elle fit surgir d'une poche de sa robe le vilain museau d'un laser.

— Calmez-vous ! Nous allons parler un peu, en personnes civilisées. Asseyez-vous, et prenez un verre.

Le sogoul était sur la table. Je me servis, et asséchai le verre en trois gorgées. Mes mains frémissaient un peu, et je les contraignis à l'immobilité. Mais la rage, bien que contenue, restait là, et ça devait se voir.

Missie souriait, ravissante, détendue, vêtue d'une robe de peau velours fendue jusqu'à la taille. L'ouverture en triangle masquait à peine ses seins. Deux pommes rondes, à pointes roses. Mais j'avais toujours envie de l'étrangler.

— Détendez-vous, dit-elle. Tout va très bien s'arranger. Vous aurez un non-lieu, et vous quitterez Allègre libre comme l'air.

— En échange de quoi ?

— Vous m'accompagnez.

— Non !

— Je veillerai à ce qu'ils vous collent cinq ans.

Ses yeux étaient attentifs, et le nez du laser se redressait. Elle n'était pas complètement idiote.

— Allez vous faire mettre, Missie Oléone. Je ferai mes cinq ans. Vous pouvez crever !

— Gyall, je vous en prie… J'ai besoin de quelqu'un. Axin vit, je le sais. Ce qui attend, derrière ces portes, ce n'est pas la mort. Nous reviendrons et vous aurez votre flotte. Je vous en prie…

— La pommade après la cravache. C'est non. Vous avez essayé de me forcer la main, et je n'aime pas ça. Inutile de geindre, ça ne prend pas. Écoute moi bien, Missie. Je me suis mêlé par hasard à une histoire qui ne me regardait pas, parce que je suis un fichu imbécile. Ça ne te donnait pas de droits sur moi. Aucun. À présent, tu tiens toutes les cartes, et je suis coincé. Tant pis pour moi, mais c'est toujours non.

Elle soupira, et rangea le laser dans une poche sur sa hanche. Elle se leva.

— C'est bien. Je renonce. L'accusation sera tout de même modifiée, et vous retrouverez votre liberté. Ce serait vraiment dommage, de détruire une personnalité capable d'un tel entêtement… Bonne chance, Gyall Darra.

J'étais éberlué et encore incrédule. Elle avait ses yeux de petit chat perdu. Je demandai :

— Qu'allez-vous faire, à présent ?

— Ça fait plus de deux mois que je cherche un homme valable pour m'accompagner. Je n'en ai pas trouvé. Je vous ai dit que je renonçais. J'irai seule.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

— Je le peux, et je le ferai. Axin est une partie de moi.

— C'est bon, dis-je. Je suis toujours un foutu imbécile, et vous avez gagné. J'irai avec vous.

Elle me sauta au cou, et posa sur ma joue un baiser très fraternel.

— Venez. Je vous invite à déjeuner, nous irons chez Calley, faire un très bon repas, et nous parlerons de nos projets. Je me suis laissé dire que la prison de Venteuse n'est pas exactement un lieu de délices gastronomiques…

Brusquement, je surpris dans l'œil candide du petit chat une lueur pas du tout innocente, et la rage galopa dans mes veines. En renonçant de si bonne grâce à me contraindre, elle m'avait eu, délibérément, et triomphait.

C'est la fureur, et pas autre chose, qui me fit l'empoigner par les épaules, pour l'embrasser comme je l'aurais mordue. Elle ne se débattit pas. Sa bouche était douce, un peu acide, et sa langue répondit à la mienne. La rage devint autre chose, et je la portai sur le lit.

Elle avait sa tête sur mon épaule, dans un éparpillement de cheveux sombres. La toison du pubis avait exactement cette même teinte de noir lustré. J'allumai une cigarette, et la lui glissai entre les lèvres. Elle tira deux bouffées, et me la rendit. Sa peau était laiteuse. La mode voulait les femmes cuivrées, cette année-là, mais cet éclat ivoirin me plaisait. Elle reprit la cigarette, et demanda :

— Il reste du sogoul, Gyall ?

— Un peu. Tu en veux ?

— Oui. Non. Tout à l'heure. Ne bouge pas. Je suis bien.

Ses yeux étaient rêveurs, embrumés de bleu.

— Tu n'es plus en colère ?

Elle avait la voix d'une fillette tendre, un peu timide. Elle poussa son front contre mon cou. Je ris.

— J'ai épuisé ma rage.

— Je ne t'ai pas menti, tu sais. Si tu ne veux pas venir, j'irai seule. Mais c'est vrai que j'ai agi par calcul, en retirant la menace que je faisais peser sur toi. Tu m'en veux ?

— Rien ne m'empêche de te laisser tomber, à présent.

— Rien, mais tu ne le feras pas.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Je le sais.

— Parce que nous avons fait l'amour ?

— Non. Parce que tu as dit que tu viendrais.

Ce petit poisson de femelle me devinait un peu mieux que ma propre mère.

Elle glissa le mégot dans le broyeur à la tête du lit qui l'avala avec un petit chuintement. Elle se retourna, paresseusement. Sa langue courut sur mon torse, et descendit sur mon ventre.

II

Nous quittâmes Allègre une semaine plus tard.

J'étais libre, et lavé de toute accusation. Une douzaine de témoins dont Missie Oléone en personne, et quatre marchands aussi bien en place que le père du loup, s'étaient spontanément présentés pour soutenir ma version. J'avais agi en état de légitime défense caractérisé. Malgré cela, Missie dut certainement tirer bon nombre de ficelles pour que l'affaire se réduise à un non-lieu sans procès.

Je récupérai mon Archer avec grand plaisir. C'est un bon navire. Solide, puissant, et surtout, c'est le mien. Il concrétise une bonne dose de rêves, et un acharnement tenace apporté à les réaliser. Un vaisseau stellaire coûte une fortune, et j'avais démarré dans la vie sans un jeton en poche.

Missie le visita comme une chatte curieuse, et fronça son petit nez. L'Archer n'est pas neuf.

— Tu en auras de plus beaux, dit-elle, méprisante.

— Doucement, miss jeton. Tu parles de la prunelle de mes yeux.

— Est-ce que je dois partager ton cœur avec un foutu vaisseau ?

— Pas de partage, jolie. L'Archer prend toute la place.

Elle rit, et me tira la langue. Elle tripotait mes algues, et je l'envoyai prendre du café au resto.

Je m'affairai à quelques vérifications.

Nous comptions nous rendre sur Maddiga. Pas bien loin. Deux constellations de là.

Durant un demi-millénaire, l'homme s'est traîné sur les routes galactiques comme une tortue. Puis vint la théorie sur les couloirs de non-espace, et le propulseur Heym. C'est une théorie que je suis bien incapable d'appréhender, de même qu'un techno qui entretient un propulseur est bien incapable d'en saisir l'essence absolue. La théorie de Heym n'a été totalement comprise, à ce jour, que par cinq cerveaux de génie.

Le système n'en fonctionne pas moins à merveille. Vous vous arrachez à une planète. À distance raisonnable, vous branchez le propulseur Heym, et vous entrez dans la Brume. Un saut. Dans le non-espace et le non-temps. Vous émergez. Au lieu de s'étirer sur les années, le voyage a duré deux heures, ou deux jours. La Brume est une chose bizarre. Le temps semble n'y plus exister, et cependant existe, car les cadrans du navire enregistrent des données horaires, et l'être humain y garde son sens de la durée. Il s'y passe d'étranges choses. D'aucuns n'en émergent jamais. Certains navires en sont revenus avec des pilotes aliénés, que nulle thérapeutique ne put jamais guérir. Il y a de bons et de mauvais voyages.

Missie se ligota dans les sangles de la couchette, et je bouclai les miennes. J'emboîtai le casque sur ma tête. Habituelle sensation de froid, due à l'écoulement du fluide stérilisateur, puis les micro-palpeurs glissèrent dans mes cheveux, passèrent la peau et la boîte crânienne, et

s'insérèrent dans mes circuits moteurs. Je devins une part de mon vaisseau.

Autorisation du Contrôle, décollage, accélération.

Le poing géant qui écrase. Mon ventre est collé à ma colonne vertébrale. Deuxième accélération. Le poing accentue sa pression. Le vaisseau a bondi comme une bête cravachée. Il est moi, et je suis lui. Troisième accélération. La pression du poing devient intolérable, s'étire, et brusquement disparaît. Durant une seconde, je suis sans poids, puis les stabilisateurs entrent en action et tout rentre dans l'ordre.

Missie débouclait ses sangles. Elle grogna :

— Ton précieux œil est un sale clou !

— Madame la princesse a l'habitude des transports de luxe, qui chouchoutent leurs passagers.

— Tu n'as même pas de correcteurs d'accélération !

— Et puis quoi encore, jolie ?

Je pilotai un moment, pour le plaisir. À part faire l'amour, il n'existe pas de sensation plus excitante, que celle de cette symbiose, qui vous lie au vaisseau. Je voyais par ses yeux, je sentais par ses palpeurs. J'avais des bras et des jambes de métal, une colonne vertébrale de cent tonnes de durim, des circuits nerveux électroniques, des oreilles écouteurs qui captaient le chant des étoiles, et des yeux à vision multiple.

— Gyall ! Tu es sourd ? Tu n'as pas fini de faire joujou ?

La voix de Missie était maussade. Je réintégrai à regret un corps humain.

— Tu n'as jamais piloté, jolie ?

— Non. Lorsque nous avions douze ans, Axin et moi, nous étions passionnés par les navires. Ma mère en avait une peur bleue. Elle nous a fait jurer de ne jamais piloter. Elle est morte. Axin a rompu sa promesse. Moi pas. Et ne me dis pas que je suis idiote.

— Je ne le dirai certes pas. Chacun juge de ses propres actes. Bon, je vais mettre le Heym en route.

Nous émergeâmes de la Brume, à proximité de Maddiga. Missie paraissait inquiète, et étonnée. Elle se mordillait la lèvre.

— Quelque chose ne va pas, jolie ?

— Gyall, j'ai vu Axin. Je l'ai vu. Il était dans un souterrain sinistre. Des vieilles pierres rongées, ruisselantes d'eau. Il tenait une torche, et était vêtu de façon invraisemblable. Il avait l'air malade, angoissé. Je le voyais si nettement qu'il me semblait que je pourrais le toucher, mais lorsque j'ai tendu la main, elle est passée au travers de lui. Une sensation horrible… Comme si j'avais voulu empoigner un fantôme…

— Il ne faut pas te tracasser, jolie. Les visions dans la Brume, ça arrive parfois. Mais elles n'ont pas réellement de sens, c'est seulement quelque chose comme un rêve éveillé, tu vois.

— Je sais pas. C'était si net…

— N'y pense plus. Voici Maddiga. Je vais reprendre les commandes, et atterrir.

Maddiga est une planète chaude. Marais, et jungle. Les trois quarts de l'année, il pleut. Ce genre de pluie en torrent tiède, qui plonge tout dans un bain de vapeur. Le ciel verdâtre est couvert en permanence. Son cycle journalier s'établit sur trente heures. La population est clairsemée. Quelques postes, dans les marais, et un unique Cosmoport, passablement vétuste, et mal entretenu.

C'est sur Maddiga, dans l'hémisphère sud, que furent découvertes les

premières Portes sans Retour. Les écrans les ont largement popularisées, et bien des scénaristes les ont utilisées comme base d'hypno-rêve.

Elles semblent avoir été conçues par une race de géants hors de toute mesure. Elles défient le ciel de leur masse, et un homme photographié devant elles ressemble à un nain dérisoire. Leur texture imite le bronze, mais nul bronze n'a jamais eu leur solidité. Aucune puissance terrienne n'est parvenue à les érafler.

Quand on les touche, elles s'ouvrent, puis se referment, dissociant les obstacles qu'on tente de leur opposer. Les hommes qui les franchissent ne reviennent pas. C'est tout.

C'est un mystère qui a tracassé la race humaine durant plus de cent ans. Les premiers temps, alors que le travail d'exploration était encore confié aux militaires, elles ont englouti des bataillons, armés de toute la puissance de guerre de Terra. Deux ou trois généraux, devenus fous de rage, ont déchaîné sur elles les lasers et les armes atomiques, sans le moindre résultat. Elles sont indestructibles. La race qui les a construites devait nous distancer d'un peu plus loin que nous ne distançons l'homme du Cro-Magnon.

On a trouvé depuis les Portes sans Retour sur une quinzaine de planètes en tout. Toutes habitables pour l'homme, mais très distantes les une des autres. Il n'en existe aucune dans le système solaire. Durant un bon siècle, elles nous ont occupés au maximum. L'animal humain est curieux, et elles représentaient la seule trace de vie intelligente jamais rencontrée. Après un siècle, Terra, lassée de voir disparaître ses enfants, a renoncé. Cependant, de temps à autre, de petites équipes de chercheurs, d'enthousiastes ou d'embrumés continuent à essayer.

Axin avait franchi les portes sur Maddiga. L'ultime tentative d'un garçon qui avait tâté de toutes les formes de suicide possibles. J'avais envie de demander à Missie si elle savait ce qui avait donné à son frère ce goût de la mort, mais je ne le fis pas.

Il y avait toute une expédition à organiser. Cinq cent kilomètres de marais à franchir, dans des conditions assez pénibles. Comme toujours, la fortune Oléone fit des miracles. Mais, en dépit de tentatives acharnées, Missie ne parvint pas à obtenir un héli. Maddiga est une planète pauvre. Le Cosmoport d'Aucame ne possédait que deux de ces petits véhicules volants. L'un était réservé à l'Administrateur, qui refusa énergiquement de s'en défaire un seul instant. Il craignait les sanctions. L'autre était la propriété du Commandant de la Base, et, là, il fallait compter avec les règlements de l'armée.

Missie fit du charme, tempêta, essaya d'acheter, sans résultat. Elle n'aime pas les obstacles, mais il lui fallu bien se résigner.

— Brume ! Ces invertébrés !

Elle tapait du pied, les sourcils froncés et les pommettes rouges.

— Quel âge as-tu, Missie ?

— Vingt sept ans, pourquoi ?

— Parce que tu donnes l'impression d'en avoir douze. Tu es comme une enfant qui voudrait décrocher la lune. Un bateau nous amènera aussi bien à destination. Le voyage sera un peu plus long, c'est tout. Qu'est-ce qui te presse ainsi ?

— Axin est en danger. Je le sais. Je le sens.

Les yeux du petit chat perdu. Je la pris dans mes bras, et elle s'accrocha à mon cou.

Un matin de Maddiga, brumeux, tiède et mouillé.

Le bateau à fond plat glissait dans un chenal à peine assez large pour lui, en raclant la végétation. Son dôme de plexi, opacifié par l'humidité, bouchait la vision, et le pilote avait mis un assécheur en route.

Nous étions assis côte à côte sur une couchette, les genoux remontés. Missie appuyait son épaule contre la mienne. Une mèche de cheveux noirs descendait sur son front, et elle la rejeta d'un mouvement nerveux. J'allumai une cigarette, et la lui donnai.

L'intérieur du petit bateau était assez confortable, mais l'espace vital manquait un peu. Tout était calculé au plus juste, en vue d'économiser de la place.

Le pilote scrutait le chenal, ses vifs yeux noirs très attentifs. Un petit homme, maigre et taciturne, avec cette peau blême qui marque le maddigien type. Né à Aucame, et connaissant le marais comme sa poche.

Missie lui demanda :

— Quand serons-nous à Faure-Karise, Monsieur Tomad ?

— Dans quatre ou cinq jours. Mademoiselle, si tout se passe bien. Ça ne dépend pas de moi. Il faut compter avec le marais. Il a ses caprices.

Missie faisait une moue boudeuse. Le dôme de plexi retrouvait lentement sa transparence. Le jour était verdâtre, très brumeux. Le bateau glissait entre deux haies d'exubérante végétation à tonalité rouge vineux.

Sur Maddiga, toute la flore va du rose au rouge foncé. Toute la faune est amphibie, et d'apparence reptilienne, même les oiseaux, et s'habille de la même gamme de teintes pourprées. Des oiseaux-serpents s'envolaient, et les écouteurs nous renvoyaient leurs battements d'ailes, et leurs cris aigres. Des lézards à pattes palmées s'enfuyaient, et plongeaient sous la coque.

Le spectacle était nouveau pour moi, et il m'absorba durant une bonne heure. Ensuite, je commençai à le trouver d'une effrayante monotonie. Un chenal, des herbes vineuses, des arbustes fleuris d'une capucine à tonalité blessante. Un oiseau en écailles écarlates. Un serpent couleur de rose thé. Un autre chenal, le même. Encore un autre.

Comment, au nom du Cosmos, Obben Tomad trouvait-il sa route là-dedans ? Et sans la moindre hésitation, encore. Ses services se louaient chers, mais il valait certainement son prix. On nous l'avait recommandé comme un des meilleurs pilotes de marais d'Aucame.

Nous fîmes étape pour la nuit au centre d'un très petit lac.

Autre problème. Obben était parfaitement adapté à sa longue journée, et à sa nuit interminable. Pas nous. Nous avions eu sommeil avant l'obscurité, et nous fûmes réveillés avant le matin.

Nous bavardâmes, à voix basse. Obben dormait à l'avant installé juste sous le poste de pilotage. Sa respiration sifflait un peu. Nous étions à l'arrière, sur nos couchettes dépliées pour la nuit. Missie alluma une cigarette, que nous partageâmes. La petite lueur rougeoyait dans le noir.

— Gyall ?

— Oui ?

— Est-ce que tu as peur des portes ?

— Évidemment, j'ai peur. Elles ont englouti des générations d'hommes sans jamais les rendre. Seul un imbécile n'aurait pas quelques inquiétudes à ce sujet.

— Mais tu viens quand même, pourquoi ?

— Est-ce que je le sais…

— Moi aussi, j'ai peur. Ce n'est pas la mort, qui attend, Axin est vivant, mais je le sens en grand danger. Je perçois son angoisse. Il fait partie de moi, tu sais. Nous ne sommes jamais vraiment séparés… Crois-tu que nous le retrouverons ? Qu'est-ce qu'il y a, derrière ces portes ?

— Je ne suis pas devin, Missie. Nous le verrons le moment venu. Inutile de franchir les obstacles avant qu'ils ne se présentent. Cesse de te tourmenter.

Je m'extirpai de ma couchette, et la rejoignis. Elle avait besoin d'être réchauffée, et moi aussi.

Troisième jour de voyage. Monotonie, nourriture concentrée, et rationnement de l'eau. À l'occasion, Obben Tomad arrêtait le bateau, pour remplir nos bidons à un arbre de vie.

Ceux qui les ont baptisés ainsi avaient leurs raisons. Du pôle sud au pôle nord, Maddiga est couverte d'eau, mais chaque molécule de cette eau est poison. Pour les premiers colons, les arbres de vie devaient, à l'occasion, faire toute la différence entre vivre et mourir. Ce sont des végétaux caoutchouteux, qui ressemblent bien plus à un cactus géant qu'à un arbre. Ils sont rouge-noir. Leur chair incisée laisse écouler une sève abondante, limpide, aussi désaltérante que n'importe quelle source. Ils sont plutôt rares, mais Obben semblait les deviner plus que les voir. Il n'en ratait pas un.

Il pouvait être midi, lorsqu'un bruit de pataugement formidable couvrit celui du moteur. Obben le stoppa instantanément, et, un doigt sur les lèvres, nous fit le signe du silence. L'expression de ses yeux noirs était plus qu'inquiète. Il répéta impérativement son geste, en écrasant sa paume sur sa bouche.

Le pataugement énorme s'accentuait. Je vis surgir, à l'avant du bateau, une montagne mouvante, cramoisie, écailleuse, qui roulait et ondulait. Une patte démesurée se posa, dans un jaillissement d'eau et de végétation arrachée. À dix mètres dans le ciel, une tête se balançait. Formidable, hideuse, bourgeonnante d'écailles. La gueule géante béait sur des crocs plus longs que mon avant-bras. La tête pivotait, au bout d'un col arqué, et les yeux reptiliens guettaient.

La montagne roule et tangue. Une autre patte s'abaisse. Près, si près. L'eau gicle en fracas de cataracte. Le bateau est secoué par une tornade. Son dôme se couvre de traînées boueuses, et de fragments de végétaux en pulpe. Je ne vois plus rien. Missie m'enfonce ses ongles dans le biceps. Le bateau danse comme un bouchon pris dans un tourbillon. Obben s'accroche à son tableau de bord, et je me cramponne à une saillie. Le fracas s'éloigne, peu à peu, et le bateau se stabilise.

Missie était blême, Obben souriait, les lèvres un peu crispées. Il essuya de la sueur sur son front, et j'en fis autant.

— Vous êtes courageuse, Mademoiselle, dit-il, vous n'avez pas crié.

— Je n'avais plus de voix. Qu'est-ce que c'était, que cette horreur ?

— Un bougre. Ils sont devenus rares, heureusement. Horriblement dangereux. Ils ne voient pas extrêmement bien, et n'ont pas d'odorat, mais leur oreille est fantastique. Si vous aviez crié, malgré le vacarme qu'il faisait, il l'aurait entendu. Il ne serait rien resté de nous… J'aurais dû vous prévenir, mais on n'en voit presque plus. C'est le premier que je rencontre depuis plus de sept ans. Il faudra que je le signale au Commandant de la Base.

— Il y a d'autres bestioles de ce genre, dans le coin ?

Missie était rien moins qu'enthousiaste.

— Rien d'aussi grand, ni d'aussi dangereux. Les premiers colons ont eu du mal, avec les bougres. Ils détruisaient un poste en vingt secondes, et ils aimaient beaucoup le goût de la viande humaine. À présent, ils ont presque disparu.

— Vous m'en voyez ravie, dit Missie, très convaincue.

— Il va falloir attendre un peu avant de repartir. Je ne peux pas remettre le moteur en marche maintenant. S'il traîne dans les parages…

— Mais pourquoi ne pas le tuer, demandais-je ?

— Nos armes de poche ne feraient que le chatouiller. La Base s'en occupera. Il faut des canons-lasers, pour l'abattre.

Nous patientâmes environ deux heures, puis Obben remit le moteur en route, à très petite puissance.

Trois jours plus tard, en fin de matinée, nous arrivions au poste de Faure-Karise.

C'est une assez vaste ville sur pilotis, fermée par un dôme. La population, dans sa totalité, exploite le marais. Peaux de reptiles, et gousses de pannon, qui sont traitées sommairement sur place, avant d'être vendues.

Encore qu'assez rustique, Faure-Karise jouit d'un certain confort. Missie voulut y passer une journée, pour épuiser les joies de la civilisation avant notre départ définitif. Je n'en fus pas mécontent. Je m'étais rarement senti aussi crasseux, et je passai une bonne heure dans un bain bouillant. J'en sorti cuit comme une écrevisse. Rinçage prolongé, à l'eau froide, et j'étais en forme, et affamé.

Nous fîmes, en compagnie d'Obben, un très bon repas. Les aliments concentrés nourrissent, mais il n'y a rien de plus lassant pour l'estomac. Ensuite, nous visitâmes, en touristes, le poste. Pas passionnant. Nous tuâmes le temps jusqu'au soir.

La vie nocturne avait tout le charme et l'animation qui peuvent régner dans un coin de ce genre. Bistrots minables, boîtes à jeux et trois ou quatre salles d'hypno-rêve, dont le sens du confort devait dater de plus de cinquante ans. Sur Maddiga, les nuits sont longues. Au propre, et au figuré.

Le lendemain, nous nous remîmes en route, pour la dernière étape. Trois jours de voyage, sans histoires.

Les portes s'insèrent au flanc d'une colline qui s'élève hors du marais. Elles ont bien trente mètres de haut, et vingt de large. À doubles battants, lisses, sans âge, faiblement luisantes. Elles semblent plus vieilles que le monde, et nées d'hier. Rien n'a meurtri ou érodé leur métal doré.

La colline, elle, est vitrifiée. Cuite par les canons-lasers et atomiques. Les hommes tentèrent aussi de la creuser, pour découvrir ce qui existait derrière les portes, sans avoir à les franchir. Sous des mètres de terre, ils retrouvèrent le même indestructible métal doré, qui leur barra le chemin.

Lorsqu'elles s'ouvrent, les portes révèlent des marches pour géant, qui s'en vont dans le noir. Elles s'entrebâillent quelques instants, puis se referment, inexorables. Les armées qui les franchirent le firent par petits paquets successifs.

Missie, Obben et moi, les regardions. Formidables, et effrayantes. Une retransmission sur écran ne rend pas réellement l'impression de puissance qu'elles dégagent. Je me sentais très petit, et très faible. Missie se mordillait la lèvre.

— Vous voulez vraiment entrer là-dedans. Mademoiselle, demanda Obben. Je comprends bien qu'il s'agit de votre jumeau, mais… Réfléchissez un peu, personne n'en est jamais revenu. J'ai accompagné ici une équipe de jeunes archéologues, il y a six ans… Réfléchissez encore… Votre frère doit être…

— Axin est vivant. Et il a besoin d'aide. J'y vais.

— Alors, bonne chance. Mademoiselle Oléone. Bonne chance à vous aussi, Gyall.

Ses souhaits étaient aussi joyeux que s'il les avait adressés à des condamnés à mort.

Missie se tourna vers moi.

— Tu peux encore renoncer, Gyall, si tu veux.

— J'ai dit que j'irai.

Mais je ne savais pas très bien pourquoi j'y allais. Pas par amour pour Missie, je l'aimais bien, sans plus, ni même pour l'argent promis… Alors, pourquoi ? C'est idiot de ne pas comprendre ses propres motivations. Pour la curiosité, le jeu, le goût du risque ? Pour ne pas abandonner cette fille dont le courage têtu valait l'admiration ? En partie, sans doute mais je ne suis pas spécialement chevaleresque, et mon goût du jeu ne va pas jusqu'à celui de la mort. Alors ? Conclusion, j'étais une foutue andouille.

— Préparons-nous, dit Missie.

Nous revêtîmes des combinaisons protectrices, farcies de poches, puis des bottes et des casques à visière et couvre-nuques. Ceinturons, couteaux, lasers. Nous avions l'air de nous préparer pour la guerre. Nous répartîmes dans nos poches les objets légers. Le reste du chargement tiendrait dans nos sacs à dos. Aliments concentrés, eau, et l'indispensable, rogné au minimum.

Obben nous déposa au pied de la colline. Il nous serra la main, en répétant son sinistre bonne chance.

Les portes m'écrasaient de leur puissance. Je les poussai, sans aucunement forcer, et elles s'entrebâillèrent silencieusement, en pivotant sur d'invisibles gonds. Les marches géantes descendaient vers le noir.

Elles nous obligèrent à des acrobaties. Impossible de les enjamber normalement. Trois marches, quatre, cinq, six, et le rideau de velours. Joli nom pour une sale chose. Les portes, encore entrouvertes, laissaient entrer le jour, mais, devant moi, je ne voyais qu'un noir velouté, non matériel, une brume sombre, un peu mouvante, qui barrait le passage. La vraie porte sans retour, c'est ce rideau. Jusque là, nous pouvions encore remonter.

Les hommes ont souvent essayé de laisser un des leurs attendre sur les marches, dans l'espoir de communiquer avec lui. Le rideau étouffe les sons, et arrête les ondes. Nulle réponse n'est jamais revenue vers la sentinelle.

Missie s'était arrêtée près de moi. Derrière nous, les portes commencèrent à se clore. J'allumai ma torche. La lumière ne perçait pas la brume de velours. Missie prit ma main.

— Ensemble, dit-elle.

Septième marche. Le rideau se referma sur nous.

J'étais aveugle, sourd, sans sensations, désincarné. Ni vivant, ni mort. Absence, vide. Je suis et ne suis plus. Mille ans. Une seconde. Puis je perdis conscience.

Je naquis. Esprit embrouillé, et pensées inconsistantes. Elles se dégagent, lentement, se précisent…

Le rideau était derrière moi. Plus de marches. Ma torche éclaira les

parois d'un tunnel doré, considérablement rétréci par rapport aux dimensions de l'entrée, qui s'enfonçait vers un sombre lointain. Dix mètres de large, environ, et quatre de haut. Missie et moi étions couchés côte à côte. Elle agrippa mon bras.

— Qu'est-ce que c'était, Gyall ? Qu'est-ce que c'était ?

— Une force qui doit jouer avec le temps et le Cosmos. Enfin, c'est ce que je crois, je ne peux guère t'en dire plus.

— Je n'existais plus. Quelle horrible impression…

— Je sais. Je me demande… Attend, je vais essayer de retourner.

— Pas sans moi !

Missie avait crié.

— Je n'ai pas l'intention de t'abandonner, idiote ! Je veux seulement voir. Bien entendu, dans ce sens, c'est infranchissable.

L'évidence même. Le velours brumeux se faisait muraille. Je ne sentais rien, ni dureté, ni même résistance, mais je me pouvais pas passer, voilà tout. Un mur. Non matériel, mais existant. Une histoire de fou.

— On ne peut pas passer, demanda Missie ?

— Évidemment pas. C'est la porte sans retour, jolie. Eh bien, allons-y, droit devant.

Nous avançâmes. L'air était tiède, doux. Un petit courant, à peine perceptible, balayait le couloir. D'où venait-il ?

Nous marchions bien depuis trois heures lorsque nous rencontrâmes un groupe de squelettes humains, encore revêtus de lambeaux d'uniformes rongés. J'arrêtai Missie.

— Reste là. N'avance pas.

— Pourquoi ? Ce n'est même pas très effrayant. Ils sont morts depuis si longtemps…

— Justement. Ils sont morts, et tous au même endroit.

— Un piège ?

— Sans doute. Couche-toi. Je vais faire un essai.

Je m'allongeai aussi, retirai mon casque, et le lançai. Instantanément, un faisceau rubis balaya le tunnel. Quatre autres tests me permirent de situer la bonne hauteur. Environ cinquante centimètres. En dessous, rien ne se déclenchait.

— Il va falloir ramper, dis-je. J'y vais le premier.

— Gyall…

— Quoi ?

— Rien. Vas-y.

Je me débarrassai de mon sac, et le lançai, en restant dans la limite permise.

Je m'aplatis. Je devins limande, lézard, feuille de papier. J'avançai sur le ventre, en tortillements infimes, le cou au ras du sol. Je serpentai au milieu des squelettes. Je les dépassai. Je progressai encore un peu, en lente reptation, et me redressai avec prudence. J'étais passé.

— À ton tour, Missie. Lance ton sac, d'abord, mais au ras du sol. Fais-toi plate, et rentre ton derrière. Tu avances comme si tu étais une limace. Très doucement. Compris ?

— Oui.

— Vas-y !

Elle fit ça très bien. En se redressant, elle demanda :

— Je veux boire, à présent ?

Je lui avais déjà une fois refusé de l'eau. Je lui permis de boire quelques gorgées, et j'en avalai deux moi-même. Ce problème d'eau me tracassait.

Nos réserves n’étaient pas énormes, et je n’avais jamais rien vu d’aussi sec que ce couloir de bronze.

Nous avions franchi les portes vers midi. J’avais remis ma montre sur un horaire terrien. Maddiga ne nous concernait plus, et les habitudes prises d’un rythme veille-sommeil se rompent difficilement.

Il était dix neuf heures lorsque je jugeai bon d’arrêter les frais. Nous avions marché tout l’après-midi dans le même décor, sans rencontrer d’autre piège. Missie ne se plaignait pas, mais elle traînait un peu, et tiraillait fréquemment les courroies de son sac, qui devaient la scier aux épaules. Le mien le faisait bien.

Nous nous déchargeâmes avec soulagement. Le tunnel fuyait, vers un horizon incertain. Nous avalâmes deux tablettes chacun, et les faisant descendre avec un peu d’eau. Puis nous partageâmes une cigarette, fumée jusqu’à brûler nos doigts. J’en avais, très exactement, une boîte de cinquante. Le superflu avait été éliminé presque totalement. Même ainsi, la charge restait lourde.

— Comment vont tes pieds, Missie ? Pas d’ampoules ?

— Non.

— Tes épaules ?

— Ça me fait un peu mal.

— Fais voir.

Une trace rouge s’imprimait dans sa chair, mais elle n’était pas écorchée.

— Tu veux un peu de calmant ?

— Non. Ce n’est pas grave. Nous en aurons peut-être besoin pour quelque chose de plus important.

Je n’insistai pas. Missie était raisonnable, et bon compagnon de route. Elle bâilla. Je décrochai nos deux couvertures de fralon. Chaudes, épaisses, légères et isolantes. Des merveilles de technique. Nous nous déshabillâmes, pour nous enrouler dedans, et nous coucher.

J’éteignis ma torche. J’étais endormi avant d’avoir vraiment cherché une position de parfait confort.

Je me réveillai vers six heures. Missie dormait toujours, plié en chien de fusil, la couverture par-dessus le nez. Je ne voyais d’elle qu’une touffe de cheveux. Jusqu’alors, nous avions bougé, parlé, puis dormi. Je réalisai pour la première fois la qualité du silence qui régnait dans le tunnel, celui du vide sidéral.

Missie s’agita, grogna, cria : Axin, et s’assit brusquement, les yeux écarquillés.

Je me rapprochai, et m’agenouillai pour la prendre contre moi. Elle tremblait. Elle dit, d’une voix effrayée :

— J’ai rêvé de lui. Il était… Oh, c’est parti, à présent. J’ai tout oublié. Gyall, j’ai peur…

— Ce n’est rien, jolie, juste un cauchemar. C’est fini.

Elle se calma, progressivement. Les yeux du petit chat perdu redevinrent limpides, puis, dans leur éclat candide, s’alluma une autre lumière, et elle me sourit.

Elle était nue contre ma peau. Nos bouches se soudèrent, et je la renversai, pour me coucher sur elle.

Nous marchions depuis quatre jours.

— Gyall, crois-tu que ce tunnel continue ainsi, jusqu’à l’infini, et que nous finirons par y mourir, de soif et de faim, toujours dans le même

décor ? J'ai l'impression d'être en enfer…

Impression que je commençais à partager, mais je ne le dis pas.

J'avançais un peu en avant. Missie, derrière, traînait la patte. Le deuxième piège s'ouvrit sous mes pieds. Je plongeai. Dans l'eau. Je m'enfonçai profondément, puis remontai à la surface. Missie criait. Elle penchait son visage affolé au bord d'une ouverture, au-dessus de moi. J'étais dans un puits, aux parois lisses. Trois mètres de distance, jusqu'à la trappe, pas plus. Aussi loin que la lune.

Je me dégageai de mon sac, qui me gênait pour flotter, mais je ne le lâchai pas. Missie hurlait :

— Gyall ! Gyall !

— Ne braille pas comme ça. Je ne suis pas encore mort. Le fralon est solide. Découpe ta couverture au laser. Fait, des bandes, pas trop larges, attache les bout à bout, et tresse-les.

— Mais ton poids, Gyall… Je pèse cinquante kilos. Je ne pourrai jamais te remonter.

— Nous verrons ça tout à l'heure. Fais ce que je te dis, et ne traîne pas.

Je bataillai dur pour rester à la surface. Le poids du sac me tirait. Mais je ne voulais pas le lâcher. Il contenait une bonne part de nos possibilités de survie. Je me laissai couler, pour chercher le fond. Je ne le trouvai pas. Je remontai. Pas aisément.

J'avais perdu ma torche. Celle de Missie éclairait l'ouverture carrée, au-dessus de moi, mais me laissait dans l'ombre. L'eau était noire. Mes bottes pleines aussi, me tiraient. Je m'en débarrassai, au prix de contorsions invraisemblables, et les passai dans une courroie du sac.

J'avais de plus en plus de mal à garder mon nez-au-dessus de la surface.

Missie arriva avec la corde improvisée. Elle avait travaillé vite, très vite.

— Lance-la, jolie. Je vais attacher le sac, et tu le remonteras. Prends ma couverture, et utilise la comme la première.

— Mais la corde est assez longue…

— Pas assez pour que je sorte. Tu vas glisser. Il faudra que tu te places le plus loin possible.

Même ainsi, le jeu ne serait pas bien sûr.

Débarrassé du sac, je flottais très bien. Sans peine. Missie revint avec la corde allongée en un temps record. Cette fille valait son pesant d'or. Elle la lança, et j'en serrai le bout entre mes cuisses.

— Maintenant, recule jusqu'à ce qu'elle se tende. Fais un barrage avec les sacs, près du mur. Enlève tes bottes et tes chaussettes, assieds-toi derrière les sacs, cales-toi avec, et essaye de faire adhérer tes pieds nus au mur. Cramponnes-toi à la corde des deux mains. Si tu glisses trop, lâche-la. Nous pourrons faire un autre essai, mais si tu me rejoins dans ce trou, nous sommes morts. Ne l'oublie pas. Quand tu seras prête, crie-le.

Un temps d'attente, puis :

— Vas-y !

Je me hissai. Un demi-mètre, environ, puis la corde me redescendit. Une lutte infernale, qui ne dut guère durer plus de quelques instants, et qui me parut s'allonger sur des heures. Peut-être deux secondes, Missie dut trouver une position solide, et j'eus mes bras sur le bord, je ne sais trop comment, j'opérai un rétablissement.

— Gyall… Gyall…

Missie me serrait à m'étouffer. Elle tremblait, et claquait des dents. Réaction nerveuse. Rien que de très normal. J'étais un peu frémissant, moi aussi, et pas seulement parce que mes vêtements mouillés se collaient à ma

peau.

Je débouclai mon ceinturon. Le laser était saucé, mais il sécherait. Ils sont conçus pour résister à des traitements bien plus durs. Je me déshabillai, secouai ma combinaison, et tordis mes sous-vêtements. Puis je m'occupai du sac. Rien n'avait souffert, à part les cigarettes, devenues méchante bouillie de tabac. Eh bien, nous nous passerions de fumer. Excellent pour les poumons. Les aliments concentrés avaient tenu le coup dans leur emballage protecteur. La majeure partie de notre équipement provenait de l'Armée, et elle prévoit toujours que ses enfants prendront à l'occasion un bain tout habillés, et paquetages au dos. La torche de rechange, comme le laser, était étudiée pour résister à tout. J'étalai à sécher ma petite lessive, et mis en route le générateur de chaleur.

— Je me demande, dit Missie, si cette eau, là au fond, est bonne à boire ?

— Le test est fait. J'en ai déjà avalé. Pas spécialement volontairement, mais… Si je ne meurs pas d'ici un moment, tu pourras boire tout ton soûl, et nous remplirons nos bidons.

— Ne plaisante pas avec ça, Gyall. Si je devais rester ici sans toi, je deviendrais folle. Tu vois, j'avais trop présumé de mes forces. Je n'aurais pas pu chercher Axin seule. J'ai horriblement peur…

— Si je comprends bien, en ce moment, tu m'es très attachée.

Je riais, mais les yeux de Missie restaient ceux d'un chaton terrifié. Elle gémit :

— Ne plaisante pas, je t'en prie…

— Jolie, dis-je, nous resterons ensemble, envers et contre tout.

III

Septième jour de marche. La monotonie du couloir commençait à nous rendre enragés. Nous nous disputions. Pour des riens. À la quatrième chamaillerie, j'étais assez exaspéré pour coller à Missie une bonne gifle. Elle me rendit un coup de poing sur le nez, très sec, et précis. Nous étions quittes.

Missie n'est aucunement rancunière. Moi non plus. Nous reconnûmes de bonne grâce nos torts réciproques.

Je m'étais particulièrement agacé du truc que j'employais pour éviter un autre piège du genre trappe. Je lançai devant moi mon casque, pour le faire glisser sur la plus grande longueur de couloir possible. Je n'en avais pas découvert, jusque là, mais je continuai, interminablement, et sans être certain que le poids du casque, peut-être trop faible, déclencherait vraiment le piège.

Il en déclencha pourtant un.

Je vis très bien descendre la grille. J'ai de bons réflexes, mais j'arrivai trop tard sur les barreaux. Missie les avait atteints presque en même temps que moi. Celle de derrière, par contre, ne se signala à nous que par le sec claquement qui l'enclencha au sol.

— Oh non, Gyall !

— Oh si.

Nous étions enfermés dans une cage d'une quinzaine de mètres de longueur. Je secouai un peu les grilles, plutôt machinalement, et sans aucun espoir. À juste raison. Pour les ébranler, il aurait fallu une autre force que la mienne. J'essayai aussi le laser, sans conviction. Bien entendu, le métal ne fondit pas.

Missie s'était assise, découragée, et faisait ses yeux petit chat perdu.

— Gyall, je ne veux pas mourir de soif. Tu me tueras, si…

— Aucune nécessité. Ce ne sont pas vraiment des pièges, jolie, seulement des tests, et pas durs. Tu ne t'es pas demandé pourquoi ces squelettes traînaient dans le tunnel, et seulement ceux-là ? Des milliers de gens sont entrés ici, aucun n'est ressorti, et nous n'aurions trouvé que cette douzaine de morts ? Impensable. Non. Ils étaient là pour nous faire réfléchir. Il existe une entité, qui a conçu tout ceci. Il doit y avoir un moyen de franchir cette grille. Nous le trouverons.

Nous le cherchâmes, presque une journée. Naturellement, il était au ras du plafond. Un barreau fendu. La fissure était un peu plus fine qu'un cheveu. Quasi invisible, mais j'avais scruté la grille centimètre par centimètre, ma torche et mon nez collés dessus. La partie haute m'avait donné plus de mal. Il fallait grimper. Bien entendu, j'avais commencé par le bas. Idiot.

Bien entendu aussi, la fissure se trouvait sur la bonne grille. Celle qui menait vers le chemin inexploré. Mais ça, je l'avais très bien prévu. L'autre

ne méritait même pas un coup d'œil. Elle était là pour faire bien.

Cette saloperie de métal était, en principe, indestructible. D'accord, mais c'était la seule faille du piège. Il devait plier, il plierait.

Je le travaillai deux jours. Avec des moyens de fortune, mais surtout avec mes bras. Ma position, accroché par les cuisses, était pénible, et ne permettait pas d'employer toutes mes forces. Je suai toute l'eau de mon corps, et fus contraint de boire bien plus que ce que je m'accordais d'ordinaire.

Je me mis aussi les mains d'abord en ampoules, puis en sang. Le calmant devint vraiment très utile. J'avais dans les cuisses, des crampes à hurler. Je travaillais un moment, me laissais glisser pour récupérer, et remontais. Missie tenta de faire une part du travail, courageusement, mais ses muscles ne développaient pas suffisamment de puissance, et de loin.

Au soir du deuxième jour, vers vingt deux heures, j'avais dégagé une ouverture. Pas bien grande.

— Missie, est-ce que tu as emporté des produits de beauté ?

— J'ai juste un tube de crème.

— Il va falloir le sacrifier, jolie.

Je fis passer une partie de notre équipement entre les barreaux, et le reste par le trou. Vêtements et bottes suivirent le même chemin. La crème servit à nous enduire des pieds à la tête.

— Tu passes la première, Missie.

Elle grimpa, et s'insinua dans le passage, en se tortillant. Elle tirait, et je la poussais. Peu à peu, elle se dégagea, et sortit. J'eus beaucoup plus de mal qu'elle. J'étais plus large. Mais ma tête passa, et, en forçant, le reste se décida à suivre. J'étais râpé, meurtri, mais dehors.

Nous nous rhabillâmes. Je ramassai notre petit bazar, pour le ranger à nouveau dans les sacs. Pour finir, je roulai soigneusement les cordes de couvertures, et les fixai dans une courroie. Elles pourraient resservir.

Je commençais à cultiver une jolie petite rogne. Et je m'étais trouvé une excellente motivation. Je me fichais d'Axin Oléone un peu plus que de mon premier alphabet, mais je parviendrais au bout de cette route, à n'importe quel prix.

— Missie, dis-je, logiquement, ce barreau n'aurait jamais dû céder. Ce métal résiste à tout, et il a bien voulu plier. C'est irrationnel. Si tu veux mon avis, nous sommes des rats dans un laboratoire. Quelqu'un, ou quelque chose, joue avec nous. J'aimerais bien le rencontrer. Et lui dire deux mots.

— Je crois que tu es dans le vrai, mais j'ai bien peur que, si tu le rencontres, ni tes poings ni même ton laser ne te servent à grand-chose.

— Probable. Cette ordure doit nous dépasser d'au moins deux cents coudées. Mais je le trouverai quand même !

— Moi, je voudrais trouver Axin. Il est toujours en vie, et, pour le moment il va bien. C'est très bizarre. Il passe par des alternances de joie ou de terreur extrême. Je ne comprends pas…

— En avant jolie, on continue.

Huit jours plus tard, et cinq pièges plus loin. Ils se multipliaient, tous un peu plus vachards les uns que les autres. Mon casque les déclenchait très bien, sans aucunement nous permettre de leur échapper. Pour en sortir, il fallait travailler. Dur.

Ma rogne atteignait un sommet optimum.

Nous commencions à manquer d'eau, et le casque ouvrit obligeamment

une trappe donnant sur un puits. Nous remplîmes nos bidons, bûmes jusqu'à plus soif, et nous offrîmes les délices d'une douche. Du luxe.

J'étais persuadé que si nous nous trouvions à court de nourriture, il en pousserait sur notre route. Le maudit fils de garce qui s'amusait de nous ne voulait pas nous faire crever comme ça. Ses vacheries étaient plus subtiles. Je le haïssais.

Il était dix huit heures, environ, et je pensais à faire étape pour la nuit, lorsque nous arrivâmes sur un vaste carrefour. Le tunnel se divisait en cinq voies identiques d'aspect, mais partant dans des directions différentes. À l'entrée de chaque passage, une étoile colorée clignotait sur un rythme très rapide. Cinq couleurs. Bleu, vert, jaune, rouge, violet. Elles ressemblaient à des petits yeux malveillants.

— Un autre jeu, dis-je. Missie, pour le moment, j'en ai marre. On dort. La suite à demain.

— Tout à fait d'accord.

Nous nous allongeâmes, et elle se nicha contre moi, sa tête sur mon épaule. Nous dormions vêtus. Je ne retirais même plus mes bottes, de même que j'avais cessé d'utiliser mon minuscule rasoir. Missie s'en était plainte, en disant que je lui râpais la peau. Exact. J'ai le poil dru, et nos contacts intimes laissaient sur son corps des traces enflammées. Mais les choses s'amélioraient sensiblement. Je commençais à porter un joli morceau de barbe.

Je m'éveillai vers cinq heures. Il était difficile de baptiser jours et nuits ce que nous vivions, mais il fallait bien garder des références connues.

Missie ouvrit des yeux de chaton joueur, vifs et clairs. Le sommeil nous avait éloignés l'un de l'autre. Elle se rapprocha, poussa son nez sous mon menton, et me mordilla le cou. Je la déshabillai, et elle me déshabilla.

Caresses, désir, intensité, satisfaction.

Elle était couchée contre moi. Elle me lécha l'épaule.

— Tu es salé comme un jambon, Gyall.

— Je ne me lave pas trop souvent, ces temps-ci, jolie, et toi non plus.

— Crois-tu qu'il nous regarde, quand nous faisons l'amour ?

— Possible. Qu'il aille se faire foutre !

— Il va falloir jouer son jeu à lui, maintenant.

— Exact. Mais ne t'en fais pas, nous l'aurons.

Mais, cette fois, le jeu était difficile.

J'avais perdu mon casque dans le puits. J'utilisais à présent celui de Missie. Le premier essai déclencha dans le couloir à l'étoile bleue un déchaînement de feu. Murs, sol et plafond crachèrent un volcan. Je dus fermer les yeux, et l'intensité de la chaleur me fit reculer. Le tunnel reprit son aspect innocent. L'étoile bleue dansait toujours. Le casque avait disparu.

Pour le deuxième essai, j'utilisai une chose dont nous pouvions nous passer. Mon rasoir. Pour le même résultat.

Cinq tentatives. Bleu, vert, jaune, rouge, violet. Cinq fournaises.

— Vacherie, dit Missie.

— Le terme est faible. Mais un de ces passages est le bon quand même. Simplement il faut trouver la clé.

— Les étoiles. Pas une de la même couleur. Elles sont là pour une raison précise.

— J'étais parvenu à la même conclusion. Réfléchissons un peu.

Nous réfléchîmes beaucoup, et longtemps. Des heures de calculs, et d'observations.

Les étoiles clignotaient, sur un rythme très rapide, et apparemment anarchique. De fait, quatre des alternances de luminosité n'avaient effectivement aucun sens, tout en donnant l'impression qu'elles auraient pu en avoir un. La cinquième étoile, la jaune, s'allumait et s'éteignait en obéissant à une loi mathématique logique, encore que complexe. Nous aurions pu trouver plus vite, malgré tout, si les autres clignotements n'avaient été prévus pour dérouter. Et de vicieuse façon.

— La vache, dit Missie. L'ordure ! La charogne ! Moi qui ai horreur de ce genre de test.

— J'ai des termes plus forts à ton service.

Nous étions assez fiers de nous pour nous accorder quelques tablettes, et une bonne lampée d'eau. Une envie féroce de fumer me tenaillait.

— Qu'est-ce que je donnerais pour une cigarette, dit Missie.

— Pense à autre chose, jolie. Allez, viens, on y va.

Nouvel essai dans le couloir à l'étoile jaune, avec un emballage de tablettes. Le volcan entra en éruption.

— Nous nous sommes trompés, gémit Missie.

J'avais envie de gémir aussi, mais je réfléchissais. La solution m'apparut très clairement.

Non, dis-je. J'ai étudié ces étoiles à en avoir la tête en constellation, et toi aussi. Nous ne nous sommes pas trompés. C'est celui là. J'en suis absolument certain ! Absolument !

— Mais il s'embrase…

— À mon avis, c'est illusoire.

— La chaleur n'est pas illusoire. J'en ai encore la figure cuite.

— C'est une illusion, je te dis. Il faut essayer. J'y vais.

Missie hurla :

— Non !

Elle avait les traits convulsés, et des yeux fous.

— Missie, dis-je calmement. C'est un autre jeu. Un peu plus dégueulasse, cette fois, voilà tout. Nous ne pouvons pas rester ici, et nous ne pouvons pas retourner. C'est le seul passage logique, et il faut l'essayer. Je vais le faire.

Elle se rua sur moi, et m'agrippa.

— Non ! Non ! Gyall, je t'en prie… Tu ne peux pas jouer ta vie sur une si faible chance. Comptons encore une fois, il y a peut-être autre chose, que nous n'avons pas vu… Je t'en prie…

Elle m'étranglait.

— Je ne te laisserai pas partir… Je ne te laisserai pas… Non…

Ses paupières se crispaient, froncées, et elle montrait les dents. Je la giflai, assez sèchement, pour stopper la crise de nerfs naissante.

— J'y vais, Missie. Il le faut.

— Je devrais être payée pour savoir que tu as une tête en durim. Tu es bien décidé, n'est-ce pas. Je ne t'en empêcherai pas, même si je me cramponne à tes genoux…

— J'ai l'intention d'aller jusqu'au bout de cette route, Missie, ou je crèverai en chemin. C'est tout.

— Alors, j'y vais avec toi. Ensemble.

Cette fois, c'est moi qui criai non.

— J'ai une tête aussi dure que la tienne, foutu salaud ! Je vais avec toi. Je ne reste pas seule ici. Je ne reste pas. Si tu pars sans moi, je te suivrai. Immédiatement, tu m'entends, tout de suite.

Elle le pensait vraiment.

J'envisageai de l'assommer un peu, juste pour l'endormir, puis je réalisai que je ne pouvais pas le faire. Pas du tout certain, somme toute que je puisse revenir la chercher, comme j'en avais l'intention. Et si je ne survivais pas, elle se retrouverait seule, coincée dans une situation particulièrement abominable. Il y a des cas où une mort rapide est préférable. Si je m'étais trompé, ça irait très vite…

Je pris sa main, qui frémissait.

— D'accord Missie. Ensemble.

Un pas, deux, trois. L'étoile jaune. La fournaise s'embrasa.

Terrifiante chaleur. Je flambai. Peau, chair et os. Calcinés. La main de Missie brûla dans la mienne, et nos cendres se mêlèrent.

Plus rien. Nous étions passés. Vêtements et chargements intacts. J'avais la peau à peine irritée. Rien de plus.

Missie rit et sanglota dans mon cou. Je la laissai pleurer. Elle se moucha, essuya ses yeux. Le petit chat était béat.

— Gyall, tu es formidable ! Formidable ! J'ai eu une chance fantastique, en allant chez Calley. Et en plus, tu es très beau garçon, et tu fais très bien l'amour. Je t'aime.

Ce qui n'était pas tout à fait vrai, et un peu vrai. Je l'embrassai. Très sauvagement. J'avais terriblement besoin de me détendre les nerfs. Elle aussi. Nous jouâmes la gamme d'amour, comme des enragés.

Quatre jours de plus, très paisibles, et un autre puits pour de l'eau. Délicieuses douches, répétées. Je descendis au bout de la corde nos bidons, un nombre incalculable de fois. Par le même moyen, j'y trempai nos combinaisons, et nos sous-vêtements. Exquise sensation, de se sentir propre, et de ne plus porter quelque chose d'autant recuit de sueur.

Nous nous reposâmes toute la journée près de ce puits, très heureux, et très détendus.

— Gyall, je voudrais des cigarettes, du sogoul, et un bon dîner. Très bon. Peut-être des…

— Ferme ton sas, Missie !

Cette nuit là, elle se réveilla en hurlant : Axin. Elle tremblait, et claquait des dents.

— Gyall, on le torture. Des aiguilles à douleur. Je les ai senties. Gyall.

— Ce n'était qu'un cauchemar, jolie, seulement un cauchemar. Calme-toi.

— Non. C'était réel. Je le sais.

Je la berçai longtemps, avant de l'apaiser. Les yeux du petit chat, pleins d'angoisse…

Encore deux jours. J'étais si bien habitué à la marche que j'aurais pu le faire en dormant. Missie avait l'air fatigué, et un regard inquiet. Foutu Axin, et foutu salaud, qui nous mijotait dans cette marmite. Celui-là, je le tuerais.

Il se manifesta, l'ordure, une nouvelle fois.

Nous avions vu la lumière de très loin. Nous débouchâmes dans une salle, très bien éclairée, sans qu'on put deviner d'où provenait la source de lumière. On y voyait aussi net qu'en plein jour. Elle était d'une taille si démesurée que je m'y sentis perdu.

Il me fallut un moment pour en saisir toutes les implications. Dans le mur du fond, une porte, énorme, et une serrure pour géant. J'aurais pu y entrer mon bras. À gauche, au ras du plafond, trois crochets. Un vide au milieu, et deux qui portaient des clés. Gigantesques. Aussi hautes que moi.

Un escalier permettait d'accéder à ces clés. Aussi une passerelle, étroite, fragile, qui grimpait en dessinant une spirale serrée. À sa base, elle avait un gardien, attaché par une chaîne d'environ trois mètres à un anneau fixé au sol.

Depuis que nous étions arrivés, cette sentinelle tirait dessus.

Je suis trans'. J'ai visité une quantité de planètes, et j'ai vu bon nombre de saloperies. Rien de comparable. Ça tenait de l'araignée, tout en pattes à crochets, du homard, pour la cuirasse et les pinces, et du taureau par la taille. Ça avait des yeux, aussi gros qu'une balle de tennis, huit en tout, qui s'agitaient au bout d'un fouillis de tiges. Ça avait aussi, dans… La gueule… le mufle… les mandibules… deux crocs qui jutaient un liquide épais et verdâtre. J'aurais parié pour du poison. Le monstre aux yeux pédonculés. Celui de ces vieux magazines du temps de la science-fiction, qu'il est possible de consulter dans les biblio-musées.

Missie avala sa salive, avec un très petit hoquet. J'avais les mains moites. Je savais déjà, je savais déjà tout le reste…

Les marches, commodes, tentantes, étaient piégées. Le projectile qui les toucha les fit s'escamoter sur un abîme. La porte était bien close. Et la passerelle avait son gardien. Lorsque je voulus le tuer, mon laser ne fonctionna pas. Tout simplement. Celui de Missie non plus, bien sûr. Les lasers, ça tombe très rarement en panne, mais les nôtres en avaient une. Opportunément.

Me restait les couteaux. Me restait aussi à ressusciter l'âme d'Hercule, sa force, et sa vaillance. Rien que ça !

— Jolie plaisanterie, dis-je. Très jolie. La meilleure.

Missie gémit :

— Tu ne vas pas attaquer ça avec un couteau, Gyall…

— Il le faudra bien. Mais laisse-moi un peu de temps pour m'habituer à cette idée, tu veux.

— Le salaud ! Le salaud ! J'espère que tu le tueras !

— Je te garantis bien que je le tuerai !

Nous ne parlions pas du gardien.

Nous nous assîmes contre le mur, serrés l'un contre l'autre. Je calculais fiévreusement un certain nombre de possibilités. Ce dont je disposais, ce que je pourrais faire. Je finis par bâtir un plan relativement convenable. Du moins, je l'espérais.

— Cette fois, dis-je j'aurais vraiment aimé une cigarette. Celle du condamné.

Missie ne sourit pas. Depuis un bon moment, elle essayait de ne plus voir la chose, qui cliquetait furieusement au bout de sa chaîne. Je ne la regardais pas non plus, tout en ne la voyant que trop.

— Il va falloir que tu m'aides, jolie. T'en sens-tu le courage ?

— Pour qui me prends-tu ? Je t'aiderai.

Elle relevait le menton, les yeux pleins de défi. Je lui caressai les cheveux. Mon brave petit chat.

— Nous allons l'attaquer de deux côtés à la fois. Je vais fixer un bidon au bout d'une de nos cordes. Ça sera probablement trop léger pour le blesser, mais, en tapant dessus, tu détourneras son attention. Avec l'autre corde, j'essayerai de le prendre au lasso, et de l'entraver. Si j'arrive à le rapprocher de son anneau d'attache, et à restreindre ainsi sa mobilité, je pourrai tenter de l'aveugler d'abord, et de le tuer ensuite.

L'un de nos bidons était vide. L'autre au trois-quarts plein, mais ça ne faisait quand même pas un poids très lourd. Sur une pareille cuirasse, le

résultat serait médiocre. Je le fixai solidement à l'extrémité d'une de nos cordes en fralon. Avec la deuxième, je fabriquai une manière de lasso à nœud coulant.

— Maintenant, écoute. Ne t'approche surtout pas. Tape de loin, en tenant la corde par son bout. Essaye de viser les yeux, sinon, il ne sentira rien du tout. Prête, Missie ?

— Prête.

Elle avait peur, et moi aussi.

Nous l'attaquâmes sur deux fronts. Missie fit tournoyer son bidon, et frappa, juste sur l'un des yeux. La tige caoutchouteuse se replia, mais la balle ronde semblait intacte, malgré le choc de plein fouet.

Mon propre essai fut moins réussi. Je ratai la cible. Missie agressait avec fureur. Son bidon volait partout à la fois. En dépit de ses huit yeux, le gardien était très occupé. Il tirait sur sa chaîne, enragé, et cliquetait comme une usine de pièces détachées.

Ma deuxième tentative prit au vol une pince claquante. Je halai. Instantanément, malgré les attaques répétées de Missie, le gardien fonça sur moi. Retraite précipitée, pas une seconde trop tôt. Mais je tenais toujours ma corde. Missie frappa. Le gardien bondit dans sa direction. Je tirai. Autant essayer de contenir un éléphant en crise de démence. Nouvelle retraite rapide.

Cela dura. Je ne sais combien de temps. Le bidon de Missie tourbillonnait. Je tirais furieusement, je reculais, mais, peu à peu, je gagnais du terrain. Encore une traction. Un recul. Et une charge frénétique pour passer le bout de ma corde dans l'anneau. Retraite. Pas tout à fait assez rapide. Une patte à crochets a entaillé ma combinaison, et déchiré ma cuisse.

Mais j'avais une très bonne prise. Je halai. Missie vint m'aider à tirer. La pince toucha l'anneau.

— Retourne l'attaquer. Il faut que je noue cette corde.

— Il va te tuer.

— Non. Occupe-le.

Missie reprit son arme, et attaqua avec rage.

Je réussis à nouer la corde, au prix d'une deuxième entaille, et d'une projection de venin vert, qui heureusement s'amortit sur ma combinaison. Une éclaboussure me toucha tout de même au cou. De l'acide sulfurique.

Le gardien cliquetait avec démence, tirant sur sa pince prisonnière.

Je haletais, et j'étais aussi trempé que si je sortais d'un bain. Missie ruisselait, en respirant par saccades.

— Eh bien, ça y est, dis-je. La première partie du boulot est faite. Reposons nous un peu.

Nous nous assîmes. Pas du luxe.

— Tu saignes, me dit Missie. Je vais prendre la trousse, et…

— Pas encore. Le travail n'est pas fini. Ce ne sont que des égratignures. Guère profondes, et ça ne saigne pas tellement. Nous nous occuperons des soins quand tout sera terminé. Mais je boirais bien un peu.

Missie attrapa la corde, et tira sur le bidon. Malgré la solidité du métal, il était devenu informe, et le bouchon était faussé. Impossible à ouvrir. L'eau clapotait gentiment à l'intérieur. Hors de portée pour le moment. Pour l'avoir, il faudrait percer le bidon, et nous allions encore avoir besoin de cette arme improvisée. Je me résignai.

Nous restâmes bien une bonne demi-heure, sans bouger, et sans parler. Puis je me levai, et mes muscles protestèrent. J'avais autant envie d'y aller

que de me faire rouer vif. Missie se plaignit :

— Oh non, pas tout de suite. Attendons encore un petit peu…

— Plus nous attendrons, et plus ce sera dur. Allez, jolie, du cran ! Tu tapes dessus de loin, comme tout à l’heure. Essaye quand même de bien viser, et de ne pas me toucher par erreur, ça vaudra mieux. Parce qu’il va falloir que je l’attaque de près, cette fois. Pour tout te dire, de bien trop près pour mon goût. Il lui reste une pince, des crochets qui sont de vrais rasoirs, et cette espèce de venin, qui brûle comme de l’acide…

— Gyall…

— Oui ?

— Embrasse-moi.

Ce fut une étreinte sans désir, qui n’exprimait que de la tendresse.

Je tirai le couteau de sa gaine. Belle lame en durim, longue, large, capable de percer de l’acier. Heureusement.

J’attaquai. Le premier œil éclata comme un raisin trop mur. J’avais eu le gardien par surprise. À présent, il était prêt à la défense. Agression. Retraite. Agression. Retraite. Lorsque je reculais, Missie frappait, très adroitement.

Deuxième œil. Je ne me repliai pas assez vite. Un jet d’acide m’inonda le ventre. Bonne, merveilleuse combinaison de l’Armée, qui résistait même à ça ! Une série de feintes, et le troisième œil. Cette fois, quelques gouttes d’acide atteignirent ma blessure à la cuisse, et ma jambe plia, malgré moi. Un crochet me harponna le bras. Missie fonça comme un char d’assaut. Je sectionnai le crochet à l’articulation, et me libérai.

Je ne sentais plus rien. J’étais devenu machine, aux réactions précises, qui attaquait, reculait, attaquait, reculait, sans plus de pensées cohérentes. Les cinq derniers yeux prirent moins de temps. Puis, en frappant au hasard, à coups redoublés, cherchant à atteindre une vie enfouie je ne savais où, je touchai enfin un centre moteur. Le gardien n’était pas mort, il frémissait, agité d’infimes tressaillements, en cliquetant faiblement, mais il était paralysé. Définitivement hors de combat.

Je chancelais. Missie se rua sur moi. La salle tourbillonna, et je dus m’asseoir. À présent, je sentais la douleur, et je n’étais pas en bon état. Je saignais d’une bonne douzaine de plaies, le venin me brûlait comme fer rouge, et j’étais à peu près mort de soif.

Missie n’était guère plus fraîche. Elle avait quatre ou cinq estafilades, et une entaille plus sérieuse au sein gauche. Manifestement, pour m’aider, elle avait dû s’approcher bien trop près. Mon vaillant petit chat. Parmi toutes les femmes rencontrées en trente deux années d’existence, je n’en voyais pas deux qui auraient fait ce qu’elle venait de faire. Et pas tellement d’hommes non plus.

— Va chercher cette trousse, à présent, jolie, c’est le moment de s’en servir.

Régénérateur de cellules, cicatrisant, calmant, et pansements. La trousse en avait pris un coup, mais nous nous sentions nettement mieux. J’attirai le bidon, et perçai le bouchon de la pointe de ma lame. Nous bûmes, et je transvasai l’eau dans celui qui était intact. Nous avalâmes nos sempiternelles tablettes.

— Je suis mort, jolie, on dort ?

— Et comment.

Elle se serra contre moi.

— Missie, dis-je à mi-voix. Tu es une fille bien. Très très bien.

— Et toi, tu es un type bien. Très très bien.

Je voulais répondre par une plaisanterie, mais j'étais endormi avant d'avoir formulé ma phrase.

Cinq heures du matin. Je vivais à un drôle de rythme. En général, j'aime me coucher tard, et me lever tard. J'appartiens à la race de ceux dont le cycle est davantage nocturne que diurne. Ce maudit souterrain changeait nettement mes habitudes.

Je remuai un peu, et Missie ouvrit instantanément des yeux embrumés de bleu.

— Gyall, j'ai rêvé d'Axin. En ce moment, il va bien. Tu crois qu'il est quelque part devant nous, dans ce tunnel qui va plus loin que le cœur du monde, à passer des pièges, et encore des pièges ? Tu crois qu'il a dû tuer un gardien comme le nôtre ? Il a dû franchir les portes seul, je suppose.

— Je ne sais pas, jolie. Les pièges sont sans doute différents, sinon il n'aurait pas survécu au premier puits. Seul, il ne pouvait pas s'en tirer. Et sans toi, je n'aurais certes pas tué ce gardien.

— Oh si, je suis sûre que tu l'aurais fait.

— C'est ça. Prends-moi pour superman. Bon. Il va falloir se remettre en action. Ces foutues clés. Deux, et un crochet vide. C'est une autre vacherie, aussi sûr que deux et deux font quatre. Je parierais ma tête.

Pour des gens passablement assaisonnés la veille, nous étions en bonne forme. L'arsenal thérapeutique de notre époque est presque absolu. Déjà, mes plaies n'étaient plus que sensibles, et, dans deux jours au plus, je serais cicatrisé, sans traces notables.

Au pied de la passerelle, le gardien frémissait toujours, imperceptiblement.

J'avais été bon prophète. D'abord, ce pont fragile, était branlant, glissant, et très étroit. Ensuite, au tiers du chemin, une trappe céda sous moi. Je sais tomber, heureusement. Toutefois, l'atterrissage, s'il se fit sans casse, ne se fit pas sans douleur. J'arrivai rudement, d'assez haut, et j'étais encore meurtri.

Missie avait poussé un cri. Ses yeux étaient pleins d'angoisse. Elle se rassura en me découvrant entier. La passerelle était à nouveau intacte, piège refermé, ce qui m'intrigua, et m'amena à quelques réflexions.

— Missie, dis-je, je suis à peu près certain que cette trappe a été prévue pour céder sous mon poids, et pas sous le tien. À mon avis, c'est toi qui dois y aller.

— J'y vais.

— Tout doucement, jolie. Tu as vu s'ouvrir cette trappe. Où est-elle située ?

— Juste au tiers.

— Bien sûr. Pas assez haut pour que je me tue en tombant, mais assez pour que je me blesse, ou que je me brise un membre. Missie, cette ordure est sadique. Quand je le tiendrai, je le tuerai à petit feu.

— Je t'aiderai !

Elle parlait d'un ton convaincu, les yeux étincelants de fureur.

— Écoute, jolie. Tu vas retirer tes bottes. Tu monteras à quatre pattes, très lentement, en tâtant le chemin devant toi. Ne t'engage pas sans être sûre que rien ne cède. Je resterai dessous. Si tu tombes, je tâcherai d'amortir ta chute. Fais très attention. Tu n'as pas peur ?

— Pas tant que tu es là. J'y vais.

Elle monta, doucement, prudemment, de plus en plus haut. Le passage qui s'était ouvert sous moi resta ferme pour elle. Elle rampait, tâtant son

chemin, adroite, obstinée, courageuse, et je transpirais. La passerelle vibrait.

Elle arriva aux clés, sans dommage, et mes muscles noués se relâchèrent un peu. Elle se redressa, pour essayer de les décrocher.

— Gyall, il n'y en a qu'une que je peux soulever. L'autre pèse le poids du monde. Je n'y arriverai jamais.

— Alors, c'est la bonne. Tu peux en être sûre.

— Je ne sais pas. Leurs découpures me paraissent absolument identiques.

Tiens, tiens.

— Tu en es certaine ? Vérifie, les détails sont peut-être infimes.

— J'en suis absolument sûre. Ce sont les mêmes clés. Elles sont si grosses. Impossible de se tromper.

— Alors, elles n'ouvrent rien. Reste tranquillement là haut, je vais essayer quelque chose.

Je fis une boule serrée d'un emballage de tablettes. Ça me prit du temps, parce qu'il est résistant, mais je le pressai, l'écrasai du talon, et j'eus un projectile de la bonne dimension. De loin, je visai la serrure. Bon tir. Ma boule passa juste dans le trou, et, en même temps, une dalle bascula devant la porte, sur une fosse.

— Bon, dis-je, c'était prévu. Les clés ne servent à rien. C'est la troisième, celle qui n'est pas là, qui est la bonne. Mais je ne sais pas comment. Missie, essaye de tripoter ce crochet vide.

Elle s'y accrocha, poussa, tira, tenta de le faire tourner, appuya vers le haut, vers le bas à droite, à gauche. Toutes manipulations sans résultat. Je réfléchissais dur. Il existait un moyen, à notre portée. Lequel ?

Elle fit d'autres tentatives. Elle tripota tous les crochets, bougea les clés, tira dessus. Pour faire remuer la clé lourde, elle se donna tant de mal que son pied glissa. Elle vacilla une seconde, et se rattrapa par miracle. Mon cœur avait sauté dans ma gorge.

Quel moyen, Cosmos, quel moyen ? Qu'est-ce que nous pouvions faire, que nous n'avions pas fait ?

— Missie, décroche cette clé légère, et accroche-la au crochet vide.

Pas ça. La clé lourde ? Elle devait avoir son rôle à jouer, et Missie ne pouvait pas la soulever. Donc, il fallait que je monte. S'il le fallait, il devait y avoir une possibilité…

— Redescend, Missie.

J'allai récupérer nos cordes de fralon, et les nouai bout à bout, bien serré. À une extrémité, je fis un anneau.

— Tu vas remonter. Une fois passée cette foutue trappe, fixe la corde autour de la passerelle, en passant l'extrémité dans la boucle. Tire dessus de toutes tes forces, et envoie-moi le bout. Continue à tirer jusqu'à ce que je le tienne. Ensuite, c'est mon propre poids qui serrera.

Je m'accrochai à la corde. Elle tint très bien le coup jusqu'à ce que j'arrive à destination. Je suivis la passerelle, à quatre pattes, en vérifiant le chemin devant moi. Pas d'autre trappe. J'étais sûr d'avoir bien deviné.

Missie n'avait pas exagéré. Cette saloperie de clé pesait un peu plus que le monde. Elle me fit suer du sang. Je travaillais en équilibre instable, sur un étroit passage, glissant et en pente.

Je fis des essais, en changeant les clés de place. Lorsque j'eus interverti la clé lourde et la clé légère, le crochet vide pivota obligeamment sous ma main.

Missie poussa un petit hoquet de surprise. Je regardai.

Les portes restaient closes, mais, dans le mur de gauche, un large trou noir béait. Un noir profond, brumeux, satiné. Le rideau de velours.

Nous le passâmes. Non existence, non durée, vide, et inconscience.

IV

Réveil, dans un lieu éclairé.

Je me sentais brumeux, pas très vif, et mes souvenirs étaient vagues. Je percevais, contre mon flanc, le rythme de la respiration paisible de Missie, j'étais bien. Mes idées tentaient de s'assembler en cohérente logique.

L'eau ! La veille, il n'en restait plus guère. Ma main chercha le précieux bidon. Pas de bidon. Je m'assis, retroussant ma manche d'un geste machinal. Ma montre avait changé. Celle que je portais à présent était très ancienne. Une montre de musée. Acier carré, massif, pas d'aiguilles, mais un point, qui marquait les chiffres, sans précision de secondes, ni même de minutes, et sans dateur. Elle indiquait cinq heures et demie.

Mes vêtements. Invraisemblables ! Je voyais vaguement le plastron d'une chemise brodée d'oiseaux. Bleu électrique. Pantalon de velours pourpre, très collant jusqu'aux genoux, et qui s'évasait en jupettes. J'avais, sur les épaules, une manière de châle en fausse fourrure, et mes pieds s'enfilaient dans quelque chose que je ne pouvais en aucun cas qualifier de chaussures.

À rire, si je n'avais été aussi abasourdi.

En passant ma main sur ma joue, je me découvris parfaitement rasé, mais mes doigts s'empoissèrent d'une pâte ocrée. La stupéfaction me rendait idiot.

Missie portait un châle analogue au mien, sur une robe dont les plaquettes de cuir rectangulaires alternaient avec des trous. Un peu plus que courte. Ses fesses, moulées dans un collant noir, étaient à l'air. Le collant se terminait en chaussons, et s'ornait de serpents de flamme. Sous les découpures de la robe, son buste nu apparaissait, fardé de rouge aux pointes.

Son visage était un masque de clown. Du fard à gratter au couteau. Ses cheveux ressemblaient à un nid de corbeau, du même bleu électrique que ma chemise. Elle était hideuse, mais c'était bien Missie. En voyant s'ouvrir les yeux du chaton, ahuris et incrédules, j'éclatai de rire.

— Gyall ! Tu as du rouge à lèvres, et tes cils sont fardés ! Ta barbe ? Oh, tes cheveux sont jaunes, tout en petites tresses… Gyall ! Tu as une allure invraisemblable !

Elle riait. Je riais aussi.

— Tu ne t'es pas regardée !

Le fou rire qui nous secouait se dissipa d'un coup. Quel autre piège ?

Le souterrain avait disparu. Nous nous trouvions sur une passerelle fermée et transparente, bien éclairée, de lampes anciennes. Des tubes néon, à mon avis.

Au travers des vitres, je découvrais la nuit, et une ville, éclaboussée de mille lumières, et de flamboyantes enseignes. Des tours entassées jaillissaient vers le ciel. Un enchevêtrement de passerelles vitrées

analogues à la nôtre les reliaient entre elles, dessinant un réseau de cages lumineuses. Sur les toits plats des tours, dormaient des hélis, d'un modèle incroyablement archaïque.

Sous moi, un vide béant, sur une rue herbeuse, plantée d'arbres maigrichons. À ma gauche, je vis un toit terrasse, lui aussi en jardin, mais nullement luxuriant.

Je découvris soudain que Missie portait en ornement, pendue au bout d'un lacet de cuir, une cuillère à café en acier, datant probablement du vingtième siècle, et je me pliai en deux, tordu de rire. Elle dut trouver en moi une raison analogue, qui excita son hilarité. En fait, j'avais le cou serré dans un ruban de velours, piqué d'une broche rutilante.

Nous nous contorsionnâmes un moment, puis je retrouvai mon sérieux.

— Pas de quoi rire, jolie. Où sommes-nous ? Dans quelle autre vacherie ?

— Je ne sais pas, Gyall. On dirait le décor d'un hypno-rêve…

— Exact. Un hypno-rêve basé sur le vingt et unième siècle, environ. Le Salaud joue avec le temps. Il nous a fourré dans le passé…

— Mais où ?

— Si c'est bien le passé, nous sommes sur Terra. À cette époque, les hommes n'étaient pas sortis du système solaire.

— Mais c'est impossible, nous étions sur Maddiga…

— Eh bien, nous n'y sommes plus. À moins que tout ceci ne soit qu'illusion… Je ne sais pas. Nous sommes peut-être toujours des rats dans un laboratoire, fourrés dans un nouveau piège…

Le ciel était sombre, couvert, reflétait vaguement en luminosité rougeâtre les lumières de la ville. Missie frissonna.

— J'ai peur, Gyall…

— Moi aussi. Examinons un peu nos ressources. Elles pourront peut-être nous apporter quelques précisions.

Minable. Pas l'ombre d'une arme. Lasers et couteaux s'étaient évanouis, avec le reste de notre ancien équipement. Missie avait une bourse, accrochée au poignet, et moi une besace, pendue à l'épaule par une chaînette clinquante.

Nous visitâmes d'abord la bourse de Missie. Elle contenait un paquet de mouchoirs en papier, une trousse de maquillage, très complète quoique miniaturisée, un peigne, un miroir, des tickets dans un petit étui. Je les étudiai. Minces plaquettes de métal souple, gravées de chiffres et de sigles, avec, dans un coin, le mot MÉTRO, qui m'ouvrit des horizons.

— J'étais bonne en histoire, dit Missie. Le métro, c'était un système de transport souterrain.

— Oui, dis-je, et c'est du français. Une sacrée chance pour nous.

De la veine, en effet. Missie et moi étions tous deux originaires de France. Le langage ne nous poserait pas trop de problèmes. À notre époque, tous les hommes sont au moins bilingues, et pratiquent leur langue d'origine tout comme le terrien.

— Alors, dit Missie, nous sommes bien sur Terra, quelque part en France.

Je fouillais toujours la bourse. Une petite poche dissimulée dans la doublure me livra une poignée de pièces. J'en examinai une. Intéressant, ça. Sur une face, un chiffre : 3, au-dessus : États Libres d'Europe, au-dessous, une date : 2053. L'autre face portait un profil d'homme, au nez et au menton impérieux, qui me rappelait vaguement quelque chose.

Missie l'identifia sans hésitation.

— Axin collectionnait volontiers de vieilles choses. Il avait dans sa chambre un drapeau effrangé, avec cette tête dessus. C'est Maurice Tamerlan.

— Attend, je me souviens. Ce n'était pas vraiment son nom. En réalité, il s'appelait Dupuis, mais il prétendait descendre de Tamerlan… Le Président des États Libres d'Europe. Un dictateur. Féroce. Missie, ça ne sent pas bon pour nous. 2053, ça colle très bien. Voyons, que savons-nous de cette époque ?

— Moche. Très très moche. Surpopulation, et rouleau compresseur…

— Oui, eh bien, il va falloir s'y faire, parce que ce n'est pas demain que nous rentrerons chez nous…

Missie avait un regard très inquiet.

— Continuons, chaton. Voyons cette besace.

Elle me livra les mêmes objets que la bourse, trousse de maquillage comprise, plus un paquet de cigarettes à auto allumage. Il y a beau temps que nous y avons renoncé. Sous certains chocs, elles s'embrassent inopportunément, ce qui peut causer des problèmes.

Missie s'excita :

— Cosmos, Gyall ! Enfin de quoi fumer. Donne m'en une, vite !

Je la sortis, et la secouai sèchement. Elle s'alluma. Missie tira une bouffée profonde, et me la rendit. Pas très bon, mais du tabac tout de même. Trop doux, et trop parfumé pour moi.

— Jolie, dis-je, il y a un os. Je ne vois pas trace de papiers là-dedans, or si j'ai bonne mémoire, cette époque était basée uniquement sur ça. Pas de papiers, pas d'existence légale, et les volants grouillaient un peu plus que des mouches sur une charogne.

— La Garde noire ! Brume ! Des vérifications continuelles…

— Très juste. Ou je me trompe fort, ou il faut présenter des papiers même pour aller pisser… Mauvais, ça…

— Gyall ! C'est là qu'était Axin. Les aiguilles à douleur…

Elles dataient de cette époque, en effet. De microscopiques pointes de cristaux. Un tube à pression les tire. Elles s'enfoncent dans le corps, fondent, et l'enfer se déchaîne. Une foutue saloperie, longtemps utilisée comme moyen de châtiment, ou de coercition.

— J'ai peur, Gyall.

Les yeux du chaton étaient terrifiés.

— Il suffira d'éviter les contrôles, jolie. Nous nous en tirerons, tu verras.

J'aurais bien voulu en être persuadé.

Le jour se levait, et les lumières commencèrent à s'éteindre. Sur les toits, quelques hélis s'envolèrent.

Un homme traversa notre passerelle, à pas pressés, sans même nous regarder. Visage sur maquillé, cheveux rouges en tresses, et regard morne. Il courait presque. Puis une femme. Jeune, et peut-être jolie sous l'épaisseur du plâtrage. Son nid de cheveux était orange vif. Elle portait une robe en dentelle, sur un collant vert brodé de chevaux roses. À la pointe de ses chaussons, deux poulains miniatures caracolaient au rythme de ses pas.

Un autre homme, vêtu comme moi, à peu de choses près. Un autre. Une femme. Deux hommes, fortement maquillés.

Je m'étais vu, dans la glace de poche. Le moins que je pouvais en dire, c'est que j'avais une drôle de gueule. Pas prudent, sans doute de retirer ce masque, qui semblait de règle.

Deux ou trois groupes de passants filèrent, très pressés, puis il y eut une

accalmie. Un solitaire passa. Son pantalon doré s'ornait d'une jupette rayée d'ocre et de brun, et sa chemise était indescriptible. Le ruban de son cou allait du menton aux épaules. Cheveux argent, en tresses entrelacées de clochettes. Des yeux clairs, enduits de bleu qui les prolongeait jusqu'aux tempes. Ces cils avaient bien quatre centimètres de long.

Il s'arrêta, souriant. Pas pour Missie. Pour moi.

— Tu t'ennuies, beau gosse ?

J'aurais pu le tuer. Les tapettes sont libres, à mon avis. Je ne suis pas moralisateur. Je ne suis pas non plus tenté, et celui-là me hérissait le poil. Missie se tordait, secouée par le fou rire.

Je rugis :

— Arrache-toi, en vitesse. Va te faire titiller par un sorg !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Un quoi ?

Je traduisais, approximativement :

— Tire-toi ! Ou je te fais la peau !

J'avais eu grand tort. Il tortilla ses fesses, ravi.

— Oh, mais il est méchant…

Jusque là, Missie et moi étions assis, adossés à la passerelle. Je me levai. Je ne devais pas avoir l'air exactement gentil. Ma pédale aimait sans doute les coups, mais elle n'était pas si folle que ça. Elle se tailla. Très vite.

Missie s'étouffait de rire.

— Gyall ! Ta tête… Non, c'est trop drôle…

— Ferme ton sas, jolie.

Elle se calma, et pouffa de nouveau.

— Gyall ! Ces yeux, que tu as… Des yeux de tigre, avec du fard…

Le sien, de fard, coulait. Les larmes de rire l'avaient détrempé. Je l'empoignai par le bras, et la mis debout d'une secousse. De nouveau, les passants déferlaient.

Apparut le premier garde noir, et Missie n'eut plus envie de rire.

Grand, l'œil fureteur, vêtu de noir, des pieds à la tête. Chemise, pantalon, bottes et gants, casque à visière fumée, tout était sombre. Au ceinturon, un pistolet à balles, et le tube. Celui des aiguilles à douleur.

Sans ses armes, je l'aurais démoli d'une seule main, mais son uniforme en faisait un géant. Sûr de lui, se déplaçant accompagné d'une aura de terreur, et en jouissant. Il passa. Ses yeux s'attardèrent un instant sur nous. Il était parti. Missie se cramponnait à mon bras.

— Viens, petit chat. Nous allons essayer de manger un morceau. Nos quelques pièces nous paierons sans doute un repas, à défaut d'autre chose. Ensuite, il faudra voir.

Nous suivîmes la passerelle, pour aboutir à un ascenseur. Tout sortait d'un hypno-rêve sur les années révolues. L'ennui, c'était que nous étions dedans. En plein.

Pour entrer dans un établissement bondé, il nous fallut faire la queue. Nous eûmes tout le temps d'observer le système opérationnel.

Moyennant des piécettes, un robinet délivrait du café au lait dans des gobelets de carton. Synthétique à cent pour cent. En échange d'autres piécettes, un casier vitré nous offrit des crêpes, qui me parurent dérivées du coton. Épaisses, tiédasses, et sans goût. De la nourriture tout de même. Je l'avalai, sans plus de plaisir que les tablettes de concentré. La seule différence, il fallait mâcher plus longtemps.

Missie était sombre.

— Saloperie de monde, dit-elle.

— Tu ne croyais pas, jolie, que l'ordure allait nous offrir le paradis ?

Mais nous en sortirons. Je te le jure.

— Si nous vivons, Gyall.

Sauf des mensonges, je n'avais rien à répondre à cela.

Nous passâmes la matinée à errer au hasard des ascenseurs, et des passerelles. Je me demandais toujours dans quelle ville nous pouvions bien nous trouver. Puis, en suivant l'un de ces innombrables passages vitrés, je découvris une très vieille chose, et je sus.

À notre époque, elle existe toujours, protégée à jamais des atteintes du temps par un enduit de plasto transparent.

En ce moment, elle était peinte de bleu ardent, en spirales dégradées. Elle s'enchâssait entre les gratte-ciel, qui l'assiégeaient. Elle les dépassait tout de même, d'assez haut. Sa pointe aiguë s'enfonçait dans un ciel de grisaille. La tour Eiffel. Nous étions à Paris. Absurdement, cela fit plaisir à Missie. Paris est sa ville natale.

Cet autre Paris, que nous visitions, nous déroutait. Il ne se contentait pas d'escalader le ciel, il s'enfonçait aussi sous la terre, très profondément. Apparemment, le sous-sol semblait réservé à l'habitation. La partie en surface abritait les bureaux, les magasins, les restaurants et les salles de spectacle. On s'y dirigeait très bien. Tout était indexé, annoncé, fléché. Partout des plans, très complets. Missie était curieuse de tout, et s'amusait.

À mesure que s'avançait la matinée, passerelles et ascenseurs s'emplissaient à un point inimaginable. Une cohue étouffante, des bousculades, des écrasements. Il fallait se frayer un chemin dans une pâte mouvante. Des gens pressés, jamais polis. Je tenais Missie par le bras, très fermement.

Nous découvrîmes que les hélis étaient plutôt rares, et semblait-il, réservés à une certaine catégorie de la population. Les rues étaient jardins. Minables, pelés, mais jardins tout de même. Un grouillement d'enfants les emplissait, surveillés par des femmes à l'œil acéré. De cette jeune masse mouvante montait des cris suraigus.

Nous allions sans but, empruntant tantôt un ascenseur, tantôt une passerelle. Toujours encombrés, surbondés. Je me demandais quel pouvait être le chiffre de la population. Assez effarant, sans doute. Pas de réel contrôle des naissances, très probablement un encouragement à la natalité, et cette seule petite boule. Terra, habitable pour l'homme. Si je me souvenais bien, il devait tout juste y avoir quelques villes sous dômes sur Mars et Luna.

Ça c'était mal terminé. Par un conflit, qui opposa d'abord les États Libres d'Europe et l'Amérique au Bloc Asiatique, puis s'étendit à toute la planète. La guerre bactério. Elle avait ramené la surpopulation du globe à un taux un peu trop raisonnable. De cette guerre, et de l'invraisemblable bouleversement qui suivit, naquit Terra, les États Associés puis la Fédération.

— Missie, demandais-je, tu m'as dit que tu étais bonne en histoire. Les dates de la guerre bactério ?

— 2 054 à 2 059. Brume !

— Eh oui. Si nous devons rester ici, nous la connaîtrons. Je crains que notre vie ne soit pas très longue… Sans parler du reste… Pas de papiers, donc pas question de trouver du travail, et notre provision de monnaie est bien mince. En me basant sur ce que nous avons dépensé ce matin, ça ne nous fera pas deux jours. Et où dormir ? Je crois me rappeler qu'il y a un couvre-feu, à partir de minuit…

— Depuis ce matin, dit Missie, j'ai vu au moins cinquante gardes noirs. Chaque fois qu'ils passent, les gens s'écartent, et leur font place. C'est très impressionnant… Qu'allons-nous faire ?

Nous étions comprimés par la foule. Je vis, au travers des vitres de la passerelle, un jardin sur terrasse, à deux immeubles de là. Pas trop bondé. Des gosses, quelques femmes avec des bébés, deux ou trois vieux qui somnolaient sur un banc.

— Viens Missie. Nous allons essayer de trouver ce jardin. J'aimerais bien un peu de calme pour réfléchir. Cette foule m'abrutit.

Nous le trouvâmes, sans difficultés. Un plan l'indiquait, sous le nom de jardin du Palais Royal. Quel Palais ? Et quel Roi ?

Nous nous installâmes sur un banc désert. Juste en face d'un prunus qui, bravement, avait réussi à épanouir une floraison rose. Il était fragile, gracieux. Un peu de vent jouait dans ses branches frêles. Il me faisait du bien, et Missie ne le quittait pas des yeux. Dans ce Paris de 2053, c'était le printemps. Le jour était gris, plutôt frais.

Missie frissonna, en serrant le morceau de fourrure miteuse sur ses épaules. Sous cette robe en pièces détachées, son buste était nu, et les pointes fardées de ses seins durcissaient de froid. Je retirai mon propre châle, une mignonne chose moutonneuse rose, et le lui posai sur le dos.

— Merci Gyall, mais tu vas avoir froid…

— Je ne suis pas frileux, jolie.

Deux moineaux pépiants sautillaient à nos pieds. À notre époque, ils existent toujours, en dépit de la guerre bactério, qui décima les espèces animales autant que les hommes. Deux petits morceaux de vie obstinée, bruns et beiges, qui picoraient au hasard. Un enfant les effraya, et ils s'envolèrent.

J'allumai une cigarette, la glissai aux lèvres de Missie, et en pris une autre pour moi. Sacré tabac. Poisseux comme du sirop.

— Bon. Aux choses sérieuses, jolie. Il faut tirer nos plans. Premier problème. Le fric. Quelle que soit l'époque, la nature humaine ne change pas. Les hôteliers peu scrupuleux ont toujours existé, et existeront toujours. Avec des jetons, nous pourrons trouver un endroit où on fermera les yeux sur la légalité. Seulement, ce sera cher. Très très cher. En période de dictature, les risques sont énormes. Il faudra payer en conséquence. Donc premier point, renflouer notre trésorerie. Comment ?

— Je pourrais peut-être me vendre ?

— Époque de mœurs libres, jolie. Les amateurs doivent trouver chaussure à leur pied facilement, et gratis. Donc, marché peu payant, et risqué, parce que la demande doit surtout exister dans le domaine perversion… À ce compte, je pourrais aussi bien me vendre moi. Le type de ce matin me voulait, et pas toi. Seulement, pour ne rien te cacher, je ne suis pas chaud chaud. Mais il y a peut-être une idée à creuser… Je me demande si nous pourrions trouver une boîte à tantouses. Je me fais très tendre, très consentante, et j'emmène le type dans un coin propice, en espérant qu'il sera doré sur tranche. Je l'assomme, et je pique le fric. Oui, pas mauvaise idée. Il suffit de trouver l'endroit adéquat. Seulement, il y a toi. Je ne peux pas te laisser seule…

— Supposons que je sois ta sœur bien aimée. Le type de ce matin ne s'est pas gêné parce que j'étais là. En ce qui concerne l'endroit, il y a sûrement des quartiers, ou je ne sais quoi, réservés aux distractions. Nous demanderons. Ensuite, il suffira de fouiner, non ?

— Les endroits où l'on s'amuse sont généralement chers, jolie. Toutes

nos pièces réunies ne nous paierons probablement pas un mauvais whisky, si c'est bien ce qu'on boit ici.

— Tu te noies dans un verre d'eau, Gyall. Nous entrons, nous regardons. Si ce n'est pas ce que nous voulons, nous repartons de suite, en personne offusquées qui trouvent la boîte minable. Si nous mettons dans le mille, on s'installe. À toi de dénicher ensuite la poire qui paiera nos consommations. Enfantin.

— Et si je ne trouve pas la poire ?

— Avec ta gueule ? Tu plaisantes. Même ce maquillage à la con ne parvient pas à t'enlaidir, et je n'ai jamais vu quelqu'un de mieux bâti. Les pédales en seront folles… Mais nous pourrions aussi jouer le jeu dans l'autre sens. Tu m'attends quelque part, et je t'amène la proie…

— Non. Je ne veux pas que nous nous séparions. Compte tenu des mœurs de l'époque, un type admettra sans doute très bien de te lever en ma présence, mais il aura fortement tendance à se méfier d'une promenade en lieu désert si je continue à vous accompagner. Ça ne va pas. Et à propos, Missie, si quelque chose nous séparait sans que nous l'ayons voulu, rendez-vous à la tour Eiffel, tous les jours à midi…

Elle se serra contre moi, et je l'embrassai. J'avais très envie de lui faire l'amour.

— Gyall, j'ai envie de toi…

— Moi aussi, mais…

— Ce soir, quand nous serons riches…

Puis, elle rit, en disant :

— Ton rouge bave… Tu es tout barbouillé… Refaites-vous une beauté, jolie…

Elle hoquetait.

— Si tu crois que le tien ne coule pas. Regarde-toi !

Le miroir révéla les dégâts. Il y avait de quoi rire, en effet. La bouche de Missie bavait sur des parsecs, et, pire, la mienne aussi. Nous nous nettoyâmes tant bien que mal, avec un mouchoir en papier. Ce foutu rouge s'étalait très bien, mais refusait de partir ensuite. Nous en vînmes à peu près à bout, à force de salive et de frottements énergiques.

À présent, nous avions tous deux un cercle blanc autour de la bouche, qui tranchait fâcheusement sur l'ocre du reste. Missie répara avec adresse son plâtrage clownesque. Moins facile pour moi. Je regardais avec désespoir, et découragé d'avance, ma trousse et son attirail. Missie refaisait ses yeux, avec un bâtonnet terminé d'une brosse.

— C'est archaïque, dit-elle, mais assez commode… Comment, tu n'as pas encore commencé ?

Ce devait être à mon tour, d'avoir l'œil petit chat perdu. Elle rit de tout son cœur.

— Je vais t'arranger ça. Mais, si nous devons rester ici, il faudra bien que tu apprennes. Ce n'est pas si difficile. Je te montrerai.

Elle s'occupa de moi, un bon moment.

— Voilà. Madame est toute belle…

De nouveau, elle riait aux éclats. J'avais envie de la frapper. Réaction idiote, bien sûr. Je me savais ridicule, dans notre optique – en me voyant, Calley serait mort de rire – mais il n'y avait pas de quoi s'énerver à ce point. Si tu vis à Rome, fais comme les Romains.

Missie calmait son hilarité.

— Gyall, il faut que je te dise… La plupart du temps, tu as déjà un regard très sauvage. Quand tu te mets en colère, ça devient effrayant. Si tu

veux séduire, ce soir, essaye de ne penser qu'à des choses très tendres, très sentimentales, comme si tu rencontrais une fille dont tu es très amoureux. Sinon, ça ne marchera pas. Tu leur feras peur, comme à celui de ce matin.

Elle avait bougrement raison. L'ennui, c'est que chez moi, la colère est prompte à naître, et, même si je la contiens, elle se lit dans mes yeux. À tous les coups. Problème.

Missie suivait très bien mon raisonnement.

— Il vaudrait mieux que ce soit moi qui le fasse. Tu pourrais m'attendre, pas très loin…

Je serrai mes mâchoires, puis les détendis.

— Non. Je le ferai. Ça ira.

Cosmos oui, je le ferais. J'avais terriblement peur de perdre Missie. Je n'analysais pas trop bien mes sentiments. Je ne croyais pas l'aimer, mais elle comptait pour moi. Beaucoup.

L'envie que j'avais de lui faire l'amour devenait dévorante. Ce pantalon ajusté que je portais ne dissimulait rien. Missie retira le châle rose, et me le tendit.

— Cache-toi un peu, sinon tu vas mettre en émoi l'une de ces honnêtes mères de famille. Gyall… Oh, j'ai envie aussi… Je regrette notre souterrain. Nous étions si tranquilles…

Je le regrettais aussi. Même avec ces pièges. Et voilà comment le Diable que nous connaissons vaut mieux que celui que l'on ne connaît pas.

— Viens mon chaton, j'ai faim. Trouvons un de ces restaurants merdeux.

Ascenseurs, passerelles, puis queue, interminable. À vous couper l'appétit. Sans Missie, je n'aurais pas attendu. Tout ça pour avaler des trucs infâmes, sans goût, qui me parurent dérivés d'algues, ou de pétrole. Steaks reconstitués, aussi cotonneux que les crêpes du matin. Différence de couleur mise à part, ils étaient identiques. Plus une purée verdâtre, aqueuse, baptisée garniture printanière. Tu parles ! Ensuite une orange, empestant la chimie. Je ne la terminai pas. Le café avait un goût d'eau de vaisselle. Quant à la boisson nommée vin que nous bûmes, mieux vaut n'en pas parler.

— J'aimais mieux les tablettes, dit Missie, morose. Est-ce que nous allons manger des saloperies pareilles toute notre vie ?

— Je ne sais pas, jolie. Il doit y avoir des endroits où l'on mange mieux sûrement. Mais chers, bien entendu. En ce qui concerne les tablettes, tu as entièrement raison, à ceci près qu'elles sont équilibrées en tout, et que je doute fort que ce que venons d'avaler le soit. Si tu veux mon avis, sous ces couches de fard, les gens doivent cacher des teints de mal nourris.

— Et si nous allions à la campagne ?

— Inexistante, en cette époque. Quelques réserves, sans plus. Tout le reste est villes. Les cultures ont hydroponiques, le bétail s'élève en usines, tout est fabriqué, artificiel, chimique, et de nombreuses nations crèvent de sous-alimentation. Voyons, jolie, je croyais que tu étais bonne en histoire ?

Les yeux du chaton étaient agacés.

— Je suis bonne en histoire, mais j'essayais de l'oublier. Gyall, c'est une époque odieuse. Je voudrais rentrer chez nous…

Sa voix était plaintive. Moi, aussi, j'aurais bien voulu rentrer. Mon Archer, si loin dans le futur…

— Courage Missie. Pense au Salaud. Il nous regarde peut-être, en ce moment… Nous l'aurons !

Elle redressa le menton, la ligne des mâchoires nettement dessinée. Je

l'embrassai sur le bout du nez. Mon petit chat.

Le restaurant se vidait. Ma montre de musée indiquait environ quatorze heures trois quart. J'aperçus un distributeur de tabac, et je me levai pour m'en approcher. Les emballages ne disaient pas grand-chose. Au hasard, je choisis quelque chose qui se baptisait « Coqueuses », et portait la mention « goût français ». Un peu plus chères que les autres. J'avais visé dans le mille. Plein de bûches, mais très fumable. J'avalai avec délice la fumée âpre. Missie la trouva également à son goût.

Nous quittâmes le restaurant, pour une nouvelle promenade errante.

Missie voulut entrer dans un magasin spécialisé dans la vente des vêtements. Un univers d'épais tapis bariolés, de lumières en tubes, de murs chatoyants aux couleurs mouvantes, de miroirs. Je m'y vis en pied, ce qui déclencha une crise de gaieté. J'ai l'habitude de vêtements fonctionnels, ultra pratiques, et très sobres. J'avais l'air échappé d'un hypno comique. Une de ces comédies drôles, sur les années révolues.

En nous découvrant côte à côte dans cette glace à trois dimensions, Missie partagea mon fou rire. Le pire, je crois que c'était ma tignasse. Jaune d'œuf, serrée en une multitude de petites tresses. Un cauchemar…

Missie s'étouffait, et ne tenait plus sur ses jambes. Je la fis taire. On commençait à nous regarder avec réprobation. Nous reprîmes notre promenade. Tout était disposé dans des vitrines hermétiquement closes. Les vêtements y étaient disposés avec art, et s'accompagnaient d'une référence. Pour s'en rendre possesseur, il convenait de passer par l'intermédiaire d'une machine géante, toute en fentes et boutons. Elle avalait les pièces, et recrachait en échange un ticket de métal perforé.

Sur présentation du ticket, l'une des maussades vendeuses débouclait un tiroir à l'aide d'une clé accrochée par une chaîne à sa taille, et vous tendait l'objet de votre choix, soigneusement pré-emballé. Elles portaient un uniforme vert chou, sur des collants écarlates. Visages renfrognés, et yeux de calculatrice électronique. Jolies ou non, je n'étais pas tenté.

— Si je comprends bien, dit Missie, il faut acheter chat en poche, et on ne peut même pas essayer. Où est le plaisir ?

Les yeux du chaton étaient rêveurs, et très surpris, ce qui me fit rire.

— Nous sommes fauchés, jolie. Qu'est-ce que tu voudrais acheter ?

— Rien. Tout est moche. Sortons.

Nous visitâmes le métro, qui semblait être l'unique moyen de communication, en dehors de la marche à pied, et des rares hélis. Un long train d'acier, qui circulait sur coussin d'air. Bondé au delà du possible. Une pâte humaine s'amalgamait à l'intérieur. Les portes s'ouvraient mécaniquement, et se fermaient de même, après un sifflement d'alerte suraigu, sans souci des retardataires, et sans aucune surveillance. La population semblait bien dressée. Au sifflement, tout le monde reculait, très docilement. Ceux qui étaient entrés se tassaient un peu plus. Je ne vis personne se faire prendre au piège de ces inexorables mâchoires. Un vrai miracle.

Nous tuâmes le temps, jusqu'au soir. Missie refusa de dîner, en prétextant un manque d'appétit. Je n'insistai pas. J'avais faim, mais pas de ce que nous pourrions nous offrir.

Au comptoir d'un bistrot archi comble, vers vingt heures, nous bûmes quelque chose qui s'appelait bière. Plate, poisseuse, et agrémentée de sirop. Une saloperie, que je laissai dans mon verre. Je demandai au garçon, en jouant les touristes, où nous pourrions trouver un endroit distrayant. Je

n'eus guère de peine à entrer dans la peau du rôle. Par rapport au sien, mon français paraissait assez bizarre. Il me répondit en petit nègre, mais me donna des indications précises. Il me rappela aussi, très gentiment, que l'heure du couvre-feu sonnait à minuit, et je le remerciai.

Ce quartier de plaisir se trouvait assez éloigné. Une bonne demi-heure de métro, qui offrait à présent plus d'espace vital. Dans ce monde où tout s'arrêtait à minuit, les cendrillons devraient se coucher tôt.

Nous découvrîmes que le lieu des distractions se présentait sous la forme d'une série d'immeubles. Boîtes, boîtes et encore boîtes. Restaurants, d'allure considérablement moins déplaisante que ce que nous avions fréquenté jusqu'alors. Il en sourdait même des odeurs assez alléchantes, qui me firent saliver. Salles de spectacle, cinémas, théâtres, bars, d'où s'échappait une musique un peu grinçante, et plutôt atonale, et des établissements de jeux, farcis de machines bizarres. Certaines se basaient sur des principes de gammes de couleurs, assez effarants. J'aurais aimé en essayer une. Trop chère pour ma bourse.

Missie glissa une piécette dans un truc à écran, abattit au canon miniature une série d'animaux en trois dimensions, et récolta pour sa peine une grosse pièce marquée du chiffre cinq. Elle la brandit triomphalement sous mon nez.

— Tu vises bien, jolie.

— Tu devrais me voir avec un laser. Je n'avais pas dix ans, quand j'ai appris à tirer. Mais toi ? Vas-y, essaye !

— Pas maintenant jolie. Il ne faut pas perdre trop de temps. Nous n'avons pas encore trouvé ce que nous cherchons. Tout s'arrête à minuit, souviens-t'en. D'ici là, il nous faut le fric, et un abri.

— Quelle heure est-il ?

— Presque vingt et une heure.

Nous continuâmes notre périple. Succession de boîtes, fort semblables les unes aux autres. Dans l'une d'elle, très luxueuse, nous ne restâmes pas deux secondes. L'assistance se composait presque exclusivement de gardes noirs. Ceux-là ne portaient pas de bijoux, ne se fardaient pas, ne teignaient pas leurs cheveux, et se coiffaient normalement. Leurs vêtements de cuir étaient sobres, et bien taillés. Chemise lacée sur la poitrine, pantalon ajusté qui s'enfonçait dans les bottes. Ils tranchaient sur le reste de la population autant que des corbeaux dans une assemblée de colibris. Les filles qui les accompagnaient étaient très jeunes, et très jolies, en dépit du fard et de la peu seyante coiffure.

En visitant notre troisième immeuble, nous trouvâmes ce que nous cherchions. Une boîte baptisée Cosmos, qui tentait de reconstituer l'atmosphère des premiers âges de la conquête spatiale. Des tenues gonflées pendaient au plafond, les murs se décoraient de portraits en pied des premiers cosmonautes, et de faux hublots s'ouvraient sur un vide artificiel, où défilaient des constellations fantaisistes.

C'était résolument idiot, mais j'eus le cœur un peu pincé, en dépit du côté fabriqué et d'ailleurs erroné du cadre. Ça me rappelait trop de choses. Missie aussi, avait l'air un peu rêveuse. Nous ne serions pas resté là de plein gré, mais…

Nous nous installâmes à une table, dans des fauteuils garnis de sangles, et, de nouveau, la nostalgie de mon Archer revint m'assaillir. Je repoussai, et examinai la salle, pour en évaluer les possibilités.

Comment, en cette époque, où tous les mâles s'habillaient et se fardaient comme s'ils appartenaient à la confrérie, pouvait-on reconnaître ceux qui

en étaient réellement, avec cette absolue certitude ? C'était comme ça, voilà tout. Je n'avais même pas besoin pour en être sûr, de voir ces quelques couples unisexuels se bécoter gentiment. En règle générale, les tantes dégagent une aura qui se renifle à cent parsecs. Allez savoir pourquoi ?

La salle était au trois quart pleine. Quelques femmes, aussi fausses que leurs seins, d'autres vraies, et tantes, d'âges et d'allures variés. Il y avait même, vers le fond, deux gardes noirs dont la présence me gênait un peu.

Ici, pas de distributeur automatique. Un ravissant barman nous apporta d'autorité la boisson maison. Deux trucs rose-violacé, non dans des verres, mais dans des flacons souples à tétines. Toujours la couleur locale, sans doute. Il déposa en même temps sur la table une fiche métallique. J'y jetai un coup d'œil. Prix astronomique. Eh bien, il s'agissait de se mettre au travail. Je me demandais si le Salaud était quelque part, l'œil collé au microscope, en train de se tordre de rire.

Je goûtai une gorgée du liquide rose. Raide à tuer un rat, et empestant la violette. Foutue époque ! Missie téta un peu, et fronça le nez.

— Dégueulasse, dit-elle. Oh, Gyall, qu'est-ce que je donnerais pour du sogoul.

— Pense à autre chose, jolie. Et rappelle-toi bien ça. Je m'appelle Georges, et tu t'appelles Élisabeth. Gyall et Missie, c'est nettement trop exotique. Pour le nom de famille, disons que c'est Tarrent. Ça ira très bien.

— Compris.

J'évaluai les victimes possibles. J'en repérai deux ou trois, mais la plus prometteuse me parut être un poussah solitaire, assis à une table de nous. Il tétait avidement son biberon.

Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi gros. Trois ou quatre étages de mentons débordants, des bras en jambons, avec de petites mains à fossettes, et un ventre de femme enceinte, qui l'avait obligé à reculer son fauteuil. Il portait une chemise violette, brodée de poissons jaunes, et un pantalon canari. Ses cheveux étaient verts, entrelacés de perles. Les bagues de ses doigts jetaient autant de feux qu'une constellation. Ses yeux saillants, démesurément fardés de vert, me regardaient.

Je battis des cils, et m'efforçai d'arborer une expression très suave. Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour survivre ! Missie avait pris un air vague, et examinait les tenues spatiales du plafond. Je lui en étais reconnaissant. Je n'aurais pas aimé la voir sourire.

L'hameçon avait accroché. Le poussah prit appui sur ses accoudoirs, et s'extirpa péniblement de son siège. Il s'approcha, en se dandinant sur des pieds minuscules. Je réussissais très bien à garder mon air tout charme, en anticipant sur le plaisir que je prendrais à l'assommer.

Il se pencha, un sourire radieux sur ses lèvres poupines.

— Nous pourrions peut-être faire connaissance. Je peux m'asseoir à votre table ?

Mais comment donc.

Présentations, phrase aimable à l'intention de la charmante petite sœur. Manifestement, elle ne posait pas de problèmes. À la façon dont il la regardait, je compris très bien. Il fonctionnait à voile et à vapeur, et cherchait un couple. Voilà qui faisait rudement bien mon affaire.

Appel discret au barman, et renouvellement des infâmes consommations. Missie et moi en fîmes gicler la majeure partie dans les faux bacs à hydroponiques la conversation était aimable, légère, à peine assortie de sous-entendus très voilés, le poussah y allait en douceur. Moi aussi.

À présent, il proposait de nous emmener chez lui, prendre un verre. Il se sentait si seul, n'est-ce pas, dans ce grand appartement. Sa femme était morte l'an dernier, après une bien pénible maladie. Évidemment, comme il était un peu tard, il nous offrirait deux chambres. À cause du couvre-feu, bien sûr.

Trop beau pour être vrai. Je voyais déjà le poussah saucissonné et bâillonné, et Missie et moi héritant d'un lit confortable. Un abri pour la nuit, très certainement pas mal d'argent, peut-être une boisson buvable, et une nourriture consommable. Je nageais dans la béatitude. Le petit chat donnait l'impression de renifler un bol de crème.

Le Salaud, l'œil à son microscope, devait bien rigoler.

Les portes à cellule photo-électrique bâillèrent, dégorgeant un flot noir, dans un martèlement de bottes. Le barman arrêta la musique atonale, et un silence sidéral tomba sur la salle. Tous les consommateurs étaient figés.

Les yeux du poussah sortaient de leurs orbites. Je n'avais jamais vu dans un regard d'homme, une telle dose de terreur. Missie avala sa salive et prit ma main. Ses cils battaient trop vite. Toutes les personnes présentes, barman compris, avaient la même expression affolée. Je me demandais quelle pouvait être la mienne. Mes yeux volaient, cherchant une issue. Il n'y en avait pas. Je me sentis exactement comme un rat coincé.

Les deux gardes noirs, au fond de la salle, se levèrent, pour avancer nonchalamment vers leurs collègues. En tout, dix hommes. Deux barraient la sortie, armes braquées. Je me rappelais très bien le nom de celles-là. Des mitraillettes.

Un garde se détacha du groupe, et avança d'un pas. Beau garçon, sûr de lui, souriant et poli, et des yeux un peu plus glacés que ceux d'un reptile. Il parla d'une voix calme, assez claire pour être perçue jusqu'au fond de la salle.

— Vérification d'identité, Mesdames et Messieurs. Veuillez présenter vos papiers, je vous prie.

La main de Missie frémissait dans la mienne. Je haïssais le Salaud. De toute mon âme.

Ce ne fut pas bien long. Ils opéraient deux par deux, passant à chaque table. Je donnai mon identité supposée, inventai une adresse, et fournis, avec un maximum d'aplomb, un excuse totalement inacceptable : j'étais sorti précipitamment de chez-moi, et j'avais oublié mes papiers. Coïncidence, ma sœur avait également oublié les siens.

Mon interlocuteur me regardait comme un entomologiste examine un insecte. Mon invraisemblable histoire ne le fit même pas sourire, et il ne me traita pas de menteur.

— Désolé, Monsieur. En ce cas, je suis obligé de vous emmener. Je suis également obligé de vous immobiliser. Je suis persuadé que vous comprenez Le règlement, n'est-ce pas…

Je comprenais on ne peut mieux. Ils me passèrent à la taille une chaîne et deux anneaux me collèrent les bras au corps. Missie eut droit au même traitement.

Le poussah fut entraîné par notre chute. Lui possédait des papiers bien en règle, mais il avait le grand tort de se trouver en notre compagnie. Il eut beau gémir, protester, répéter d'une voix de plus en plus geignarde qu'il ne vous avait jamais vu avant ce jour, il se retrouva enchaîné. Le garde lui expliqua, avec une exquise politesse, qu'il serait libéré dès que notre identité aurait été établie. Pauvre gros. Pas de veine, vraiment. Nous aussi, bien sûr, serions relâchés après vérification.

Nous ne fûmes pas les seuls à être arrêtés. Deux hommes, et une femme, nous accompagnèrent. Notre groupe fut poussé à l'extérieur, puis dans un ascenseur. Des hélis attendaient sur le toit.

Il régnait là une grande animation. Véhicules s'envolant, véhiculés arrivant, groupes de prisonniers, gardes, parlant dans des émetteurs. Un instant, j'espérai que cette bousculade pourrait me servir. Tu parles ! La Garde noire avait la technique.

Nous embarquâmes dans un grand véhicule, style panier à salade, qui ne semble guère se modifier au cours des âges, quel que soit le mode de transport employé. L'exquise politesse qui régnait un peu plus tôt avait totalement disparu. Pour m'aider à grimper plus vite, je reçus un bon coup de botte dans les fesses.

Notre groupe fut réparti sur deux bancs, et encadré par les gardes. Missie avait réussi à rester près de moi. Elle se collait à mon flanc, et serrait ma main, de toutes ses forces. Le poussah me faisait face. Sa masse de chair frémissait comme une tremblotante gelée. Je détournai de lui mon regard. L'expression de ses yeux était vraiment pénible.

L'héli fit rugir ses pales, et nous décollâmes. Missie profita du vacarme pour chuchoter dans mon oreille :

— Qu'est-ce qu'il faut dire, Gyall ?

— Tiens-t'en à la première version. Ils avaient des enregistreurs. Tu t'appelles Élisabeth Tarrent. Tu habites le bloc Odéon, immeuble 52, appartement 3 053.

— Mais, ils vont vérifier…

— Je le sais bien, chaton. Mais, si tu dis la vérité, ils ne te croiront pas davantage. En mentant, nous gagnerons un peu de temps. Qui sait, il peut se passer n'importe quoi…

Je parlais pour la réconforter. Je ne prévoyais que trop bien, hélas, le futur déroulement des opérations. J'espérais que ça ne se voyait pas, mais j'avais peur. Je ne devais pas être le seul. Gardes exceptés, tous les regards, dans ce transport, étaient terrifiés. Missie faisait ses yeux de chaton misérable. Je l'embrassai brièvement sur la joue.

Le voyage dura assez longtemps. J'aurais voulu qu'il dure toute une vie.

L'héli se posa sur un toit. Nos gardes nous en firent sortir, pour nous pousser dans un ascenseur, qui nous descendit au centre de la terre à peu de chose près. Nous le quittâmes, pour suivre un couloir. Notre escorte nous activait sans tendresse.

Le premier embranchement me sépara de Missie. Elle fut entraînée vers la droite, avec d'autres femmes, tandis que j'allais à gauche, en compagnie des prisonniers mâles. Tant qu'elle le put, elle se retourna pour me regarder.

L'expression de ses yeux me donnait envie de hurler, mais je tâchais de lui sourire.

V

Ils me firent entrer dans la salle d'enregistrement. Nom, prénom, date et lieu de naissance, profession, lieu de résidence, lieu de travail, etc. J'avais suffisamment regardé les plans, toute la journée, pour donner des adresses plausibles. J'inventai le reste.

Ils me libérèrent de ma chaîne, me déshabillèrent, et établirent une liste précise de toutes mes possessions.

Départ, de nouveaux couloirs, et une salle de douche. Un coiffeur pressé défit mes tresses, en m'arrachant la peau du crâne. On me poussa dans une étroite cabine sans porte. Une cataracte d'eau glacée dégringola du plafond, avec assez de violence pour me faire chanceler. L'eau s'arrêta, et fut remplacée par un torrent de savon âcre. Je dégoulinais de jaune. Apparemment, ma teinture de cheveux était soluble.

Ils croyaient peut-être me peiner, en enlevant ce déguisement. J'activai joyeusement le travail en me frottant avec vigueur. Le savon cessa de couler, et l'eau rugit de nouveau. Elle était assez froide pour faire s'entrechoquer mes dents. Elle s'arrêta, comme à regret, avec de petits hoquets glougloutants. Un déchaînement d'air brûlant me réchauffa, et me sécha en quelques secondes.

Nouvelle promenade. Couloirs, et ascenseur. Les gardes veillaient sur mes pas avec sollicitude.

Anthropométrie. Ils prirent mes empreintes digitales, des clichés de mes dents, photographièrent mes rétines, et tirèrent mon portrait sous tous les angles possibles. Ils me pesèrent, me mesurèrent, me testèrent, et me firent passer dans quelque appareil à rayons pour vérifier si je ne dissimulais rien d'interdit dans une cachette intime. Très complet, vraiment. Tous ces renseignements étaient aussitôt fichés.

Ensuite, ils m'emmenèrent jusqu'à une étroite cellule, et m'y bouclèrent.

J'étais toujours aussi nu qu'au jour de ma naissance. Psychologique, bien sûr. La pudeur n'a rien à voir là-dedans. Les vêtements, c'est aussi une protection. Déshabillé, l'être humain se sent vulnérable. Pas avec ça qu'ils m'auraient, de toute façon.

J'examinai mon palace. Nettement moins bien que la prison de Venteuse. Deux mètres carrés de cellule, environ, entièrement de métal. Un bat-flanc au mur, sans literie. Dans un coin du plancher, un trou puant le désinfectant, qui devait servir de tinettes. Au plafond, une éblouissante lumière, soigneusement encastrée. C'est tout. Pas d'eau. Pour le moment, je pouvais m'en passer.

Je m'allongeai sur le bat-flanc. Bien que recouvert d'un tissu plastifié, il se révéla un peu plus dur que du ciment. Je m'efforçai de vider mon esprit. Difficile. Je finis par y arriver, et je m'endormis.

Une sonnerie effroyablement stridente me tira de mes rêves. En même

temps, le bat-flanc s'escamota, m'obligeant à sauter sur mes pieds. Il disparut, aspiré par la muraille, et la fente qui l'avait avalé s'obtura.

Il ne me restait rien d'autre à faire qu'à m'asseoir par terre, en attendant des jours meilleurs. Je le fis, et reçus dans les fesses une secousse électrique. Je me relevai. Je ne suis pas bouché, mais, par curiosité, je fis une autre tentative, un peu plus loin. Nouveau choc. Pas extrêmement douloureux, mais nettement plus que désagréable. Je poursuivis mes expériences, et essayai de m'adosser au mur. Décharge. Ainsi, il convenait de rester debout, et sans point d'appui. Charmantes natures.

J'utilisai les tinettes. À intervalles réguliers, elles crachaient un tourbillon de liquide brun, si imprégné de désinfectant qu'il me suffoquait à chaque fois. Puis je marchai. Deux pas dans un sens, un pas dans l'autre. De quoi faire de la claustrophobie.

Cette fois, je ne réussis plus à vider mon esprit. Je voyais les yeux du petit chat, affolés, et ne voyais que ça.

Des bruits dans le couloir me tirèrent de mes méditations. Cliquetis de métal heurté, pas, claquements. Mon judas s'ouvrit, et une main anonyme me passa un gobelet de papier demi-plein, et une fine tranche de pain.

Le café, si café il y avait, ressemblait à une eau boueuse, et le pain était de l'aggloméré de sciure de bois. Mon somptueux déjeuner terminé, je fis une boulette avec le gobelet, et visait les tinettes. En plein dans le mille. Bon tir.

Ensuite, je recommençai à voir un certain nombre de situations déplaisantes, et les yeux de Missie.

Je perdais la notion du temps. Il s'étirait. Les crachements monotones du désinfectant rompaient seuls le silence. Je n'avais aucune idée de l'heure. Je marchai un moment, à très petits pas. Je comptai les secondes, les additionnai, et arrivai ainsi à un total d'une demi-heure. J'en eus marre, et variai un peu les plaisirs en récapitulant des listes de constellations. Mauvais. Mon Archer revint, et se matérialisa.

Quatre fois, j'entendis résonner des pas dans le couloir. La quatrième, ils s'accompagnaient de bruits de sanglots. Pas des plaintes de femme. Non. D'homme. Une voix rauque, épaisse, qui hoquetait, s'étouffait et geignait. Je tentai fermement de croire à une réaction d'hyper émotivité.

J'appris qu'il devait être environ midi, parce que la main anonyme me passa mon repas. Trois quarts de gobelet d'eau, et, luxe, deux tranches de pain, tartinées d'une bouillie puant le poisson rance. Je mâchai ma sciure de bois. Son parfum de marée avancée ne l'améliorait pas. À ce régime, je ne risquais pas de devenir obèse.

J'en avais archi marre de la station debout. L'espoir, chez l'animal humain, est indéracinable. Je m'assis. Secousse dans les fesses. Je me demandais comment ils faisaient ça. Même s'il existait un espion, ce qui était fort possible, ils ne pouvaient en aucun cas surveiller en permanence. Non, le dispositif devait se déclencher sans intervention humaine, et avait sans doute un rapport avec la répartition du poids sur une surface donnée. Pour le mur, le système était encore plus simple. Je fis quelques expériences, pour tuer le temps. Il suffisait d'effleurer la paroi du doigt pour recevoir une décharge. Cette nuit, pourtant, j'avais dormi collé contre ce mur… Enfantin. Ils débranchaient le soir, à un moment quelconque. Ils nous laissaient tout de même le droit de dormir. Très gentil.

Nouveaux pas dans le couloir. Cette fois, c'était pour moi. Ils venaient me chercher.

Promenade assez longuette, en compagnie de deux gardiens très service service, et aucunement enclins à la fraternisation.

Ils me firent entrer dans une pièce spacieuse, bien éclairée au néon. Des armoires, des classeurs, un ordinateur. Une pendule encastrée annonçait quinze heures vingt quatre. Le mur d'en face s'ornait d'une photo géante de Maurice Tamerlan. Je pouvais compter les pores de son nez. Au centre de la pièce, un vaste bureau d'acier mat débordait de papiers et de fiches. Derrière ce bureau, un confortable fauteuil, et devant, une rangée de quatre sièges en tubes métalliques.

Mes gardes m'installèrent dans un de ces sièges, et m'y fixèrent. Des menottes se fermèrent sur mes poignets, collant mes bras aux accoudoirs, et des bracelets piégèrent mes chevilles.

Ils me laissèrent. Très seul. La pendule grignotait les secondes. Je découvris que mon siège était scellé au sol. Je n'étais pas fâché d'être enfin assis, mais tout cet attirail ne me disait rien de bon.

Longue attente, très certainement psychologique, elle aussi. La petite aiguille avança vers le quatre, s'y installa, et la grande entama une course descendante.

Il était seize heures trente sept lorsque la porte à cellule photo-électrique bâilla. Elle se referma avec un claquement sec.

L'homme qui venait d'entrer me déplut au premier regard. L'absence de cheveux ne lui seyait pas. Son crâne chauve était bosselé, et difforme. Ses petits yeux ronds, très noirs et très brillants, me firent penser à un rat. Un long nez pointu accentuait la ressemblance. Il n'était pas très grand, et son uniforme noir faisait ressortir sa maigreur. Je vis sur son épaule un insigne, qui devait indiquer un grade quelconque. Il ne me regardait pas.

Il s'assit, étudia quelques papiers, fouilla un tiroir, alluma une cigarette. Il pressa un bouton, d'un doigt impatient. Une voix nasillarde sortit d'une fente dans le bureau.

— Oui capitaine ?

— Amenez la femme.

— Bien capitaine.

J'avais le cœur battant. La femme ?

Deux femelles en uniforme amenèrent Missie. Nue, belle, terrifiée. Elle me vit, et la joie effaça la crainte dans ses yeux.

Action psychologique, encore. Nous nous disions parents. Ils tablaient sur une possible affection entre nous, qui pourrait devenir moyen de pression. Mais, cette fois, ils frappaient à côté. Voir Missie bien vivante, et apparemment en bonne santé me comblait, et, parce que j'étais là, elle oubliait sa peur.

Les deux gardes en jupons l'installèrent dans le siège voisin du mien. Je ne les vis pas sortir. Je la regardais. Partie, la teinture ignoble. Ses cheveux étaient noirs, lisses et brillants, et son teint avait de nouveau un éclat laiteux. Les yeux du petit chat, brumeux de bleu, étaient presque confiants. Elle me souriait. Ses lèvres firent une moue de baiser, que je lui rendis.

Une voix sèche et précieuse s'éleva :

— Le fichier urbain ne mentionne ni Georges Tarrent, ni Élisabeth Tarrent. L'appartement 3053 du bloc Odéon est occupé par la mère d'un garde noir, très bien placé dans l'entourage de notre Président. Alors ?

Que répondre ? Tout ce que nous pourrions dire serait totalement incroyable. Autant se taire.

Le rat s'impatienta, et sa voix se refroidit de deux tons.

— Je vous conseille de répondre très vite. Qui êtes-vous ?

— Je ne sais plus, dis-je. Cette arrestation, et tout le reste… La peur vous comprenez… Je crains d'être devenu amnésique.

Il n'aimait pas l'humour. Pas du tout. Mais ce n'était pas un coléreux à chaud. Il me sourit. Un sourire assez ignoble.

— Je suis très bon psychiatre. Comptez sur moi pour vous faire retrouver la mémoire.

Il m'examinait. Il aboya :

— Tu as la peau bien foncée. Quelle est ton origine ? Métèque ? Nègre ?

Pour craindre vraiment ce genre de guignol, il faut avoir été conditionné. Je ne l'étais pas. Ma réponse partit avant que je l'aie seulement pensée.

— Occupe-toi de ton cul, enchaubé !

Il avait des réflexes rapides. Le tube apparut dans sa main, et cracha une aiguille. Elle me toucha à l'épaule gauche. Durant quelques instants, je ne sentis rien, puis les cristaux fondirent, et un fer rouge commença à fouiller dans ma chair.

J'émergeai de l'enfer, mille ans après. J'avais réussi à ne pas geindre, mais mes dents devaient être abrasées sur un demi-centimètre.

Le rat m'observait, dubitatif. Brusquement, sans aucune provocation il déplaça sa main, et tira sur Missie. Je ne sais pas où il l'atteignit. Je ne regardais plus. Le petit chat était très courageux. Lorsque ça devint vraiment intolérable, elle se contenta de gémir. Ce qui m'avait semblé s'allonger sur un millénaire ne durait pas plus de quarante secondes.

Le rat appréciait, avec le détachement d'un savant qui pratique la vivisection. Il n'était pas passionné. Je le haïssais avec une violence qui me rongeait le ventre.

Il me sourit, et me dit à mi-voix, en confidence :

— Les femmes sont tout de même plus vulnérables.

Avec une nonchalante négligence, il tira à nouveau sur elle. Cette fois, Missie cria.

Je devins fou. Ma haine se fit incandescence, matière, densité, projectile. Puis elle jaillit de moi, me laissant vide. Le rat parut surpris. Il grimaça, s'inclina. Son buste bascula lentement vers l'avant.

Il gisait sur son bureau, une joue dans les paperasses, son long nez touchant le cendrier. Ses yeux étaient grands ouverts.

J'étais abasourdi, et incrédule. Si ce n'avait été aussi invraisemblable, j'aurais pu croire que je venais de le tuer. J'avais senti quelque chose se ramasser en moi, puis se projeter, en me causant une sensation d'arrachement. Absurde. Je clignai des paupières. Le rat était toujours affalé. Un petit peu de sang coulait de sa bouche, tachant la feuille sous sa joue.

Missie sortait de son tourment. Ses yeux s'emplirent de stupeur.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Gyall ?

— Je ne sais pas, jolie. Une crise cardiaque, ou quelque chose… Il est mort.

Elle se tut un moment, les mâchoires serrées, puis dit :

— J'espère qu'il existe un enfer, pour les gens comme lui. Je ne suis pas croyante, mais… Oh, je l'espère.

Nous étions proches l'un de l'autre, et séparés par des parsecs. J'aurais voulu la serrer contre moi… Je tirai sur mes chaînes, furieusement. Je ne gagnai pas un millimètre, et la chaise vissée ne bougea pas d'un pouce.

— Gyall… C'est seulement un répit, n'est-ce pas ? Ils vont recommencer…

Je ne trouvais rien à lui dire. Oui, ils recommenceraient. Encore, et encore. Ils nous contraindraient à cracher la vérité, et, lorsqu'ils l'entendraient, ils ne la croiraient pas. Jamais.

Missie reprit :

— Tu ne veux pas répondre… Oh, je comprends bien. Mais ça fait si horriblement mal…

Les yeux du chaton étaient désespérés.

— Je trouverai un moyen, Missie. Je te jure que je te sortirai de là. Je te le jure.

Miracle de la confiance. Elle me crut. Et je ne me croyais pas moi-même.

Une voix nasilla dans la fente du bureau. Devant l'absence de réponse, elle cacarda sur un ton de plus en plus inquiet.

Silence. Attente, puis la porte bâilla, et quatre gardes entrèrent en se bousculant. Des exclamations de surprise s'entrecroisèrent. Ils vérifièrent nos entraves, très soigneusement. Manifestement, nous ne pouvions en aucun cas être coupables. Lorsque, à leurs questions, je répondis qu'il était tombé d'un coup, comme ça, ils acceptèrent cette vérité.

Ils avaient autre chose à faire, pour l'instant qu'à s'occuper d'un nouvel interrogatoire. Ils nous séparèrent, et me ramenèrent à ma cellule.

Cette fois, je réfléchis, et sérieusement. J'évaluai mes possibilités. L'entraînement d'un trans' passe par pas mal de choses, et nos techniques de combat rapproché sont très perfectionnées. Mon instructeur m'avait trouvé bon élève. Je disposais aussi d'un autre atout. Le conditionnement par la terreur rend ses victimes abruties. Les gardes devaient avoir l'habitude de prisonniers extrêmement dociles. Ils ne se méfieraient peut-être pas tout à fait assez. Une chance à courir…

Je bâtis un plan, et attendis.

Repas du soir, annoncé par des bruits de pas, et des tintements métalliques. Je me collai un bon coup de poing sur le nez, qui me fit voir quelques étoiles. Un flot de sang gicla, dont je me barbouillai généreusement. Une vraie boucherie.

Lorsque le claquement sec qui annonçait la fermeture des judas s'approcha nettement de ma cellule, je m'allongeai au sol. Les secousses se déchaînèrent en rafales. Très pénible, mais je suis entêté. Le plus dur était de garder une immobilité totale. Je m'étais mis un peu de biais, le visage tourné à l'opposé de la porte. Il convenait qu'ils voient le sang, mais pas trop les frémissements involontaires de mes muscles faciaux. Mon judas s'ouvrit. J'avais les yeux ouverts, bien fixes, et le soleil du plafond commençait à me cuire les rétines.

Ils étaient deux. Interrogations étonnées, conciliabule. Ils coupèrent le courant. Bénédiction ! Cette fois, j'avais vraiment l'air plus mort que nature.

Ils entrèrent. Je reçus dans les côtes un coup de botte, pas très méchant. Juste une poussée, comme ça, pour voir. J'étais mou, je ballottai. Ils s'accroupirent, un de chaque côté.

J'explosai. Le premier reçut, à la naissance du nez, un coup qui dut lui enfoncer des esquilles d'os dans la cervelle. Le second avait de bons réflexes. Sa main vola vers son arme, mais je l'avais sonné avant qu'elle ne l'atteigne. Pas trop fort. Juste assez pour l'endormir, sans l'amocher. Je déshabillai le cadavre, et ligotai l'anesthésié avec des sous-vêtements. Je lui tassai une chaussette dans la bouche, et fixai le bâillon avec la deuxième.

Je jetai dans le couloir un coup d'œil prudent, et le découvris désert. Le

chariot du ravitaillement me livra un bidon d'eau, et une serviette plutôt crasseuse. Je transportai le tout dans la cellule, et refermai la porte.

Toilette, à grand renfort de barbotages, pour nettoyer le sang dont j'étais couvert, puis séchage avec le torchon malpropre.

Le garde défunt avait à peu près ma taille. Je m'habillai. Le pantalon. Relativement, il allait. Les bottes. Une pointure de plus que la mienne, mais ça valait mieux qu'une de moins. La chemise. Pas prévue pour ma carrure, elle me bridait aux épaules. Toutefois le cuir, certainement synthétique, prêtait en partie. Avec un peu de chance, je ne la ferais pas craquer. Le ceinturon fixa très bien le surplus de taille du pantalon. À mon avis, je faisais un garde noir très présentable.

Mon captif s'était réveillé. Il n'avait pas peur, il était simplement fou de rage. J'avais besoin de ses services. Il convenait de le conditionner.

Je délaçai sa chemise, et l'ouvrit largement. Je lui crachai une aiguille dans le mamelon gauche. Il se contorsionna de façon fantastique. Je craignais qu'il ne fasse craquer ses liens, mais ils tinrent bon. Des sons étranglés passaient sous son bâillon.

Lorsqu'il cessa de se tordre, je tirai une seconde aiguille, de l'autre côté. En tout, je fis ça quatre fois. Terminé. Il n'était plus en rage, mais totalement terrorisé.

Je lui expliquai le programme, point par point. Tout à fait d'accord, tout à fait. Soumission absolue. Il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie. La première fois, sans aucun doute, qu'il s'était trouvé du mauvais côté d'un tube. Tout s'apprend. Cette docilité me convenait très bien. Je n'aurais même pas besoin de le tenir sans cesse au bout du pistolet.

Nous sortîmes ensemble dans le couloir. Je bouclai ma cellule. Le chariot attendait. Mon esclave le poussa, et je marchai derrière lui. Nous arrivâmes sur une porte bien close, et je baissai la tête pour dissimuler mon visage. Elle s'ouvrit très facilement. Le chariot passa. Moi aussi. Le garde qui venait de déverrouiller cet accès se figea en voyant le nez de mon pistolet. Je le fis se tourner, et lui abattis le tranchant de ma main sur la nuque, sans douceur aucune. Le vrai coup du lapin. Bien appliqué, il tue, et je l'avais tué.

Je pris le trousseau de clés, et fit charger par mon asservi le cadavre sur le chariot. Nous retournâmes dans le couloir précédent, et je fermai la porte.

Mon prisonnier trouva une cellule vide, et y poussa son chargement. Non sans peine. Il occupait toute la place. Autant que possible, je préférais ne pas laisser trop de traces derrière moi.

Retour vers la sortie, ouverture de la porte, fermeture. Il n'y aurait plus de sentinelle ici. Combien de temps mettraient-ils à s'en apercevoir ?

Mon serviteur me guida, avec une totale obéissance. Je le terrifiais au-delà de toute expression. Rien de tel qu'un conditionnement bien compris. De temps à autre, il grimaçait un petit peu. Sans léser vraiment les tissus, les aiguilles à douleur laissent des souvenirs. Lorsque je bougeais mon épaule, j'y décelais encore des vibrations. Je lui conseillai amicalement un air plus naturel, et il s'efforça de me faire plaisir.

Nous circulions sans que personne ne s'intéresse à nous. Il n'existe pas de meilleur déguisement que l'uniforme. Mon compagnon coopérait au maximum. Lorsque je lui demandai de me trouver un endroit désert contenant des papiers d'allure officielle, il me le dénicha à la minute. Manifestement, il ne tenait pas plus que moi à ce que quelqu'un nous questionne. Je lui avais promis qu'il serait le premier à mourir.

Je tenais à présent un dossier à en tête, frappé du portrait de Maurice Tamerlan, et portant en rouge la mention « confidentiel ». Un vrai sésame. La sentinelle qui, au bout d'un couloir, veillait sur la sécurité du général s'effaça gentiment lorsque je lui dis que j'apportais un dossier urgent. Il ne se demanda même pas pourquoi nous étions deux pour transporter une si mince charge. L'armée, ça vous vide l'esprit.

La bonne porte s'ouvrit au même sésame : « dossier urgent, mon général ».

J'entrai en saluant très réglementairement. Somptueux bureau. En extérieur, cette fois. Tout un mur de baies donnait sur les lumières de la ville. Je ne m'attardai pas à les contempler. Mon guide m'avait appris tout ce que j'avais besoin de savoir. En posant mon dossier sur le bureau je bouclai l'interphone, et la porte d'entrée.

Le général fronçait des sourcils annonçant l'orage, et ouvrait la bouche pour une question. Le museau de mon pistolet la lui referma. Je lui fis croiser les mains sur la tête. Mon jumeau ne m'avait pas quitté d'un pas, attaché à moi par l'invisible fil de la terreur. Je n'avais plus besoin de lui. Le tranchant de ma main arriva sur sa nuque. Il s'éteignit comme une chandelle. Très probablement mort. Je m'en foutais.

J'endormis le général, et le ficelai, très solidement. Il s'éveilla pour me promettre les pires supplices. Il ne s'énervait pas, et parlait d'une voix calme. Je le fis taire en le bâillonnant.

Nouvelle séance de conditionnement. Bien plus longue, et bien plus dure que la première. Le général était coriace. Je parvins à un résultat appréciable, mais pas absolument parfait. Toutefois, pour le moment, il était disposé à obéir. Il me faudrait quand même le surveiller de près.

Je dictai mes premières conditions, et retirai le bâillon.

Le nez du pistolet sur la tempe, il parla dans l'interphone, assez longtemps. Je lui remis son bâillon. Il calculait, cherchant quelle vacherie me faire. Je le transportai derrière son bureau, et l'y installai, hors de vue. Le garde défunt l'y rejoignit.

Longue attente, qui me rongea les nerfs, puis bruits de bottes dans le couloir, et petit coup à la porte.

— Oui ?

— La prisonnière, mon général.

Je déclenchai l'ouverture des portes. Lorsque les battants coulissèrent, j'étais à côté, figé dans un garde à vous très militaire.

Les deux matrones qui entrèrent, encadrant Missie, ne me regardèrent même pas. Elles étaient beaucoup trop occupées à s'interroger sur la disparition du général. La porte se referma en claquant. Les deux femmes furent assommées avant d'avoir compris ce qui se passait.

Le petit chat frémissait, les yeux écarquillés. Elle gémit : Gyall, sur un ton incrédule, et se laissa tomber contre moi. Je la serrai à lui faire craquer les côtes. Deux petites larmes sourdirent de ses paupières froncées.

Pas le moment de s'attendrir. Je la lâchai et dit :

— Habille-toi. Vite. Prend ce qui t'ira le mieux à ses deux femelles.

Tandis qu'elle se vêtait, enfilant la chemise, la jupe courte, les bottes cuissardes, et bouclai le ceinturon, j'annonçai au général la suite du programme. Je voulais la sortie, et un héli. Il nous servirait d'otage. Il avait tout intérêt à rester très sage. Je mourrais peut-être, mais lui avant moi.

Il donna docilement des ordres dans l'interphone. Je le déficelai. Missie et moi l'encadrâmes. Je tenais une lettre, mon pistolet dessous, et Missie

cachait dans sa manche un tube à aiguilles. Une très intense douleur paralyse aussi bien qu'une balle. Mon petit chat avait le menton relevé, et des yeux décidés.

Tout alla très bien jusqu'au troisième couloir, puis, très soudainement, un enfer de sonneries démentes se déchaîna. Les gardes se mirent à s'agiter, et à courir partout. Ils ne posaient pas encore de questions, la présence du général nous couvrait, mais peut-être plus pour tellement longtemps. Les choses tournaient mal, et je doutais fort que nous obtenions un héli en douceur, comme je l'avais espéré.

— Mets-toi derrière lui, Missie. Ne le quitte pas d'une semelle, et laisse-le en écran.

— Qu'est-ce qui se passe, à ton avis ?

— Selon toute probabilité, ils ont découvert mon évasion.

Le général avait l'œil très réjoui.

— Ne te fais pas trop d'illusions, lui dis-je. Je suis peut-être déjà mort, mais toi aussi.

Il me sourit. Rictus qui n'avait rien à voir avec la gaieté.

— J'espère bien te prendre vivant…

Un couloir de plus, et, au fond, très loin, la porte de l'ascenseur. Elle me fit plaisir, et ma vigilance dut se relâcher un quart de seconde. Le général joua sa chance. Il me saisit le poignet, et hurla à la garde. Mauvais pour lui, et pour nous. Pistolet et laser obéissent aux mêmes lois de visée, mais le laser s'enclenche du pouce. Je n'avais pas l'habitude de ces armes à gâchettes. Sans que je l'aie aucunement voulu, mon doigt crispé pressa la détente. Le général prit la balle en plein ventre.

Je courus, entraînant Missie. Ça commençait à tirailler de partout. Du fond du couloir, deux gardes arrivaient, barrant le chemin. Je reçus une balle dans le côté, qui me fit l'impression d'un gigantesque coup de battoir. D'autres sifflèrent méchamment. Je descendis les deux hommes. Missie boitait, saignant de la cuisse. Je passai son bras sur mes épaules et forçai l'allure, en la portant à moitié. Des détonations explosaient derrière nous. J'étais surpris d'être toujours vivant.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit comme nous arrivions sur elle. Curieusement, la lumière de la cage vacillait. Elle s'éteignit. J'étais beaucoup trop rat acculé pour réfléchir. Je cherchais un trou, n'importe lequel.

J'entrai dans le noir, en soutenant Missie. Un noir velouté, profond, mouvant. Le rideau de velours.

VI

Je repris conscience dans une totale obscurité. Je n'avais pas l'esprit parfaitement clair. J'étais couché sur quelque chose de dur, et une bosse me martyrisait le dos. Je me déplaçai en tâtonnant. Arêtes, saillies, et une poussière sableuse qui gratta ma paume.

Je m'assis. Mes souvenirs affluèrent. L'ascenseur, le rideau de velours, Missie et moi, blessés. Blessé ? Je palpais mon flanc. Aucune douleur. Rien. Je sentais encore, avec netteté, l'impact à cet endroit. Mais mes doigts touchaient un tissu sans nulle déchirure, et qui n'avait pas le contact glissant du cuir synthétique. C'était raide, épais, rugueux. À force de fouiller, ma main passa par une ouverture, et je trouvai ma peau. Lisse, et absolument saine. Insensé !

Missie ! Je ne la sentais pas contre moi. Où était-elle ? Je tâtai fiévreusement, sans rien découvrir. Je l'appelai, de plus en plus fort. Pas de réponse, ce qui m'angoissa fortement. Elle ne se serait pas éloigné volontairement de moi, je le savais, même pas pour satisfaire un besoin naturel. Depuis que nous avions passés les portes, nous agissions en équipe, et les mesures de sécurité primaient sur la délicatesse. Si elle avait voulu s'écarter un peu, elle me l'aurait dit, et serait de toute façon, restée à portée de voix.

Missie ! Disparue ! Le Salaud m'avait piégé dans le rideau de velours, transporté ailleurs, et il m'avait pris Missie. À moins qu'elle ne soit quelque part, à proximité, inconsciente. Je n'y croyais pas, mais j'aurais vendu ma main droite pour de la lumière.

J'entrepris une exploration hasardeuse, à quatre pattes, en tâtant. La même surface en aspérités, et sa poussière de sable. J'en devenais cinglé. L'ordure, la charogne, l'enflure merdeuse. Je te trouverai, et je te tuerai. Je l'avais dit à voix haute. Le son de mes paroles brisa le silence, et me rendit un peu de calme.

Je ne pouvais pas accepter la disparition de Missie. J'avais déjà appris qu'elle comptait pour moi, mais je ne la croyais pas enracinée aussi profond. Je découvrais que son absence me blessait autant que si j'avais perdu une partie de moi-même. C'était bien pire que la séparation dans la prison. À ce moment-là, je savais où elle était. Je ne le savais plus.

Je tâtonnais toujours. Je finis par buter sur une surface en relief que je n'identifiai pas. Je m'arrêtai. À quoi bon palper ainsi au hasard. Mieux valait patienter un peu. La lumière naîtrait peut-être. À moins que le Salaud n'ait décidé de me rendre fou par une claustration dans le noir. Il attendait peut-être que je me mette à hurler, en frappant du crâne sur ce mur bosselé. J'en avais envie, mais il pouvait toujours attendre. Je ne lui ferais pas ce plaisir.

J'appelai de nouveau Missie, quatre ou cinq fois, sans réelle conviction. Je m'étais assis, adossé à la surface en saillies. Je fermai les yeux. Ouverts,

ils ne m'étaient d'aucune utilité. Je patientai, en ouvrant de temps à autre les paupières, sans guère d'espoir.

Je finis pourtant par découvrir une vague lueur, sur ma droite. Elle m'attira irrésistiblement. Je suivis la surface rugueuse. Elle fit un coude, que je tournai. Clarté bénie ! Je me trouvais dans une crevasse rocheuse, qui débouchait sur le jour.

Je m'insinuais dans une faille, et sortit.

Une plaine de sable s'étalait jusqu'à l'horizon, piquetée de maigres buissons. Le soleil se levait dans un ciel de jade. Dans mon dos, l'amorce d'une série de collines peu élevées. Je venais de surgir de la base de l'une d'entre elles.

L'aspect du paysage évoquait un désert. Encore des problèmes d'eau. Le Salaud se répétait. Il se répétait également en ce qui concernait mon habillement. De nouveau, je sortais d'un hypno-rêve, mais bien plus ancien que le premier.

Je portais, accroché aux épaules par des agrafes, deux pans de tissus d'un rouge délavé. Trame lâche, évoquant un travail artisanal. Un lien de cuir ramassait à ma taille les plis de l'étoffe. J'y trouvais pendue une bourse, que je fouillai. Une trentaine de pièces d'un métal rougeâtre, toutes identiques. D'un côté, un profil barbu à nez important, de l'autre, une sorte de lion ailé. Ça ne me disait rien du tout.

En m'explorant, je me découvris des cheveux plus longs que d'ordinaire, noués sur la nuque en queue de cheval. Ils avaient gardé leur teinte naturelle. Toujours ça. J'avais aussi une très belle barbe. J'aurais bien aimé un miroir.

Mon pouce droit s'ornait d'une bague, que je retirai pour l'examiner. De l'or ? Peut-être, ça y ressemblait. Le travail de la monture était assez extraordinaire, et la pierre très belle. Ronde, polie, violette ou verte suivant l'angle de la lumière. Les deux teintes se mêlaient et se fondaient en parfaite harmonie.

Je baissai les yeux sur mes pieds, enfilés dans de rudimentaires sandales. Une semelle épaisse, et des lacets, attachés sur les chevilles.

J'essayai de faire le point. Pas le passé, cette fois, malgré l'allure antique de l'équipement. Tout simplement parce que je n'étais pas sur Terra. Elle n'a pas un ciel vert jade, ni un énorme soleil blanc. Et pas non plus sur une planète de la Fédération, parce que jamais les hommes post-Heym ne s'habillèrent ni ne s'habillent de la façon dont j'étais vêtu. Alors ? Le Salaud m'avait peut-être préparé pour un bal masqué. Ouais.

En tripotant les plis de mon vêtement, je trouvai autre chose. Dans une poche cousue à l'intérieur, je découvris un petit morceau de papier roulé, genre parchemin. Vierge de toute écriture, il ne portait qu'un sceau gravé dans la cire, représentant le même animal fabuleux que les pièces. La poche me livra également un objet, que je finis par identifier. Croyable ou non, il s'agissait d'un briquet. Je n'avais jamais rien vu d'aussi bizarre dans le genre. Un tube, qui contenait une matière spongieuse. Une manière de petit marteau frappait sur un silex. Je mis un temps fou à obtenir une étincelle, qui embrasa la matière probablement végétale. Elle rougeoya gaiement.

Voilà qui me faisait plaisir. Grand plaisir. J'arrachai une branchette épineuse à un buisson, et l'allumait. Elle flamba en crépitant.

Je visitai mon ancien domicile. Un passage resserré, un tournant, et une assez vaste caverne, totalement vide. Je m'en doutais, mais j'avais voulu vérifier.

Mon petit chat. Réellement perdu, cette fois.
Je ressortis, et éteignis ma torche improvisée en l'enfouissant dans le sable. Le briquet se refermait d'un couvercle, qui étouffait la braise. Je le rangeai, en compagnie du parchemin, qu'il convenait certainement de conserver précieusement. Le Salaud ne faisait jamais rien de gratuit.
Le soleil commençait à cuire la plaine, avec une ardeur qui m'inquiéta. On ne devait pas mettre longtemps à crever de soif, dans la région. Je voyais vaguement, au loin, une tache qui pouvait être bouquet d'arbres. Arbres, donc possibilité d'eau. Autant aller voir par là. Je me mis en route.
Cosmos, quelle chaleur ! À fondre du métal. Et le soleil n'était qu'à peine levé. Mes orteils fouillaient un sable brûlant. Je ne trouvais pas ces sandales particulièrement pratiques. Autant marcher pieds nus. Je ruisselai de sueur. J'avançai assez longtemps, en me sentant très solitaire. Missie…

La tâche se révéla être effectivement des arbres. Assez curieux. Des troncs élancés, verruqueux, et un bouquet terminal de longues feuilles acérées, d'un rouge vineux délavé de rose. L'écorce était cramoisie, parsemée de bosses plus grosses que mon poing.
Sous leur abri, se serraient des maisons plates, bâties de quelques torchis. Elles bordaient une mare d'eau limpide sur son fond de sable.
Deux enfants nus, très humains, jouaient dans la poussière, avec un animal unicorne à allure caprine. Une fille passa une porte basse en se courbant. Jeune, jolie, des cheveux noirs tressés, et de très beaux yeux sombres. Elle portait un vêtement analogue au mien, mais retenu par une seule épaule, et laissant un sein libre.
J'aurais voulu lui parler, et ne savait en quelle langue le faire. Qu'est-ce qui se pratiquait, dans la région ? Je parle français, russe et terrien, plus un dialecte, fait d'un mélange de toutes langues, et qui s'appelle argot de Cosmoport. Je me débrouille en anglais, espagnol et allemand. Rien de tout cela ne conviendrait, à mon sens.
Je me trompais. Elle parla la première, et s'exprima en excellent français, parfaitement clair, et aucunement teinté d'un accent. Le Salaud continuait à s'amuser.
— Mon salut, voyageur. Veux-tu te désaltérer à notre eau ?
— Je viens de très loin, et ne connais pas les coutumes de ton pays. Il faudra me pardonner mes erreurs. Mais je te remercie, je boirai volontiers.
— As-tu traversé la plaine d'Olim à pieds, et sans provision d'eau ?
Elle paraissait suffoquée, et je parai.
— Non, non, un ami m'a déposé près d'ici.
Elle se rasséréna. Je m'approchai de la mare, pour boire dans mes mains. L'eau était fraîche, un peu amère. La fille m'examinait avec curiosité.
— Veux-tu partager mon repas du matin, voyageur ? Mon mari chasse l'agria dans la plaine. Il ne serait pas décent que tu entres dans ma demeure, mais nous pouvons manger dehors ensemble.
J'acceptai, sans manières. J'étais affamé. Nous échangeâmes nos noms. Elle s'appelait Nagala. Je ne sus qu'inventer qui conviendrait, et donnait tout bonnement mon vrai prénom, qui ne sembla pas la surprendre. Nous partageâmes un morceau de viande à goût de venaison, accompagné de galettes d'une céréale grossièrement moulue. Je goûtai une boisson âpre, un peu verdâtre, servie sans sucre.
Nagala était bavarde, curieuse comme une chatte, et pas sotte. J'esquivai ses questions en la faisant parler au maximum. J'appris ainsi, au hasard de la conversation, que la ville la plus proche se trouvait à huit jours de route,

et qu'il convenait de voyager tôt le matin, puis jusqu'à la nuit, en dormant aux heures chaudes du jour. Je n'en étais pas surpris. Outre que je suis né à Marseille, dans toutes les régions torrides des planètes de la Fédération, la coutume de la sieste subsiste. Et ça ne changera jamais, en dépit de tous les générateurs de froid imaginables.

Cette ville voisine s'appelait Farni-Guéral, et abritait l'un des palais de l'Olgar. Il y était en résidence, en ce moment, en attendant la Fête du Dieu Frogoul. Est-ce que je m'y rendais moi-même pour y assister ? Évidemment, je ne pouvais me rendre ailleurs. Après tout, pourquoi pas ? Pour survivre, une ville offrirait davantage de possibilités.

Je lui demandai si elle accepterait de me vendre un récipient pour l'eau, et quelques provisions. Elle s'étonna :

— Ton ami t'a-t-il abandonné dans la plaine sans eau et sans nourriture ?

Elle paraissait très offusquée, et j'expliquai que nous nous étions disputés. Elle fit une moue dubitative.

— Il a fallu que ce soit une bien grande dispute…

Oui, certes, très grande. Bien. Elle ne pouvait me laisser ainsi dans la peine. Elle me vendrait une outre, mais sa provision de galettes était basse. Enfin, elle m'en trouverait quelques-unes.

Nous fîmes nos comptes, et elle se contenta d'une seule de mes piécettes, en paraissant plus que satisfaite. Avec la bague en prime, le Salaud m'avait rendu riche.

Je m'interrogeais sur lui. Sa puissance devait passer les bornes de l'imaginable. Le tour de passe-passe de l'ascenseur m'émerveillait encore. Le rideau de velours, dans une prison du temps passé… Sans parler de cette planète, qui ne pouvait exister nulle part. Où étais-je, en réalité ? Pour tenir au chaud son pot de boisson verte, Nagala l'avait installé sur un petit brasero. J'approchai ma main des braises, et la reculai par réflexe, malgré moi. Indiscutable. Je ne me trouvais pas dans une salle d'hypno-rêve. Parce qu'elles ont toutes un défaut. Les sensations qu'elles offrent se situent à un niveau faible. On n'y ressent pas l'aigu de la douleur, non plus que l'intensité du plaisir.

Je quittai Nagala muni d'une outre pleine, fixée sur mon dos par une courroie, et d'une besace contenant six galettes et une poignée de sel gris. Elle me donna des indications sur la direction à suivre.

— Mon salut, Gyall.

— Mon salut, Nagala.

J'avais au moins appris comment on disait bonjour, et au revoir. Toujours ça.

Journée maussade. Je marchais, les pieds blessés par les lanières de mes sandales, et dans une fournaise. Et sans Missie. Sans Missie… Je ne pouvais pas m'y habituer. J'étais dans la situation d'un homme récemment amputé. L'esprit a accepté la mutilation, mais le corps la refuse, et tente à nouveau de se servir du membre disparu, pour en redécouvrir chaque fois l'absence, avec la même douloureuse stupéfaction. Lorsque je me couchai, à l'heure la plus chaude, pour dormir dans l'ombre d'un bloc rocheux, je la cherchai près de moi, et lorsque je m'éveillai, ma main tâtonna de nouveau dans le vide.

La nuit me surprit. Le ciel était magnifique. Velours bleu-noir, mais constellations jamais vues, et un très étrange satellite. Des anneaux

entrelacés, de teintes différentes, sept en tout. Un pour chaque couleur du prisme. Cela diffusait une luminosité douce, chatoyante. Clair de quoi ?

Nagala m'avait indiqué, dans la matinée, les points cardinaux, gentiment baptisés nord, sud, est, ouest, tout comme chez-nous. Le grand soleil blanc s'appelait aussi soleil, et avait les bonnes habitudes de Terra. Il se levait du bon côté, et se couchait de même. Mais le ciel nocturne ne m'offrait aucune référence connue, et je n'avais personne sous la main pour des renseignements. Ces constellations sauvages m'intriguaient fortement. Une galaxie lointaine ?

Avant de me coucher, je fis un beau feu clair. Nagala m'avait signalé un certain nombre d'animaux dangereux. Elle avait aussi refusé de me vendre une arme. Elles étaient affaire d'hommes, et seul son mari aurait pu m'en céder une. Il n'était pas là, et les autres chasseurs non plus. Bah ! Quelle différence ? À vue de nez, je n'étais pas dans une époque à laser, ni même à pistolet. Mais les animaux ont peur du feu. Le problème, c'était qu'il me faudrait me réveiller régulièrement pour le réalimenter. Je préparai une provision de bois, en m'ensanglantant les mains, parce que tout ce qui poussait dans la région avait des épines.

J'étais fatigué, et je m'endormis très vite. Je me réveillai quatre fois, obligeamment ranimé par le froid. La nuit était glaciale. Chaque fois, je trouvai le feu en braises mourantes, et le fit repartir.

Après deux jours de voyage, je rencontrai un village analogue au premier. J'y renouvelai mes provisions, et pus, cette fois, trouver un mâle qui accepta de me vendre une arme. L'arsenal était minable. J'achetai un glaive court à deux tranchants, dont la poignée ouvragée tenait bien en main. C'était ce qui ressemblait le plus à un couteau, et ça, je savais m'en servir. Il me coûta cher. Trois piécettes. Mon vendeur en voulait bien plus, mais on n'est pas trans' si on ne sait pas marchander.

Poursuite de la route, monotone, et épuisante. La marche à pied j'en avais vraiment plein les bottes, ou plutôt, plein les sandales. Je me demandais si le Salaud avait l'intention de me faire boucler le tour de la terre en promenade pédestre.

Le paysage ne variait pas. Plat, ensablé, piqué des éternels buissons épineux. De temps à autre, je croisais un ou deux de ces grands arbres à feuilles rouges, mais ils étaient rares. La faune ne semblait pas abonder non plus. Quelques bestioles beiges, à longues pattes sautillantes qui rappelaient les gerboises, et des oiseaux, à fines ailes en faucilles jaune d'or. Énormément d'insectes, par contre, dont bon nombre suceurs. Je fis la connaissance d'un grand scarabée à élytres bleues, qui piquait mieux qu'un taon, et bien plus douloureusement. Son venin provoquait un vilain hématome violacé.

Le soleil était brasier ardent. Jamais un nuage dans le beau ciel vert. D'après Nagala, nous étions au printemps de l'année. Encore heureux. Je me demandais ce que ça pouvait donner en été. De quoi crever, très probablement.

Je m'interrogeais également sur le rideau de velours. Où, sur ce monde, se trouvait-il ? Ma tête à couper, il existait quelque part. D'accord, Salaud, je le dénicherai, ne t'en fais pas. À n'importe quel prix.

La nourriture aussi, était monotone. Éternelles galettes, pas mauvaises, mais aussi lassantes que les tablettes, à la longue, et nettement plus dures. À force de sécher, elles devenaient briques. Puis, je réalisai ma sottise. Je suis bon au lancer. Mon glaive tua très bien la gerboise. Passablement

amochée par le choc, mais j'eus un très joli rôti juteux et tendre. À partir de là, je devins essentiellement carnivore. J'aurais pu y penser plus tôt, mais Terra ne pratique plus la chasse alimentaire, et tuer pour la distraction ne m'a jamais particulièrement séduit. Autrement dit, je ne suis pas un chasseur né. Mais nécessité fait loi.

La ville de Farni-Guéral. Belle sous le ciel vert, très belle.

J'avais vu ses remparts de très loin, et je n'étais plus seul à me diriger vers elle. Je suivais une manière de route, durcie et tassée, assez encombrée. Des gens à pied, des gens en chariots, et des gens à califourchon sur de très surprenantes montures. Vert chou, à peau de crapaud, et à larges pattes flasques. Un croisement de mule et de grenouille. Une longue tête chevaline, mais des yeux saillants cerclés d'or. Le cavalier s'installait dans un creux, au milieu du dos. Cette peau verruqueuse devait être dure. Ils avaient tous en main un aiguillon, et s'en servaient vigoureusement.

Les remparts étaient fantastiques. Entièrement sculptés. Une foule de personnages et de monstres y dansaient des rondes. La pierre était ocrée, parcourue de scintillements micacés.

Je passai des portes monumentales, béantes, gardées par quelques sentinelles désœuvrées, qui ne me demandèrent rien. L'uniforme militaire, dans la région, était assez marrant. Un short de cuir exigu, renforcé de métal, un ceinturon avec un glaive, plus une lance, un bouclier et un casque rond, surmonté du lion ailé. La même bestiole héraldique ornait aussi le bouclier. La marque de fabrique de l'autorité, probablement. J'avais vu cet oiseau-félin à peu près partout sur les remparts, ainsi que sur les portes de métal martelé.

Farni-Guéral me parut assez plaisante. Des rues de bonne taille, pour une ville primitive, non pavées, et poudreuses de sable. Des maisons basses, à toits terrasses, fermées sur un patio planté de quelques arbres. Toujours les mêmes, rouges, à feuilles aiguës.

La foule vaquait paisiblement à ses occupations. Vêtements analogues au mien. Les femmes étaient ou très jolies, ou franchement hideuses. Pas de demi-mesure.

Je jouai un temps les touristes, ne sachant trop que faire de moi, puis je fus pris dans un épais courant de foule, qui m'entraîna.

Sans aucunement l'avoir voulu, je me retrouvai sur une place très encombrée. J'étais serré comme un anchois entre mes voisins, devant une estrade encadrée de militaires en armes. Sur cette plate-forme, s'érigeait un poteau. Deux hommes s'y affairaient, allumant du charbon de bois dans une auge de pierre.

Je n'avais jamais rien vu qui ressemblât autant à une scène de mauvais hypno d'épouvante. Des bourreaux, sans l'ombre d'un doute. Muscles en bosses, tabliers de cuir, et têtes de brutes. Les braises avaient pris et ils tripotaient des trucs salement moches.

Ces préparatifs, et la foule entassée et avide, ne me plurent pas. Pas du tout. Je n'ai aucun goût pour ce genre de choses. Lorsque j'avais dû contraindre le garde et le général, j'avais agi en raison des impératifs de la nécessité, et sans aucun plaisir. Pas trop difficilement non plus, parce que j'englobais dans la même détestation tout ce qui portait l'uniforme noir.

J'essayai de m'en aller. Tu parles ! Autant vouloir se décoller d'un papier tue-mouche. Ce qui cédait à gauche se refermait à droite, et je devenais très impopulaire.

L'un de mes voisins, un petit homme à barbe rousse, me conseilla amicalement la prudence, si je ne voulais pas avoir des ennuis avec les soldats de l'Olgar. De fait, la partie militaire de l'assistance commençait à regarder dans ma direction. Je me tins tranquille. J'avais dans l'idée que les prisons de ce pays devaient être encore plus moches que celles de Maurice Tamerlan. Ça suffisait comme ça. Tant pis. Après tout, je n'étais pas forcé de regarder, et je pouvais toujours me boucher les oreilles.

Je questionnai le petit homme roux, et me présentai comme étranger. Il ne demandait qu'à bavarder, et me renseigna très aimablement.

Un peintre, nommé Rilli, avait gravement offensé l'Olgar, en faisant de lui un portrait satirique. Il avait été condamné à avoir la main droite brûlée, ce qui était clément, car il aurait très bien pu perdre la vie. Seul le grand talent de Rilli et la beauté de ses œuvres lui avaient valu cette indulgence. Dommage, il ne peindrait plus, à présent.

Dans une époque où les châtiments étaient aussi cruels, il fallait du courage pour se moquer de la toute puissance d'un dirigeant absolu. Je me demandais quel genre d'homme était ce Rilli.

Mon voisin continuait à discourir. Il m'expliqua obligeamment de quelle façon la main du coupable serait plongée dans les braises, et maintenue là jusqu'à complète calcination. Je me serais très bien passé de ces détails. Mais il était intarissable.

— … et, bien sûr, personne n'osera jamais le racheter, de crainte d'encourir la colère de l'Olgar.

— Racheter ?

— J'oubliais que tu es étranger. Ceux qui ne sont pas condamnés à mort peuvent être rachetés à la justice de l'Olgar, et deviennent ainsi esclave de l'acheteur. Mais, malgré tout son talent, personne ne rachètera Rilli, à cause du risque… Outre que le prix sera certainement très élevé.

Je reçus un coup de coude dans les côtes, et une sandale anonyme écrasa mes orteils. La foule se tassa davantage, comprimant ma cage thoracique à la faire craquer, pour ouvrir un passage.

Un groupe de gardes, lances pointées, fendait la cohue comme un coin s'enfonce. Ils encadraient le condamné.

Les foules sont ignobles, en règle générale. Celle-là ne faisait pas exception. Elle hurla. Injures, lazzis, railleries cruelles. Par anticipation, elle se pourléchait les babines. Les gardes repoussèrent de la lance quelques enragés, et des projectiles volèrent.

Rilli avait du cran. S'il avait peur, il ne le montrait pas. Un homme jeune, vêtu d'une loque crasseuse et en lambeaux. Terriblement maigre, et couvert d'ecchymoses. Je n'avais guère dû me tromper en imaginant les prisons de ce royaume très inconfortables.

Il avançait entre ses gardes, pieds et mains entravés de chaînes, le dos bien droit, et regardant la foule haineuse avec mépris. Beau visage, barbe et cheveux noirs, et yeux roux. Il passa, et, une seconde, je croisai son regard. Si, il avait peur, mais il le cachait vraiment très bien. Il me plut.

J'avais fourré dans ma bourse la bague à pierre vert-violet. Je la sortis, et la montrai à mon voisin. Qu'est-ce qu'elle pouvait valoir, à son avis ? S'il avait voulu me tromper, il ne l'aurait pu. Son expression de stupeur admirative m'apprit tout. Mais il était honnête.

— Au moins trois mille tétras, Seyrim.

Tiens, tiens, voilà que j'héritais d'un titre nobiliaire. En me basant sur ce que j'avais dépensé jusqu'alors, c'était une belle somme, en effet. Le Salaud m'avait rendu riche. Pourquoi ? Pour agir, justement, comme je me

préparais à le faire ? Pouvait-il prévoir mes actions ? Un instant, je pensais à le décevoir, puis je regardai l'homme que l'on enchaînait au poteau, agenouillé, et qui ne tremblait pas. Au diable le Salaud ! Si c'était en mon pouvoir, je tirerais ce type de là.

Je demandai à mon voisin roux :

— Est-ce que je pourrais acheter Rilli avec cette bague ?

— Sans aucun doute, Seyrim. Il ne sera pas vendu plus de deux mille tétras, je suppose, et même en tenant compte de son talent, c'est déjà très cher. Mais si je peux te donner un conseil, ne l'achète surtout pas. L'Olgar en sera mécontent.

Je me foutais de l'Olgar. Qu'il aille au diable, avec le Salaud.

Un gradé monta sur l'estrade, pour une proclamation. Avec des tas de fioritures, il exposa le crime du coupable, et la condamnation infligée. Quand il disait « l'Olgar », il en avait plein la bouche. Ça sonnait nettement « Dieu le père. »

Sa voix sonore portait loin. Il termina son laïus en énonçant le prix du rachat : trois mille tétras, ce qui stupéfia mon voisin, et questionna en hurlant :

— Un acheteur se présente-t-il ?

J'attendis un peu. Inutile de gaspiller ma fortune s'il se présentait un autre acquéreur. Mais mon petit voisin roux avait été bon prophète. Il y eut un très long silence, puis l'orateur cria de nouveau :

— Dernière annonce avant l'exécution de la sentence. Rilli, le peintre, est offert à l'esclavage pour la somme de trois mille tétras.

Compris, pas la peine d'insister. Je n'étais pas destiné à être riche. Je braillai, assez fort pour être entendu :

— J'achète.

Ma formule n'était sans doute pas rituelle, mais j'eus mon petit succès. Les têtes se tournèrent vers moi, toutes arborant la même expression de stupeur incrédule puis la foule s'ouvrit, respectueuse, pour me laisser passer.

Le gradé faisait les mêmes yeux surpris.

— Tu l'achètes, Seyrim ?

Il ne parvenait pas à y croire, et semblait très embêté. Je lui tendis la bague.

— Si je peux l'acheter avec ceci ?

Il examina le bijou, le retourna dans tous les sens, en fit jouer la luminosité, et ferma un œil pour le regarder de plus près. Il finit par admettre, à contrecœur :

— Je peux l'accepter pour la somme demandée. Quel est ton nom ? Et où se situe ta demeure ?

— Je m'appelle Gyall. Je viens d'un pays très lointain, nommé Terra, qui se trouve au-delà de la mer.

J'espérais qu'il y en avait une. Je ne m'étais pas trompé. Ma réponse parut le satisfaire. Il brailla avec énergie :

— Tous ici serez témoins. Rilli le peintre appartient désormais à Gyall, de Terra.

Gyall de Terra. Ça ne sonnait pas mal. Très moyenâgeux. Et j'avais acquis un serf. Ça devenait amusant. Les yeux roux de mon asservi, toujours agenouillé sur l'estrade, n'étaient ni amicaux, ni même reconnaissants. Manifestement, l'idée de l'esclavage ne devait pas lui sourire beaucoup. Je comprenais ça.

Le gradé se tourna vers les bourreaux, et ordonna :

— Marquez-le !
Je sursautai.
— Comment ça, marquez-le ?
— Mais Seyrim, il est ton esclave, il doit être marqué.
L'une des brutes mettait à cuire un fer dans les braises. Ah non ! Ça n'allait pas recommencer ! Je protestai énergiquement :
— Je ne tiens pas du tout à ce qu'il soit marqué. C'est absolument inutile !
— Mais c'est la coutume, Seyrim. Les esclaves sont marqués. Il n'est pas possible d'agir autrement.
— Les coutumes de Terra sont différentes. Pas de marque ! Il est à moi, oui ou non ?
— Seyrim, il t'appartient. Tu peux le tuer si tu le désires, mais il doit porter la marque. Dans cette vie et dans l'autre.
Il me regardait avec une indignation extrême, comme si je blasphémais. Bande d'enchaubés ! Je me forçai au calme.
— Il n'y a vraiment aucune autre possibilité ?
— Seulement si tu l'affranchis immédiatement, Seyrim.
— Eh bien, il suffisait de le dire, c'est tout. Il est affranchi.
Il faisait la tête d'un gars qui a pris un coup de poing dans le plexus.
— Est-ce que tu es sûr d'avoir toute ta raison, Seyrim ? Tu l'as payé trois mille tétras.
Il commençait à me casser sérieusement les pieds.
— Ferme ton sas, tu m'embrumes. Je te dis qu'il est affranchi. C'est clair ?
Cette fois, il eut l'air un peu qu'emmerdé. Je compris qu'il devait craindre une fameuse colère du cher vieil Olgar. Un instant, je vis dans ses yeux une expression qui m'inquiéta, mais il était coincé. Trop de spectateurs, ce qui l'obligeait à suivre les règles. Il se tourna vers la foule, et hurla :
— Tous ici serez témoins. Gyall, de Terra, a affranchi Rilli le peintre.
La multitude explosa en acclamations. Versatile, comme toujours, et aimant le théâtre. Le spectacle avait plu, et elle applaudissait.
Le militaire ordonna de libérer le prisonnier. Très à regret. Délivré de ses chaînes, Rilli sauta lestement de l'estrade. À présent, ses yeux étaient amicaux, mais très étonnés.
— Mon salut, Gyall.
— Mon salut, Rilli.
Les clameurs de la foule assourdissaient. Dans son enthousiasme, elle menaçait sérieusement de forcer le barrage des lances. Comment sortir de là ?
Mon peintre me prit par le bras.
— Viens, je voudrais te parler, mais le lieu n'est pas propice.
Il contourna l'estrade, et m'entraîna.
Durant un temps, nous fûmes assaillis, tripotés par des mains anonymes, tirés, poussés, accrochés, et abasourdis de clameurs. Pour avancer, il fallait forcer dans une pâte mouvante, qui gonflait, ondulait, levait. Si je ne fus pas déshabillé, c'est que j'eus de la chance. Mais mon guide avait l'art et la manière. Peu à peu, les choses se tassèrent, et nous sortîmes du piège.
Nous nous retrouvions dans une rue paisible, seulement parcourue de passants habituels, qui ne s'occupaient plus de nous. Rilli m'arrêta, et demanda :
— Pourquoi l'as-tu fait ? Je ne comprends pas tes motifs, même si tu as

de l'admiration pour mon travail, et même si tu es très riche… Je peux admettre que tu aies voulu sauver ma main, mais pas que tu m'aies affranchi. Pourquoi ?

— Je ne suis pas riche, et je n'ai jamais vu tes œuvres. J'ai agi pour deux raisons, qui sont valables à mon point de vue, et que tu trouveras sans doute incompréhensibles. Dans mon pays, la torture et l'esclavage n'existent pas, ou plutôt n'existent plus, et tu as du courage. Voilà, c'est tout.

Les yeux roux étaient intelligents et alertes. Il tâchait de comprendre, sans y parvenir. Mais les motivations humaines sont si complexes. Je n'étais pas certain de les avoir moi-même totalement expliquées. Pourquoi l'avais-je fait ? Dans ce monde où le Salaud m'avait poussé, ce genre de châtiment abominable devait être monnaie courante. Je ne pouvais pas plus sauver toutes les victimes qu'assécher la mer avec une écope, et je n'étais pas assez stupide pour ne pas l'admettre. Simplement, je me trouvais là. Ça se passait devant moi, voilà tout. De plus, il avait des tripes. Les hommes qui en ont réellement sont rares. Quant à cette immédiate libération, qui le surprenait tant, elle allait de soi. Je l'avais acheté pour le sauver, pas pour l'attacher à ma personne.

— Peu importe tes raisons, dit Rilli. Je te remercie. Je te remercie d'avoir sauvé ma main. Mon travail, c'est beaucoup plus que ma vie. Si je peux te payer cette dette, je le ferai. Tu es étranger. Est-ce que tu sais que tu t'es attiré l'inimitié de l'Olgar ?

— Je ne suis pas idiot.

— Pour le moment, il ne fera rien. Nous sommes devenus populaires, et il doit compter avec le peuple. Jusqu'à ce que la foule nous ait oubliés, nulle part nous ne serons plus en sûreté qu'à Farni-Guéral. Il n'osera même pas nous faire assassiner. Veux-tu accepter l'hospitalité de ma demeure ?

Pourquoi pas ? Le gîte et le couvert. Toujours bon à prendre, en attendant d'y voir plus clair.

Rilli avait une maison harmonieuse et belle, pas très grande, confortable pour l'époque. Chaque pouce des murs et des plafonds étaient ornés de fresques magnifiques. Son œuvre, et le talent éclatait. Harmonie des couleurs, sûreté du trait, force, et personnalité. Sa main valait certes les trois mille tétras. N'importe quel amateur de la Fédération aurait donné bien plus de l'équivalent en jetons pour un tout petit morceau de muraille. J'étais fasciné. Mon admiration lui fit plaisir. Il me montra sa chambre, où il avait peint ses plus étonnantes créations. Un talent de visionnaire. Je vis quelque chose qui ressemblait à un Cosmoport, et un autre dessin évoquant la ville gratte-ciel et jardins de l'époque Maurice Tamerlan. À mes questions, il répondit qu'il peignait ces choses à la suite de rêves marquants.

Il me montra aussi le portrait qui lui avait valu l'ire de l'Olgar. Des copies en avaient circulé, et ce qui le peinait le plus, c'est qu'elles étaient d'évidence l'œuvre d'un très bon ami. Il ne découvrait pas à tous ses secrets, surtout pas un secret aussi explosif.

Pauvre Olgar. Je le plaignais presque. Il n'était pas beau, et tous ses travers, exagérés, le rendaient grotesque. Sur le gros nez bulbeux, Rilli avait fait pousser un petit jardin. Une œuvre qui ne pouvait qu'exciter le rire, chez toute personne connaissant l'original. Je n'avais vu l'Olgar que sur des pièces de monnaie, et pourtant, je ris aussi.

Rilli, en se plaignant d'être à demi-mort de faim, me proposa un repas

improvisé. Les ressources d'un cellier nous fournirent fruits secs et tranches de viande salée et séchée. Nous les arrosâmes d'un très bon vin. Rilli dévorait, prenant à peine le temps de mâcher.

Ensuite, je pris une douche. Système ingénieux. En tirant sur une corde, on ouvrait une trappe ronde, qui libérait de l'eau. Évidemment, il convenait de remplir le récipient à la main d'abord. Pas de savon. Astiquage avec une pâte sableuse, qui ne nettoyait pas trop mal.

Rilli m'offrit un vêtement neuf, et, en vidant par habitude de civilisé la poche de ma tenue crasseuse, raide de sueur, je retrouvai le petit rouleau de parchemin. Je le montrai à mon nouvel ami, qui parut totalement suffoqué.

— Le sceau de l'Olgar ! D'où le tiens-tu ?

Que dire ? Rilli n'était pas sot, mais ma vérité ne lui paraîtrait jamais admissible. Je répondis :

— Je l'ai trouvé.

— Trouvé ?

— Oui. En traversant la plaine d'Olim.

— C'est impensable ! Le sceau de l'Olgar ! Tu sais ce que tu tiens ? Ta vie, et un peu plus. Si on t'arrête, et si tu le montres, tu seras relâché immédiatement, avec des excuses. Avec ce sceau, tu peux faire ouvrir une prison, franchir des portes closes, aller et venir à ta guise. La main de l'Olgar te couvre et te protège. Trouvé ! Qui perdrait une telle chose !

Il ne me croyait pas.

— Écoute Rilli. Je ne l'ai pas trouvé. Mais si je te raconte de quelle façon il est venu entre mes mains, tu ne pourras pas me croire davantage. Veux-tu ne rien me demander de plus ?

— Je ne pose jamais de questions à mes amis. Il est l'heure de la sieste. Dormons. Ensuite, je te ferai visiter un quartier assez plaisant. Nous pourrons y dîner agréablement, puis… Je ne sais pas comment tu te sens, mais moi, je viens de passer deux mois en prison. Il me faut une femme, avant d'éclater.

Je n'étais pas contre du tout.

Nuit douce, fraîche. Ciel de velours bleu-noir, scintillant d'étoiles inconnues. Le satellite déversait son éclat de couleurs mêlées. J'appris son nom. Les anneaux de Semlia. Rilli me désigna l'étoile qui indiquait non le nord, mais le sud. Argid, ou le nez du poisson. Elle se situait à la pointe d'une constellation en forme de poisson volant, très facile à repérer.

Au hasard de la conversation, j'appris aussi que le monde était plat, soutenu par les épaules du Dieu Frogoul, et que le soleil tournait autour. La main du Dieu le retenait captif, au bout d'une ficelle non matérielle, et lui imprimait son mouvement circulaire.

Le quartier annoncé était un de ces lieux qui ont toujours existé, et qui existeront jusqu'à la fin des temps. Tavernes, restaurants, théâtres ou analogues, et bordels.

Je fis un repas très convenable, fortement arrosé, et usait par hygiène d'une fille jolie, et assez propre. Au stade ultime de l'acte, je l'appelai Missie.

Je terminai ma soirée en me soûlant à mort. Rilli n'était pas resté plus sobre. Le retour posa des problèmes. À moi les murs, la terre m'abandonne… Nous nous étayâmes l'un l'autre, tant bien que mal.

Le lendemain, j'avais une très belle gueule de bois. Je la soignai par l'homéopathie.

Je passai chez Rilli une huitaine de jours. Nous devînmes très copains. Il me questionna sur mon pays d'origine, et j'inventai un très séduisant moyen âge français, qui entremêlait les époques. Je ne me moquais pas de lui, c'était un type très bien. Mais impossible de lui raconter mon conte de fée. Je lui parlai de Charles Martel, et de la croisade des Albigeois. Toutes choses qui l'intéressèrent, et qui étaient vraies.

Un matin, il me tira de mon lit à l'aube, lit qui consistait en un matelas bourré de paille, posé à même le sol. Infesté de vermine. Des trucs genre petits crabes, plats et jaunes. Véloces, fuyant la lumière, et assez durs pour résister très bien aux tentatives d'écrasement. Il fallait bien prendre la chose avec philosophie. Rilli pensait que n'être plus sucé par les parasites équivalait à une malédiction. La gent rongeuse ne désertait que les affaiblis, promis à une mort prochaine. Les premiers temps, je m'étais gratté à m'écorcher vif. Depuis, ça s'améliorait un peu. J'avais dû développer quelques anticorps supplémentaires.

— Allez, lève-toi, Gyall. C'est un grand jour.

Quel grand jour ? Apparemment, les préliminaires de la Fête du Dieu Frogoul. Sa Servante serait aujourd'hui promenée dans les rues, pour être montrée à tous.

— Quelle Servante ?

— Tous les ans, une femme est offerte au Dieu, dans le Temple souterrain. Durant la nuit, il sort des Portes Infranchissables, et vient la prendre selon le pacte des premiers jours.

Des Portes Infranchissables. Très très intéressant, ça. N'est-ce pas, Salaud ?

— Quelles portes, Rilli ?

— Nul ne peut les ouvrir. Seul le Dieu les franchit, une nuit dans l'année, à l'époque où les anneaux de Semlia s'approchent du nez du poisson.

— Pas les Portes sans Retour. Un système dans l'autre sens. Valable pour moi, ou non ? Je demandais :

— Qu'est-ce qu'il y a, derrière ces portes ?

— Nul ne le sait, sauf la Servante, et elle n'est jamais revenue pour parler de ce qu'elle avait vu. Mais viens, presse-toi. Nous irons nous placer sur son passage. On dit que cette année, elle est plus que belle. Je voudrais la voir, et la peindre ensuite de mémoire.

La Servante ne m'intéressait pas du tout. Ce qui me passionnait, par contre, c'était ces portes.

— Est-ce qu'on peut visiter ce Temple souterrain, Rilli ?

Il me regarda avec étonnement, puis se rappela mon origine étrangère, et expliqua :

— Nul n'entre dans le Temple souterrain, sauf les Rimalies, mais je peux te montrer la salle des prières, si tu le désires.

Je me foutais de la salle des prières un peu plus que de ma première cuite. Ce que je voulais voir, c'était ces portes, et leur allure générale. Bronze doré, ou pas ? Rideau de velours, ou pas ? Passeport pour la sortie ? Une question à creuser…

En attendant, j'accompagnai Rilli, plus pour lui faire plaisir qu'autre chose.

Je ne suis pas passionné de festivités populaires. Bousculade maximum, et attente interminable. Celles de ce jour obéissaient aux mêmes règles. Atmosphère plus fiévreuse, toutefois. Le Président de la Fédération n'aurait pas soulevé un si grand enthousiasme. On peut le voir tranquillement chez-

soi, les fesses dans un fauteuil, dans une pièce qui restitue tout : ambiance, couleurs, sons, odeurs, et impressions. Les amateurs pourront s'offrir un hypno-rêve où ils tripoteront la Présidente, et les amatrices se feront, à leur gré, titiller par le Président. Ersatz de sensations, mais sensations tout de même. Nous sommes des blasés.

Les contemporains de Rilli ne l'étaient pas. Spectacles rares, et tout le cérémonial religieux s'y incluait. Je fus pressé et malaxé, essoré et meurtri. Tout ça pour prendre place en bordure d'une rue, et attendre. Très longtemps. J'aurais été beaucoup mieux dans mon lit, même assorti de parasites.

Nous étions sortis à l'aube, mais, à présent, le beau soleil blanc montait dans son ciel vert. Je cuisais vif, tassé entre des corps suants qui puaient. Je n'étais pas exactement de bonne humeur. Rilli tenta de me dérider en bavardant, sans trop de succès.

L'arrivée du cortège se signala enfin, par des clameurs roulantes qui se rapprochèrent peu à peu.

Passa d'abord un groupe de femmes, et je commençai à m'intéresser au spectacle. Je n'avais jamais vu femelles plus musclées, plus rébarbatives. Elles portaient une tunique de cuir, renforcée de métal en plaques articulées, qui, selon la mode féminine du pays, s'accrochait sur une seule épaule. Grandes, athlétiques, possédant une carrure de lutteur. Le sein nu paraissait taillé dans la pierre. En armes, les belles. Glaive au ceinturon, lances au poing, casques et boucliers. Leurs cheveux nattés étaient roulés en coquilles sur les oreilles. Aucune, à mon avis, ne devait avoir dépassé la trentaine.

Elles firent reculer la foule, de la pointe des lances, avec beaucoup d'énergie. De redoutables viragos. Questionné, Rilli m'apprit qu'il s'agissait là des prêtresses de Frogoul, les Rimalies. Elles étaient impressionnantes, efficaces, et manifestement surentraînées. Pas question de douceur ou de suavité dans les habitudes de ce clergé féminin.

Elles prirent position, de place en place, tout le long de la rue. Ce barrage avait des trous d'au moins six mètres, mais je ne me serais pas risqué à le franchir. Prudence que partageait le reste des spectateurs. Personne n'avança d'un pas.

Passage d'un deuxième groupe militaire féminin, en bon ordre de marche. Les clameurs de la foule devenaient démentes.

Tiré par quatre mules-grenouilles harnachées de dorures, le char apparut. Fantastique. Il étincelait à blesser les yeux. De l'or, peut-être. Sculpté, tordu, convulsé. Très beau, et très barbare. Les Rimalies le cernaient d'une muraille de lances pointées. Une fille y était assise, sur un trône de fleurs blanches. Blanche aussi sa tunique, sans aucun ornement. Ses cheveux noirs étaient retenus par un bandeau fleuri. Elle avait l'air de s'ennuyer mortellement.

À mesure que le char approchait, je la découvrais mieux. Jolie, très très jolie. Son sein nu était une ravissante pomme ronde. Puis je vis les yeux, effrayés, obliques, brumeux de bleu, et je hurlai, à m'en arracher la gorge.

— Missie !

Mon rugissement se perdit dans les clameurs de la foule. Elle ne m'entendit pas. Le char passa. Je ne voyais plus rien.

Missie. Ma Missie. Le petit chat. Retrouvé. Merci Salaud, merci Salaud, merci.

Je vibrais, des pieds à la tête. Rilli me regardait avec stupéfaction.

— Tu la connais ?

Je simplifiai les choses au maximum.
— C'est ma femme.
Les yeux roux de Rilli débordèrent d'une sympathie attristée. Il me prit le bras.
— Je suis désolé, Gyall…
Il me présentait ses condoléances, et je réalisai soudain ce qu'impliquait la situation. Va te faire foutre. Salaud ! J'irais la chercher en enfer, et tu le sais. Cette ordure me poussait, comme un pion sur un échiquier sans me laisser libre d'une seule décision. Je le haïssais. Totalement.
La foule s'écoulait. Spectacle terminé, le bon peuple retournait à ses occupations habituelles. Rilli me secoua le bras, en répétant la question que je n'avais pas entendue :
— Mais comment est-ce possible, Gyall ? Ta femme ?
— Elle m'accompagnait. Nous avons eu un accident, durant le voyage, qui nous a séparés, sans que nous le voulions. Mais je l'ai retrouvée, je l'ai retrouvée…
— Il aurait mieux valu que tu ne la voies pas. Je regrette bien, à présent de t'avoir amené ici. Elle est promise au Dieu…
— Je me fous de ton Dieu !
Il me fit taire en posant ses doigts sur ma bouche. Ses yeux inquiets surveillaient la foule, qui coulait comme un fleuve.
— Viens, Gyall, rentrons. Il vaut mieux ne pas parler de tout ceci en public.
Il avait grandement raison. Nous nous éloignâmes, en suivant le courant. Des roulements de clameurs lointaines signalaient le passage du char. J'avais l'esprit en ébullition, et mes réflexions péchaient toutes par manque de logique. Je me contraignis au calme, non sans difficultés. Nous fîmes le trajet sans échanger un mot.
Rilli m'offrit tout de suite du vin. La panacée universelle. Au reste, j'avais besoin de boire un peu.
Je sirotai mon gobelet, en regardant la pièce. Les fenêtres, simples trous dans le mur, donnaient sur le patio. Trois arbres rouges, des buissons fleuris de jaune, et, au centre, un bassin plein d'eau. Très reposant.
La pièce se meublait d'une table, et de deux bancs, le tout très grossièrement taillé dans un bois clair. Murs et plafonds ruisselaient de couleurs, harmonieusement mêlées. Paysages, personnages et animaux, souvent d'inspiration fantastique. Décidément, cet Olgar était une andouille. Rancunier ou non, on ne détruit pas la main capable de faire naître une telle beauté.
Rilli était assis en face de moi. Il se taisait, attendant que je parle le premier. Je n'avais pas envie de le faire tout de suite. Je vidai mon gobelet, et le remplis. Rilli termina le sien, et s'en versa un autre. Temps de silence, puis il demanda gentiment :
— Veux-tu manger quelque chose ?
— Non. Pas maintenant. Merci.
J'avalai ma dernière gorgée. Suffisant.
— Rilli, comment puis-je la leur reprendre ?
— C'est impossible.
Pas vrai. Le Salaud l'avait mise là, et moi aussi. Donc, il existait une possibilité. À moi de la trouver. Un piège de plus. Astucieux, sûrement, mais pas totalement fermé…
— Où est-elle, en ce moment ?
— Dans la partie souterraine du Temple, en attendant la cérémonie.

Gyall, enlève-toi cet espoir de l'esprit. Elle appartient au dieu Frogoul. Dans une quinzaine, les portes Infranchissables s'ouvriront, et il viendra la chercher. Je comprends bien que c'est dur pour toi, mais…

— Qu'est-ce que c'est, ce Dieu ?

— Mais tu as dû le voir cent fois, il est représenté partout. Tiens, regarde, là, au plafond.

Je levai les yeux, sur une monstruosité. Un homme. Noir de suie, avec un unique œil pourpre au milieu du front. Le cyclope. Gros ventre saillant de bouddha, et courtes jambes torses. Il se tenait accroupi, serrant une femme dans sa main aux doigts spatulés. Son crâne était chauve, et ses oreilles éléphantesques. Je n'aimais pas sa bouche. Elle béait non sur des dents, mais sur un fouillis de tentacules pourprés. Rilli l'avait bien réussi, vraiment. Presque palpable.

Je demandai :

— C'est un géant ?

— On dit qu'il a la taille d'une montagne.

Cher Salaud. J'aurais parié que les portes s'ouvraient bien sur le rideau de velours. Je l'aurais parié. Mais, pour les franchir, il faudrait rencontrer un autre gardien. Et d'abord, récupérer Missie. Ce gardien là n'était pas à ma taille, mais à la sienne encore bien moins. Existait-il vraiment ? Probable que oui. Je pouvais compter sur mon ordure pour ça.

Possibilité : trouver un moyen d'entrer dans ce Temple, se cacher au bon endroit, attendre qu'ils y amènent Missie, et foncer entre les jambes du monstre quand il sortirait. Très bien. Et si le rideau n'était pas la ? Non. Récupérer Missie d'abord, et voir pour la suite. Voir quoi ? Ces portes ne s'ouvraient qu'une fois l'an. Si c'était bien les bonnes, il faudrait bigrement attendre, dans un monde un peu trop primitif pour mon goût, avec l'Olgar à mes trousses, plus les Rimalies si je sortais le petit chat du piège. Plaisante perspective… Sérions les problèmes. Comment rejoindre Missie ?

— Rilli, tu m'as dit que ce sceau, que j'ai, ouvre toutes les portes…

— Pas celles du Temple. La Mère est plus puissante que l'Olgar. Il ne commande pas chez elle.

Je pris ma décision. Je racontai à Rilli une partie de mon histoire. Pas le côté galactique, qu'il n'aurait pu avaler, mais je bâtis un conte sur un Dieu mauvais, qui nous avait pris dans un piège, Missie et moi. Je parlai du rideau de velours, passage entre deux mondes, le sien, et le mien que je voulais retrouver. Il accepta très bien mon récit. Pour lui, les Dieux se matérialisaient.

— Rilli, existe-t-il, quelque part, un endroit qui donne sur une brume noire, mouvante et veloutée ? Y a-t-il une légende, qui en parle ?

— Les Portes Infranchissables. J'y ai pensé dès que tu m'en as parlé. Les Rimalies disent qu'elles s'ouvrent sur du brouillard noir. Mais c'est aussi l'antre du Dieu. Voyons, tu ne peux pas y entrer…

— Ne t'inquiète pas de ça. Passée cette brume noire, tout ira bien pour moi.

Bien. Tu parles ! Un autre piège, sans doute. Encore, et encore. Mais chaque chose en son temps. D'abord, sortir de celui-ci.

— Rilli, ce sceau a été mis dans ma poche par le Dieu. Il a une signification, c'est certain. Réfléchis bien. Existe-t-il un endroit, où je pourrais entrer, qui me rapprocherait de ce Temple souterrain ?

— Mais bien sûr… Que je suis bête… La Secte des embaumeurs…

— Les embaumeurs ?

— Ils travaillent sous la terre. À longueur d'année, ils traitent les

cadavres. Personne ne fraye avec eux. Leur royaume est assez étendu, et l'un de ses côtés touche certainement le Temple souterrain. Chez les embaumeurs, avec le sceau de l'Olgar, tu entreras.

— Est-ce que tu connais un peu ce Temple, Rilli ? Tu pourrais me faire un plan ?

Il sourit.

— Tu as beaucoup de chance, Gyall. Les hommes n'entrent que bien rarement dans le Temple souterrain, mais je le connais. La Mère m'avait fait appeler pour y peindre des fresques. Je n'ai pas tout vu, bien sûr, mais je pourrai te donner une idée générale.

De la chance ! Tu parles ! Tout prévu, tout calculé. La bague, pour sauver Rilli, juste au bon moment. Mais quel jeu joues-tu, Salaud ? Tu souffles sur moi comme sur un fétu. Mais je te tuerai, tu m'entends, je te tuerai !

— Je ne sais pas à quoi tu penses, dit Rilli, mais tes yeux sont très inquiétants…

— Je pensais à celui qui me cause tous ces emmerdements.

— Mais c'est un Dieu ! Tu ne peux pas être en colère contre un Dieu…

— Les Dieux sont peut-être mortels, Rilli. Je ne sais pas, mais j'essayerai.

— Les dieux sont immortels, Gyall.

— On verra. Fais-moi plutôt ce plan, veux-tu ?

— C'est inutile, je vais t'accompagner.

— Comment ça m'accompagner ? Et où ?

— Tu as sauvé ma main. J'ai une dette envers toi, et j'ai dit que je la paierais. Si je pensais pouvoir te dissuader d'entreprendre cette action folle, je le ferais, mais c'est inutile, je le comprends bien. Donc je dois t'aider, dans la mesure de mes moyens. J'ai une idée, à propos de ce que nous pourrions faire. Nous dirons aux embaumeurs que l'Olgar ordonne qu'ils nous prennent comme apprentis. Avec le sceau, il n'y aura aucune discussion. Une fois dans la place, nous pourrons tenter de percer un mur, pour entrer dans le Temple.

— Ton idée et excellente, mais je ne veux pas que tu m'accompagnes. Il n'y a aucune raison pour que je t'entraîne dans mes ennuis. Tu ne me dois rien du tout, Rilli. Rappelle-toi bien ça. Tu ne me dois rien ! Je n'étais pas forcé, de t'acheter à l'Olgar. Je l'ai fait parce que ça me plaisait.

— Certes, Gyall, chacun juge de ses propres actions. Et c'est bien pourquoi je t'accompagnerai.

En plus poli, ça rappelait le « j'ai une tête aussi dure que la tienne, foutu salaud » de Missie. Après tout, s'il y tenait vraiment… Un compagnon ne serait pas de trop. Pour les préliminaires, il pouvait m'aider. Mais je le laisserais en dehors de la scène finale, même si je devais l'assommer.

VII

Sale boulot. Cosmos, le sale boulot.

Ça ne sentait même pas la mort, non, plutôt la boucherie, et cette écœurante odeur d'aromates, mêlée à celle, âcre et amère, du liquide brun où mijotaient les cadavres. J'aurais donné je ne sais quoi pour du tabac. Un bon tabac bien noir, bien âpre, dont la fumée brûlante aurait peut-être enfin tué cette puanteur sucrée.

Rilli et moi avions été embauchés sans nulle difficulté. Le sceau avait servi de passeport. Mais il y avait un hic. L'Olgar voulait que nous apprenions ce joli métier, n'est-ce pas ? Eh bien, on nous l'apprenait. En plein.

Les premiers jours, j'avais passablement serré les dents sur des nausées, et cessé totalement de manger à midi. Tout ce que j'avalais repartait aussitôt, déversé dans le trou des ignobles tinettes. Généralement, pour m'y rendre, je courais. Rilli aussi.

Énucléer. Éviscérer, en tirant les boyaux par un trou ouvert sur le flanc. Décerveler, en grattant avec un crochet enfoncé dans les narines. Laver les cavités, les bourrer d'aromates, et les recoudre. Ensuite, le corps était mis à tremper dans un bassin, et maintenu par des poids en dessous de la surface. Le mijotage terminé, il convenait de l'enduire d'une espèce de vernis poisseux, puis de le faire sécher. À ce stade, le défunt était ratatiné, brun comme de l'acajou et sec comme du bois mort.

Comment pouvait-il mourir autant de gens, dans une ville somme toute pas tellement importante ? Mais il en mourait, oh combien ! Vieux et jeunes, hommes et femmes, bébés et vieillards. Chaque jour en amenait. Je m'étais demandé, au début, s'il ne s'agissait pas de quelque épidémie, mais non. Simplement le jeu normal de la mort dans une époque primitive, à peu près totalement dépourvue de possibilités de soins.

Notre nouvelle résidence était très étrange. Un monde de catacombes, mâtiné de morgue. Cadavres partout, à tous les stades de l'embaumement. Salles et passages souterrains, tables de pierre, creusées de rigoles, longues auges emplies au ras d'un épais liquide brun. Tout cela éclairé par la flamme des torches résineuses, et par des lampes à huile. Un monde d'ombres et d'odeurs, situé au plus profond de la terre. L'enchevêtrement des tunnels était terriblement complexe. Parfois aussi embrouillé qu'un labyrinthe.

Les embaumeurs formaient une secte à part. Ils vivaient entre eux, dans un quartier réservé. Ils en sortaient le matin pour se rendre au travail, et y retournaient le soir. Le repas de midi était pris sur place.

Notre journée terminée, Rilli et moi ne quittions pas les lieux. Guère difficile, de se dissimuler en attendant le départ des autres. Les morts se gardent très bien tout seuls. Nul ne restait à les veiller. Une fois le champ libre, nous nous enfoncions avec des torches dans le dédale des tunnels,

pour entreprendre notre travail de nuit. D'après Rilli, le mur que nous percions devait mener au Temple.

Nous nous trouvions dans une partie inutilisée des catacombes, toute en couloirs mêlés, et très éloignée des lieux de travail. La solitude du coin nous arrangeait très bien. Nul ne venait jamais se promener par là.

Ça n'avançait pas tellement vite. Il convenait de travailler en faisant le moins de bruit possible, et ce sacré mur devait bien avoir dix mètres d'épaisseur, sinon plus. Nous creusions au ras du sol, à tour de rôle. Nous nous étions installés une petite cagna. Provisions alimentaires, boisson, et couvertures, pour dormir tout de même un peu. Le grattage des cadavres recommençait à l'aube. J'avais des sueurs froides en pensant que, peut-être, ce mur que nous percions n'était pas le bon. Mais Rilli promettait le succès.

Notre aspect était plutôt curieux. Dès notre arrivée, un barbier très adroit nous avait soigneusement rasé le crâne et le menton, avec un énorme coupe-choux. Cette opération se renouvelait chaque jour. Nous portions des sandales lacées, et, pour tout vêtement, un pagne passé dans l'entrejambe, et noué sur le ventre. La tenue officielle des embaumeurs, somme toute fort bien adaptée aux nécessités du travail. Nos mains et nos avant-bras étaient bruns, teints par le vernis. Un truc désagréable, qui nous donnait l'impression d'avoir la peau en écailles.

Nous étions à trois nuits de la Fête quand je perçai enfin le mur. Le petit trou donnait sur du noir. J'étais crevé, et Rilli se chargea de l'agrandir à la bonne dimension. Il s'y insinua, et je lui passai une torche avant de le suivre. Le souterrain que je découvris semblait continuer le nôtre, tant il était identique, et je fus soudain persuadé que nous nous étions trompés. Mon angoisse dut être visible, car Rilli me rassura d'un sourire, et d'un geste de la main. Nous suivîmes le couloir, pour en rencontrer un autre, transversal, mais qui se révéla dallé. Rilli chuchota :

— C'est bien le Temple. Retournons. Nous ne pouvons pas visiter maintenant, la nuit est trop avancée. Allons manger, et dormir un peu. Nous verrons la suite demain.

Nous retournâmes nous enfiler dans notre trou. Je le colmatai tant bien que mal de quelques grosses pierres, et bouchai les interstices de plus petites. Si personne ne fouinait de trop près, ça ferait sans doute illusion.

Rilli et moi partageâmes de la viande sèche, des galettes, et du vin. Repas et détente, bien mérités.

— La nuit prochaine, dit Rilli, nous irons un peu explorer, pour tenter de repérer la salle du Dieu. Je suis passé devant une fois ou deux. Je reconnaîtrai sa porte, à coup sûr. Elle est très belle.

— Ça risque d'être gardé, la nuit ?

— La Mère fait garder son entrée, mais pas sa maison. Qui oserait y pénétrer ? Ce que nous faisons en ce moment est inimaginable…

— Et si nous sommes pris ?

— Nous le regretterons. Très très amèrement.

Oui, évidemment. Pareil sacrilège aurait un châtiment proportionné à la faute…

— Rilli, fais-moi un plan, décris-moi la porte de la salle du Dieu, et va-t-en. Prends le sceau de l'Olgar, dis qu'il a changé d'avis en ce qui concerne ton apprentissage, et rentre chez toi. Le travail qui pouvait te concerner est fini. Maintenant, c'est moi que ça regarde.

— Le sceau de l'Olgar ne me protégera pas de l'Olgar lui-même. Il se

tient tranquille, pour le moment, parce que toi et moi avons donné un spectacle qui a plu à la foule. Mais les gens oublient très vite… L'Olgar me hait. Il est vindicatif, et ne pardonnera jamais. Il savait très bien ce qu'il faisait, en me prenant ma main… J'aurais préféré cent fois perdre la vie. De toute façon, si je reste ici, il me la prendra. Je suis condamné à m'expatrier. Ne pourrais-je pas partir avec toi ?

— Mais…

— J'ai l'esprit curieux. Puisque je dois m'en aller… J'aimerais connaître ton pays.

— Rilli, je suis dans un piège, je te l'ai dit. Il est peu probable que mon pays se trouve derrière le rideau de brume noire. Mais bien plutôt un autre piège… Non, il vaut mieux pour toi que tu t'expatries. Tu resteras dans un monde que tu connais, et ton talent sera valable partout.

— Je n'ai plus d'amis, Gyall, aucun. Ils m'ont fui, pire que si j'avais eu la fièvre grise, à cause de l'Olgar. Quelqu'un, en qui j'avais toute confiance, m'a trahi. Je n'aurais pas montré cette peinture à une vague relation tu t'en doutes. Je suis resté deux mois en prison. J'y crevais de faim. Personne ne m'a fait porter fut-ce une galette, ou un flacon de vin… J'avais une maison pleine en permanence. Je me suis retrouvé un peu plus seul qu'un chien… Des amis… Mais, avec toi, je croyais en avoir de nouveau un. Un vrai…

Les yeux roux étaient fort éloquents. Je comprenais très bien. Comme tous les créateurs, Rilli était un sensitif. Ses deux mois de prison avaient dû le blesser beaucoup plus dans son âme que dans sa chair. Un homme comblé, adulé par les flatteurs, jeté soudain dans une situation terrible, et abandonné de tous… Qu'il s'accroche à présent à moi était parfaitement logique. Et j'avais de l'amitié pour lui, en effet. Je ne pouvais pas le repousser.

— Viens si tu le désires, Rilli. Mais je crains que tu ne le regrettes.

— Je ne crois pas. Dormons, à présent, veux-tu ? Nous n'aurons pas un quart de nuit de sommeil.

Depuis que j'étais entré dans ces catacombes, je n'avais plus le sens de l'écoulement du temps, mais Rilli le percevait très bien, et semblait avoir une horloge dans la tête. Il ne se trompait jamais, et me réveillait toujours à temps, avant l'aube. Comment ? Je n'avais pas du tout le même instinct. Trop habitué aux montres, et au temps qui se découpe en tranches régulières.

Nous nous enroulâmes dans nos couvertures. Depuis bien des nuits, nous n'avions pas notre compte de sommeil, et le travail, tant diurne que nocturne, était dur. Je n'avais pas fini de tirer la couverture sur mon nez que je dormais.

Rilli me secoua très dur pour me réveiller. Comment faisait-il, pour ouvrir les yeux juste au bon moment ? Sans lui, j'aurais dormi toute la journée.

Nous attendîmes, dans notre habituelle cachette, que le maître d'œuvre, qui arrivait le premier et déverrouillait l'entrée, descende les escaliers et allume les premières torches. Trois ou quatre embaumeurs le rejoignirent bientôt.

Temps pour nous de retourner à nos cadavres, et de nous mêler discrètement aux autres, en travailleurs assidus, qui commencent tôt la journée. Ça valait mieux, de toute façon. Le Directeur en chef s'occupait tout particulièrement de notre apprentissage. D'une part, il ne nous aimait

pas, et de l'autre, il obéissait à l'Olgar. Toutes raisons pour que nous soyons particulièrement houspillés. Les embaumeurs se considèrent comme une caste noble, et pensent que leur métier est le plus enviable du monde. D'ordinaire, il se transmet de père en fils. Nous ne faisions pas partie de la confrérie, et n'étions pas bien vus. Des sales pistonnés, quoi.

Le maître des travaux me mit sur un cadavre arrivé tard la veille dès qu'il distribua les taches. Décervelage, et éviscération. Le plus dégueulasse du boulot. J'en héritais très souvent, parce qu'il m'appréciait encore moins que Rilli. J'étais étranger, ce qu'il avait découvert rapidement devant mon ignorance de coutumes évidentes. Rilli avait au moins l'avantage d'être un enfant du pays, donc, un peu plus acceptable.

J'en avais marre au superlatif. Enfin, plus pour très longtemps, heureusement. Je fis ma journée, avec une grande docilité. Je commençais à trouver du charme au Dieu Frogoul, c'est tout dire.

Rilli aussi, en avait marre. Il était encore un peu moins adapté que moi à ce genre de travail. Et il souffrait de ne plus peindre. Tout un coin du tunnel où nous avions percé notre trou était couvert de dessins, crayonnés la suie. Il utilisait adroitement le relief des pierres pour l'inclure dans son œuvre. Généralement, il faisait cela pendant que je creusais, en prenant sur son temps de repos. Il avait un soir reproduit Missie sur son char. En quatre traits noirs, il cerna si bien l'expression inquiète des yeux du petit chat qu'il me blessa. Je lui demandai de l'effacer.

J'étais en train de passer au vernis un vieillard à tête de gnome, quand résonna la claquette de bois qui annonçait la fin de la journée. J'abandonnai le vieux à demi peint avec délice. Je rinçai vaguement mes mains dans l'eau déjà brunie d'une jatte. Rilli me rejoignit. Nous nous écartâmes avec discrétion, pour enfiler un couloir désert et bien sombre.

Nous nous assîmes pour attendre. Peu à peu, les bruits cessèrent, et tout devint noir. Encore un peu de patience, pour plus de certitude, puis je tâtai le sol, jusqu'à ce que mes doigts rencontrent la torche que nous laissions en ce lieu. Je l'allumai. Rilli avait l'air fatigué. Yeux cernés, et joues creuses, très accentués par l'absence du système pileux. J'avais très probablement la même tête. Pas de miroir dans la région pour me renseigner.

Nous nous rendîmes à notre trou. Rien n'avait bougé, et mon colmatage de pierres était intact. Dîner. Viande sèche, galettes et vin, tout cela acheté à l'infâme trafiquant à tête de cuisinier qui préparait le repas de midi. Malgré mon talent pour le marchandage, il me pelait jusqu'à l'os à chaque transaction.

Nous attendîmes, en bavardant à voix basse, le milieu de la nuit. Rille dessina. Il reproduisit les salles d'embaumement, les cadavres, et les embaumeurs au travail. Il me représenta en train de vider par les narines une cervelle défunte, et mon expression enthousiaste valait le coup d'œil. Un vrai plaisir, de voir la vie naître de ses doigts. Il fit du maître d'œuvre une caricature si grotesque que je dus étouffer un fou rire dans ma paume. Le bruit pouvait être dangereux. Si une Rimalie passait par accident à proximité de notre trou, elle serait certes on ne peut plus surprise d'entendre rire les morts à gorge déployée.

Je m'endormis d'un coup, tandis qu'il continuait à dessiner. Il me réveilla en me secouant. Je défis mon assemblage de pierres, et nous nous coulâmes dans le trou. Pour l'éclairage, nous emportions une petite lampe à huile, moins pratique qu'une torche, mais plus facile à masquer de la main, ou à moucher de deux doigts en cas de danger.

Nous nous promenâmes au hasard, en cherchant. Tout était désert, tout

était couloirs identiques, dallés de jaune. Nous avions retirés nos sandales, et nos pieds nus ne faisaient pas le moindre bruit. Il régnait là une qualité d'épais silence, qui me rappela le souterrain de bronze. Décidément, j'étais voué à la vie en sous-sol.

Un nouveau couloir. Un escalier, étroit et raide, puis je souris, parce que le passage où nous débouchions offrait sur ses murs des fresques, dont je reconnus la facture. Rilli souriait aussi.

— Ça y est, je sais où nous sommes.

Long dédale de passages, puis, au bout, une porte. Pas très grande, d'un métal sombre, presque noirci, fantastiquement ornée. Au centre d'une galerie de monstre, Frogoul.

— La salle du Dieu, chuchota Rilli.

Je palpai la porte. Épaisse, bien close, par une énorme serrure. J'y collai un œil. Idiot. Tout était noir. J'avais prévu l'éventualité de cette porte fermée, et je tirai d'un baluchon accroché à mon épaule une série de crochets.

La serrure me donna du mal. Je la tripotai, Rilli la tripota. Nous y allions en douceur, pour ne pas l'abîmer. Tout devait rester d'apparence intacte. J'avais besoin de voir cette salle, pour bâtir un plan convenable. J'avais besoin aussi de voir ces portes infranchissables. J'aurais été grandement rassuré de les découvrir en bronze doré. Je n'étais pas absolument certain, malgré tout, que le rideau de velours se trouvait bien là. Donc, ouvrir la porte, la refermer, et l'ouvrir une seconde fois demain…

L'ennui, c'est qu'elle ne voulait rien savoir. Sans doute n'étais-je pas doué pour la cambriole. Mais je suis têtu, et je m'acharnai. Quand je m'énervais un peu trop, Rilli me remplaçait. Nous y passâmes un temps fou.

Elle finit par céder, mais je la forçai. Je pourrais peut-être refermer, mais sûrement pas la rouvrir. Plan à modifier sur ce point.

J'entrai et Rilli me suivit. L'œil s'habitue très bien à une clarté faible. Malgré le peu d'intensité de ma lumière, je reconnus les portes au premier coup d'œil. Les bonnes. Bronze doré bien lisse, elles occupaient tout un mur. Moins géantes que les Portes sans Retour, mais les mêmes. J'aurais parié sur une ouverture à deux battants.

Bonjour, Salaud. Tu vois, je suis là, et demain, je prendrai la sortie. Prépare tes armes !

La salle était aux dimensions du Dieu, et pas aux miennes. Tout entière de bronze doré, sol murs et plafond. Même les torchères, vides pour l'instant, étaient bronze. Une pièce entièrement lisse, non décorée. Vide, hormis, au centre, une table basse, garnie de deux chaînes terminées de menottes. Bronze doré aussi.

J'allai examiner la table. Les pieds surgissaient du sol, tout comme les chaînes de la surface, sans solution de continuité. Ensuite, je vérifiai les portes. Celles-là ne s'ouvraient pas quand on les touchait. Les hommes du monde de Rilli n'avaient pas conçu cette pièce. En aucun cas. Tout ici était l'œuvre du Salaud.

Mon plan initial était à revoir entièrement. Pas question de se dissimuler dans cette salle. Nulle part. Dès que les torchères auraient reçu leurs torches, j'y serais un peu plus visible qu'un corbeau sur la neige. Pas la moindre possibilité de cachette.

— Rilli, est-ce que tu connais le déroulement de la cérémonie ?

— Je connais les récits qu'en font les Rimalies. Peu avant le milieu de la nuit, elles amèneront ici la Servante. Elles placeront partout des torches,

elles enchaîneront la fille à cette table, puis elles repartiront, et refermeront la porte jusqu'à l'année prochaine.

— Comment se compose le cortège ?

— La Mère viendra en tête, puis la Garde d'honneur, qui entourera la Servante.

— Garde d'honneur ? Combien en tout ?

— Une vingtaine de Rimalies.

— Armées ?

— Bien sûr.

— Mais la Mère vient en tête ? Seule ?

— Oui. C'est elle qui tient la clé. Elle ouvrira et refermera la porte.

Bon. Il y avait là une intéressante possibilité.

— Est-ce que quelqu'un viendra ici demain, pour des préparatifs ?

— Il n'y a pas de préparatifs. Seule la Mère détient la clé de cette salle, et a le droit de l'utiliser. Elle l'utilisera pour donner la Servante au Dieu, et rien de plus.

— Parfait. Viens Rilli, repartons. J'en sais assez. Nous reviendrons demain… Rilli… Tu es vraiment sûr de vouloir venir avec moi ?

— Oui.

— Réfléchis encore. Tu as jusqu'à demain. Je te jure que ce que j'ai vécu depuis que le Dieu m'a piégé n'était pas une partie de plaisir. Et je doute que le piège soit à présent ouvert. Tu vas au devant d'ennuis peut-être pires que ceux que tu redoutes ici… Si tu quittes le territoire de l'Olgar, tu seras en parfaite sécurité. Tu peindras, tu te feras une autre vie…

— Je vais avec toi.

Il avait martelé ses mots, un monde d'entêtement dans le regard. Indiscutable, lui aussi avait une tête en durim.

Nous quittâmes la salle de Frogoul. Je tirai la porte, et la coinçai fermement à l'aide d'un petit bout de chiffon. En essayant de refermer cette serrure, je l'aurais probablement endommagée définitivement. Et demain, il faudrait que je sois dans cette salle, et pas dans le couloir.

Je fis quelques essais de poussée. Ça tenait. Si personne ne s'appuyait dessus de tout son poids, tout irait bien. Réglé de ce côté-là, mais une autre idée me trottait dans le crâne, et depuis longtemps. Je demandai :

— Rilli, sais-tu où est la Servante, en ce moment ?

Il me comprit très bien.

— Impossible, Gyall. Elle est dans les appartements de la Mère, et les Rimalies la gardent sans cesse. Tu ne peux pas espérer la rejoindre… En aucun cas.

— J'aurais seulement voulu… Elle doit mourir de peur…

Le petit chat, solitaire et terrorisée…

Rilli mit sa main sur mon épaule. Je me secouai. Nous retournâmes vers notre trou. Je mémorisai soigneusement le chemin. Si Rilli changeait tout de même d'avis… Je l'espérais. Et j'avais l'intention de tenter encore de le dissuader. Pas du tout certain que le Salaud lui permette de rester avec nous. Il m'avait bien séparé de Missie… J'imaginais Rilli, se retrouvant seul dans une époque style Maurice Tamerlan… J'imaginais très bien aussi l'autre possibilité. Si nous ne réussissions pas à passer, le géant nous piétinerait, comme autant de fourmis… Une mort rapide. Peut-être… Je chassai résolument de mon esprit la bouche aux tentacules.

Dîner sur le pouce, très silencieux. Rilli charbonna une baguette dans la flamme d'une torche, et crayonna à grands traits sur le mur. Il refit Missie. Comment, ne l'ayant vue qu'une seule fois, pouvait-il ainsi reproduire

exactement son expression lorsqu'elle était joyeuse, exaltée ? Le dessin de sa bouche exprimait un bonheur absolu. Ce portrait-là me fit du bien.

— Merci, Rilli.

Je m'endormis, toute confiance retrouvée.

Dernière journée de labeur. Je terminai de vernir mon vieux gnome. Je peignis ensuite une femme, qui avait dû être jeune, et sans doute belle. À présent, sa tête brunie, paupières, narines et bouche cousues, évoquait une réduction de Jivaro. On s'habitue à tout, même à l'horreur, quand elle est quotidienne. Sauf en ce qui concernait le travail de boucherie, moins abominable que les premiers jours, mais encore répugnant, je traitais mes cadavres avec un maximum de détachement. J'aurais aussi bien travaillé sur des morceaux de bois. Bien pour ça qu'à mon avis, l'enfer n'existe pas. Il faudrait qu'il soit constamment varié. Un enfer conçu par le Salaud, peut-être… Celui-là avait de l'imagination.

Repas de midi, sur la longue table de pierre. Écuelles et cuillères de bois, gobelets et cruches de métal. Les embaumeurs bavardaient, très détendus. Notre honnête cuisinier nous offrit des galettes, et tira de son fourneau à braises une marmite géante, noircie et bosselée. Il nous servit. Une louchée dans chaque écuelle. Le ragoût n'était pas plus mauvais qu'autre chose. Assez épicé pour dissimuler parfaitement la piètre qualité de la viande. Pas du rata de cadavre, à coup sûr. Ç'aurait été plus tendre. Tout le monde avala de très bon appétit sa portion filandreuse. Le vin était largement baptisé. Aucun risque qu'il monte à la tête.

Le repas terminé, durant la pause, j'emmenai Rilli à l'écart pour tenter encore de le dissuader. Autant vouloir ouvrir un sas avec un canif. Je me heurtai à une décision fermement prise, sans doute réfléchie, malgré tout, et qui ne changerait plus. Je me résignai. Si le Salaud nous laissait le jeu libre, je ne serais certes pas mécontent de l'avoir avec moi. C'était un bon compagnon.

Après-midi de travaux. Je m'y absorbai. Ils avaient le bon côté de m'occuper l'esprit aussi bien que les mains. Je trouvais mes morts très chouettes. Rilli s'activait très sérieusement. Nous n'échangeâmes pas deux mots.

Soir, et extinction des feux. Attente habituelle, et allumage de la torche. Nous gagnâmes les lieux de travail désertés. Dans la salle d'étripage, je choisis des couteaux magnifiques. Manches solides, longues lames à double tranchant, terriblement affilé. J'en ficelai deux à ma taille, et Rilli fit de même. Dérisoire protection. Qu'est-ce que j'aurais donné pour un laser ! Mais il n'aurait pas fonctionné, n'est-ce pas. Salaud ?

Je passai dans la réserve, pour attacher en deux fagots une dizaine de torches. Nous en prîmes chacun un. Voilà, préparatifs terminés. Nous retournâmes à notre trou.

Je me débarrassai de ma charge, pour ouvrir le passage. J'y enfilai l'un après l'autre les fagots. Rilli éteignit la torche en la frottant dans la poussière. Il prit la petite lampe à huile, et passa par le trou. Je le suivis.

Promenade dans les couloirs, sur la pointe des pieds. J'entendais résonner l'écho affaibli de lointaines vagues sonores. Je mis un moment à réaliser qu'il s'agissait de chants, accompagnés d'un martèlement rythmé. Cérémonie religieuse, qui devait occuper les Rimalies au maximum, en cet instant. Excellent pour nous.

Nous arrivions sur la porte de métal sombre. Je l'ouvris d'une poussée,

et la refermai derrière nous, en la calant de nouveau. La salle de Frogoul m'écrasait de sa vastitude. Les portes de bronze luisaient doucement.

Nous installâmes dans les torchères notre provision de torches, sans les allumer. Puis nous nous assîmes, pour attendre, la lampe à huile entre nous deux.

La petite flamme brûlait, sans vaciller, et donnait une tache de lumière ronde. Au fond, dans la pénombre, les portes, menaçantes et formidables. Qu'est-ce qui en sortirait ? Frogoul ? Un autre monstre ? Rien du tout ? Possible, somme toute. La Servante enchaînée pouvait très bien mourir ici de soif, et je voyais parfaitement la Mère revenant en douce enlever le cadavre. Toutes les religions utilisent des trucs. Non. Les portes s'ouvriraient, et le passage serait dur à franchir. Le Salaud ne faisait jamais de cadeau.

Nous ne parlions que peu, échangeant à peine, de temps à autre, une phrase chuchotée. Le plan était fait. Il marcherait ou ne marcherait pas. Inutile de le discuter cent fois. L'attente tirait durement sur mes nerfs. Les yeux de Rilli étaient calmes, mais la peur posait dessus un infime reflet verni. J'avais peur aussi.

Le temps s'étirait, en secondes devenues heures, mais il passa tout de même.

Un chant lointain s'enfla peu à peu, prenant plus de force, et se rapprochant. Je soufflai la lampe, tirai un couteau de sa gaine improvisée, et allai me placer derrière la porte d'entrée.

Le chant sonnait, de plus en plus clair. Des voix féminines, chaudes et belles, harmonisées entre elles. Je finis par saisir des paroles, et ne les reconnus pas. Une langue roulante de sonorités rauques, qui évoquait l'espagnol, sans en être.

Le chant se tut. J'entendis les pas d'une troupe en marche, très réguliers. Ils s'arrêtèrent, et une clé tinta légèrement. La porte s'ouvrait vers moi. Je la tirai d'une secousse, et jaillis comme un diable de sa boîte.

J'attrapai à plein bras une silhouette grande et large, la fis pivoter pour m'en couvrir, et posai sur son cou la pointe de ma lame. Effet de surprise complet. Ce que je ceinturais n'avait émis qu'un son hoqueté. Le couloir était plein de femmes figées, suffoquées. Elles entouraient complètement une silhouette en tunique blanche, qui se haussait sur la pointe des pieds pour regarder par dessus les têtes casquées.

Les yeux brumeux du petit chat étaient horrifiés. La Mère me couvrait très largement. Je dis :

— Je suis là, Missie.

Sa bouche s'ouvrit mécaniquement, comme celle d'une poupée, puis, sans émettre un son, les lèvres tremblantes dessinèrent les syllabes d'un nom. Le mien.

La scène figée s'animait. Revenues de leur stupéfaction, les Rimalies avancèrent d'un pas, armes brandies. Je n'avais jamais vu de regards plus sauvages. Je piquai un peu le cou de ma prisonnière.

— Dis-leur de se tenir tranquilles !

Elle n'était pas stupide du tout. Elle le dit, très bien, les guerrières s'arrêtèrent. Je maintenais une grande femme, large et musclée. Pas jeune, au moins cinquante ans et peut-être plus, mais l'âge ne l'avait nullement marquée. Le corps restait de pierre dure, et le visage avait fort peu de rides. Belle, des yeux noirs d'impératrice, et la bouche de quelqu'un qui a l'habitude de commander. Ses cheveux, roulés en macarons sur ses oreilles, étaient blancs. Il n'y avait nulle crainte dans son regard. Plus coriace que

le général, à mon avis, mais je la tenais bien. Un filet de sang coulait de son cou. Je piquai un peu plus.

— Dis-leur de laisser passer la Servante.

Missie était toujours cernée par les Rimalies. Je la voyais à peine.

— Laissez passer la Servante, mes filles, c'est bien ainsi.

Les femelles s'écartèrent. Missie avança. À ma hauteur, elle s'arrêta, les yeux pleins d'étoiles.

— Entre là dedans, dis-je, vite.

Elle obéit. J'appuyai de nouveau la pointe de ma lame sur le cou musclé. La Mère saignait pas mal, mais il n'y avait pas davantage de crainte dans son regard. Coriace, oui, et pas qu'un peu.

— Nous allons entrer, dis-je. Dis-leur de ne pas tenter d'enfoncer cette porte, ou tu mourras.

— Ne tentez rien, mes filles. Tout est bien. Notre Dieu aura sa Servante, et il punira cet insensé. Je suis la MÈRE !

Assertion d'orgueil absolu. Elle croyait ce qu'elle disait. Pensait-elle tenir Frogoul en laisse comme un toutou ?

Rilli avait allumé toutes les torches. Je poussai ma prisonnière dans la salle, et refermai la porte du talon. Une clé pendait à sa ceinture, au bout d'une chaînette. Je l'arrachai d'un coup sec, et la jetai à Rilli.

— Referme cette porte.

Je ne regardai pas Missie, petite silhouette blanche figée. Je tirai la Mère jusqu'à la table, l'y installai et ajustai à ses poignets les bracelets. Ils claquèrent d'un coup sec. Bien fermés, et sans trace de serrure. Comment s'ouvraient-ils ? La Mère, qui s'était laissée manipuler sans aucune résistance me renseigna :

— Frogoul brisera mes chaînes, après t'avoir tué.

De nouveau, une absolue certitude. Mais je ne me posais plus de questions. À présent, je voyais Missie. Blanche, toute en regard. Elle vola vers moi.

Je la tenais dans la chaîne de mes bras, et ses ongles s'enfonçaient dans mon dos. Je ne pouvais plus m'arrêter de l'embrasser. L'envie que j'avais de la prendre me rendait dément.

Pas le moment. Cosmos, pas le moment. Je l'arrachai de moi, comme si je m'écorchais. Elle pleurait, et riait en même temps. Les larmes coulaient sur ses joues, en filet d'eau brillante. Elle les essuya d'un pan de sa tunique. Plus une trace de crainte dans ses yeux. Seulement la joie. J'aurais bien voulu être aussi confiant qu'elle.

— Gyall, le rideau de velours est derrière ces portes. Elles disent qu'elles s'ouvrent sur une brume noire mouvante.

La Mère, très calmement assise sur la table, intervint :

— La première Mère, qui fit le pacte, a vu le brouillard noir. C'est le domaine de Frogoul. Il va venir, d'un instant à l'autre. Vous mourrez, il me libérera, et prendra sa Servante. Insensés, qui osez défier sa puissance…

Elle commençait à vaticiner. Je coupai net ses litanies.

— Ferme ton sas, ou je t'assomme !

Ferme ton sas, ça ne devait pas lui dire grand-chose, mais elle comprit très bien le sens général. Elle se tut.

Après avoir refermé la porte, Rilli était resté très discrètement à l'écart. Je l'appelai, et fis les présentations. Il regardait rêveusement Missie.

— J'aimerais te peindre…

— C'est ça, dis-je, on verra la suite plus tard. Pour le moment, écoutez bien. Nous allons nous placer devant ces portes. Dès qu'elles s'ouvrent, on

fonce. Il faudra essayer de passer de côté, ou entre les jambes de la saloperie. Bien compris ?

— Oui, dit Missie.

— Oui, dit Rilli.

Mais les meilleurs plans ont leurs failles, et le Salaud veillait. Les portes s'ouvrirent, non sur le rideau de velours, mais sur un couloir de bronze. Je trébuchai, sur le sursaut violent qui retint la détente de mes muscles, et je tirai Missie en arrière. Devant nous, bâillait un abîme.

Frogoul le sauta très aisément. Je reçus dans l'échine les vibrations transmises par son atterrissage. Rilli avait exagéré. Il n'avait pas la taille d'une montagne, non, seulement environ dix mètres de haut. L'œil pourpre était un lac de braises, et les tentacules de sa bouche s'agitaient. Son ventre distendu ressemblait à une montgolfière, piquée d'un petit nombril incongru.

Nous avions reculé, le plus loin possible. Il se tenait là, noir formidable, son crâne chauve touchant le plafond. Ses oreilles de pachyderme se balançaient, et la lumière des torches faisait luire sa peau sombre. Il n'émettait pas un son. Je me sentais David. Sans fronde.

Je haïssais le Salaud, avec une dévorante intensité.

La Mère parla, dans cette langue qui roulait des sonorités rocailleuses. Les pavillons d'éléphant se dressèrent. Il écoutait. Elle se tut, et le phare de l'œil rouge s'abaissa sur nous. Frogoul fit un demi-pas, sur ses courtes jambes torses, et s'accroupit.

Un bras se déplia, interminable, et une main se tendit. Missie gémissait, entre ses dents serrées. Je frappai les doigts spatulés avec assez de force pour les trancher net. J'avais cogné sur du durim. Ma lame cassa. La main se rapprocha.

Je sautai en arrière, et touchai le mur. Les doigts monstrueux me frôlèrent. Rilli fonça, et me paya sa dette. Totalement. Son arme n'eut pas plus de succès que la mienne. Un revers de la main géante le balaya comme un moucheron. J'entendis le craquement des os. J'arrachai de ma ceinture improvisée le deuxième couteau.

La rage incendiait mes veines. De nouveau, je sentis s'amasser cette force, boule ardente qui se tordait, s'enflait, se faisait densité et matière. Je pris le couteau par la pointe, et le lançai, en développant le maximum de mes forces. En même temps qu'il quittait ma main, la boule de haine s'arracha de mon ventre, le déchirant.

Frogoul chancela sur ses jambes torses, trébucha, et s'écroula. Sa chute fit vibrer la salle de bronze, et me secoua des pieds à la tête. Mon couteau était enfoncé jusqu'au manche dans le cœur de l'œil pourpre. La Mère hurlait à la lune, le regard dément. On ne voit pas tous les jours mourir Dieu.

Près du pied de Frogoul, Rilli gisait, le sang coulant en mare de son crâne fracassé. Je tâtai son cœur. Plus rien. Je lui fermai les yeux. Un ami, et un homme. Une main, qui créait la beauté. Partis. Sa vie donnée en échange de la mienne…

— Mon salut, Rilli.

La Mère glapissait, avec une stridence à lacérer les nerfs, en tirant sur ses chaînes. Ses yeux se révulsaient. Derrière moi, la petite porte résonnait de coups furieux. Elle commençait à jouer dans son chambranle. Missie s'accrochait à mon cou, demi-évanouie. Je la soulevai. Par dessus le ventre étalé de Frogoul, je voyais le couloir de bronze. Il s'effaça. Je contournai la masse du Dieu mort. L'abîme n'existait plus, ni le souterrain. Les portes

béaient, sur une brume noire, mouvante et veloutée, qui palpitait doucement.

VIII

Nouveau réveil dans un noir absolu.

Pensées brumeuses, et inconsistantes, qui peu à peu se dégagent, et se précisent. Première réaction, tâter. Pas de Missie, ce qui fit brusquement jaillir de la sueur de tous les pores de ma peau. Deuxième réaction, j'étais nu, allongé très confortablement. Une sensation familière. Mes doigts qui cherchaient toujours rencontrèrent quelque chose, et je sus. Je m'assis d'une détente, faisant naître la lumière.

Je clignai des yeux. Missie était là, allongée sur une couchette. La vague de soulagement me recoucha, et la veilleuse s'éteignit obligeamment. Je trouvai sans hésitation le bouton de commande, et fixai une lumière plus intense.

J'avais su où j'étais, instantanément, parce que mes doigts s'étaient refermés sur une sangle. Une cabine de vaisseau stellaire. Mes yeux la parcoururent, et je reçus un deuxième choc. Pas n'importe quelle cabine, non. La mienne. Celle de l'Archer.

Missie bâilla, s'étira, fit des yeux de chaton stupéfié, puis me tendit les bras en disant :

— Gyall…

J'oubliai tout le reste pour la rejoindre. Dès que je la touchai, je devins brasier, et elle aussi. Ni l'un ni l'autre n'avions jamais atteint à une telle intensité dans le désir.

L'aboutissement, atteignant à l'extrême limite de l'aigu, nous faucha. Nous restâmes un bon moment sans bouger, et sans parler. Missie se déplaça un peu, se pelotonna contre mon flanc, et fit passer mon bras sous sa tête. Puis elle dit :

— Je ne dirai plus jamais que c'est un Salaud. Plus jamais. Il est gentil… Tu comprends, je ne suis pas croyante, je ne savais pas à qui demander… Alors je l'ai prié, lui. Tout le temps… Pour que tu reviennes… C'était comme un horrible cauchemar… Et tu n'étais pas là. Tu n'étais pas là…

Elle frissonna, et ses yeux se fermèrent. Je lui embrassais les paupières, l'une après l'autre.

— C'est fini, jolie, c'est fini, mon chaton…

Elle soupira, rouvrit des yeux débordants de joie, et frotta son nez sur mon bras.

— Ça sent toi. Oh, c'est bon… Gyall, nous sommes sur ton navire, n'est-ce pas ? C'est l'Archer ?

— Oui jolie.

Elle connaissait la maison. Elle escamota la tablette, tira une cigarette, l'alluma et aspira profondément. Elle me la passa. Première bouffée, après bien longtemps. Saveur âpre, brûlante, et exquise. Nous la partageâmes, bouffée après bouffée, en les savourant, puis je fourrai le mégot dans le broyeur.

Missie fouillait mon aisselle, à petits coups de langue. Reprise du désir, aussi intensif. Cette fois, l'accord, plus long et plus complet, atteignit l'absolu.

Je me sentais miraculeusement bien. Totalement détendu, satisfait de tout. Le petit chat, et mon Archer. La suite ne m'intéressait même pas. Missie avait les yeux pleins d'un brouillard bleu très paisible. Elle se déplaça, pour poser sa tête sur mon torse.

— Où étais-tu, Gyall, tout ce temps ? Quand je me suis réveillée, et que je ne t'ai pas trouvé près de moi… J'ai cru que je devenais folle… Le jour se levait sur une grande plaine desséchée, j'étais sous un arbre, et j'avais une robe bizarre, avec un sein nu. Et tu n'étais pas là. Je ne pouvais pas arriver à l'admettre. Je te cherchais, partout. J'ai crié, j'ai appelé… Après, j'ai attendu, très longtemps. J'essayais de croire que tu étais seulement parti pour un moment, et que tu allais revenir, et en même temps, je savais bien que ce n'était pas vrai. Tu ne m'aurais jamais laissée toute seule… J'ai pleuré, un peu. Puis je l'ai engueulé, lui, je l'ai insulté, et, tout de suite après, j'ai fait des excuses, et je l'ai supplié… J'ai demandé que tu reviennes. Tu vois, il m'a exaucée…

— Laisse cette ordure, Missie. Ce n'est pas Dieu le père. Seulement une charogne, plus avancée que nous sur la route de l'évolution, rien de plus.

— Je sais bien que c'est idiot, mais tu ne peux pas savoir comment je me sentais, à ce moment-là. J'avais peur, et tu me manquais, oh, tu me manquais…

— Je sais exactement comment tu te sentais, pour la bonne raison que je suis passé par la même expérience. Quand je ne t'ai pas trouvée près de moi, j'ai failli devenir complètement cinglé.

— Mais tu n'avais pas peur, toi.

— Chaton, tu as une forte tendance à me surestimer. Ça m'arrive d'avoir peur, comme tout le monde.

— Pas une frousse comme ça. Je connaissais les pièges, je savais bien que sans toi, je ne pourrais pas m'en tirer. J'étais assise dans une petite tache d'ombre, sous cet arbre rouge. La plaine était sèche et déserte, et le soleil brûlait. Je commençais à avoir soif. Il fallait bien que je fasse quelque chose. Je suis partie, devant moi. Tout de suite, mon sein nu s'est mis à cuire. J'ai retiré cette robe, pour la poser sur mes épaules. Comme ça, c'était mieux.

— Tu n'avais pas de bourse, Missie ?

— Je n'avais rien d'autre que cette robe, et des sandales. Elles me faisaient mal aux pieds. J'ai marché, assez longtemps, puis j'ai vu quelque chose bouger, très loin. Je suis allée par là. En arrivant plus près, j'ai remis la robe, parce que je voyais vaguement circuler des files de gens. Je suis arrivée sur une espèce de route, tassée, et poudreuse. Elle était assez encombrée, et tout le monde allait dans la même direction. J'ai suivi, et j'ai vu, sur l'horizon, les remparts d'une ville. En approchant, j'ai cru être dans un hypno-rêve biblique. Tu ne peux pas t'imaginer…

— Je connais très bien ces remparts, jolie, je les ai vus aussi.

— C'est vrai, j'ai toujours du mal à me rappeler que tu étais là… Donc, je suis entrée dans cette ville. Il y avait un monde fou. De plus en plus. Cette foule puait. La vieille sueur rancie. J'ai été complètement coincée dedans, et entraînée, sans savoir où j'allais. Je me suis retrouvée dans un Temple. Tu l'as vu aussi ?

— Non. Seulement la partie en sous-sol.

— Fantastique ! Et j'étais très contente d'être à l'ombre. Mon sein était

rôti. Je regardais partout, c'était si curieux. Une salle gigantesque, bourrée de gens. Tous les murs étaient couverts de sculptures, très étonnantes. Au fond, j'ai vu un truc genre autel, et cet horrible Dieu, Frogoul. Presque aussi grand que nature. Très réaliste. De nouveau, j'ai eu peur, mais je ne pouvais pas m'en aller. Autour de moi, les gens parlaient en français. Je n'en croyais pas mes oreilles…

— Ça m'a vachement surpris aussi.

— J'essayais d'écouter, mais ils parlaient à voix basse, et je n'entendais pas grand-chose. Des mots, qui revenaient tout le temps. La Mère, la Servante, la Fête du Choix, et la chance qu'aurait l'Élue. Toutes les filles jeunes et jolies de l'assistance avaient l'air d'attendre quelque chose de merveilleux, comme si elles se présentaient à un concours de beauté, tu vois. Je t'assure, à ce moment-là, j'ai eu un pressentiment. Par rapport à l'autel, je me trouvais au milieu de la salle, à peu près. J'ai essayé de m'en aller. Impossible. Les gens refusaient de bouger d'un pouce, et ils m'engueulaient. Je me suis résignée.

— Il m'est arrivé presque la même chose, je te raconterai… Sacré Salaud ! Quel piège bien monté ! Une perfection. Jolie, ce n'est pas possible. Il ne peut pas guider les actes de tout un peuple… Supposons. Une race très avancée, qui nous distance totalement. Les Portes sans Retour et le souterrain, c'est plausible. Admettons que le Salaud puisse jouer avec le temps. Il nous projette dans l'époque Tamerlan, et nous en tire en plaçant sa nasse temporelle dans un ascenseur. Dur à avaler, bien sûr, mais encore possible… Ensuite, ça ne va plus. Tout le monde de Rilli semblait avoir été fabriqué pour nous sur mesure… C'est insensé. J'avais vaguement pensé à une galaxie lointaine et à des gens piégés dans le rideau, et transportés ailleurs. Il a dû y avoir des français, dans le lot. Mais ça ne va pas non plus, parce qu'il faut des siècles et des siècles, pour repeupler un monde… De plus, une série de coïncidences pareilles, c'est absolument impossible… Jolie, le jeu du Salaud est incompréhensible… Je paierais cher, très cher, pour quelques explications.

— Pas moi. Ça m'est bien égal, à présent. Il nous a renvoyé chez nous. C'est ton navire.

— C'est peut-être un nouveau piège… Où sommes-nous, d'abord ?

Je me levai, pour passer dans le poste de pilotage, et brancher mes écrans. Missie m'avait suivi. Elle poussa un cri de joie.

— Un Cosmoport ! Nous sommes bien chez nous !

— Pas n'importe quel Cosmoport, jolie, celui d'Allègre.

— Comment peux-tu le reconnaître ? Ils ne ressemblent tous…

— Pas pour moi. Je suis trans', tu l'oublies. Je le reconnais très bien. Les bâtiments du Contrôle penchent imperceptiblement, depuis un tremblement de terre.

— Alors, nous sommes rentrés. Enfin !

Je n'en étais pas aussi certain qu'elle. Je regardais. Des vaisseaux stellaires, alignés, des technos, qui s'affairaient, sans trop de hâte, un mégot aux lèvres. Les bâtiments, Contrôle, Transit, Administration. Un spectacle familier, habituel, dans un jour d'Allègre, gris et froid, avec quelques flocons de neige. Ma pendule de bord indiquait huit heures trente neuf. Rentrés, ou pas rentrés ? Les seuls, alors, à être revenus des Portes sans Retour ? C'était Allègre, et son Cosmoport, mais je me méfiais. Et, de toute façon…

— Missie, dis-je, si nous sommes vraiment rentrés, je repasserai un jour les portes.

— Tu es fou à lier ! Gyall !

— Non jolie. Je veux trouver le Salaud. Et je le trouverai, même si je dois y passer le reste de ma vie.

— Elle risque d'être courte. Gyall… Je t'en prie… Tu ne peux pas faire ça. Et moi ? Je ne compte pas ? Tu me laisseras toute seule, pour t'en aller chercher ta mort ?

— Jolie, si nous sommes chez nous, tu as tous les jetons Oléone pour te tenir chaud.

Je plaisantais, mais elle le prit très mal. Les yeux du chaton étincelèrent de rage.

— Salaud ! Foutu salaud ! Je te déteste.

Puis elle se mit à pleurer. Je la pris dans mes bras.

— Jolie, jolie, c'était juste une blague… Pas très maligne, je le reconnais. Je te présente de très plates excuses.

— Tu ne partiras pas ?

Elle reniflait, et recommençait à sourire.

— Pas tout de suite, en tout cas. Viens chaton, j'ai faim. Petit déjeuner.

Nous retournâmes dans la cabine. Je branchai le resto, et pressai les touches. Il est petit, mais très complet. Missie installa la tablette et tira deux sièges. Temps d'attente. Délicieuses odeurs, puis le resto cracha dans le casier du café chaud, des toasts à point, des œufs au plat, du sucre et du beurre.

Enfin un repas de civilisé. Je dévorai, refit fonctionner le resto pour une autre ration, et dévorai encore. Quand j'eus allumé une cigarette, je me sentis béat. Le petit chat avait mangé comme quatre, et ronronnait positivement.

— Gyall… Je suis si heureuse. Quand je pense à cet horrible monde…

— Continue ton histoire, jolie.

— Voyons… Ah oui, le Temple. Donc, j'étais là, coincée, et j'attendais je ne sais quoi. Des chants ont commencé à résonner, et des femmes sont sorties d'une porte dans un mur. La Mère, en tunique blanche, et les Rimalies, armées. La Mère a fait des tas de singeries devant l'abominable statue. Elle lui parlait, dans une langue que je ne comprenais pas. Ça a duré assez longtemps. Puis les Rimalies l'ont entourée, et elle est venue vers la foule. Tous les gens s'écartaient pour la laisser passer. Les Rimalies pointaient leurs lances. J'étais écrasée à un point inimaginable. Elle a circulé comme ça un moment, au hasard. Ses yeux fouillaient. Parfois, elle s'arrêtait, pour regarder une fille, puis elle repartait. Elle m'effrayait. Puis la voilà qui vient dans ma direction. J'essayais de me faire toute petite, mais elle m'a vue. Elle s'est avancée. Tout le monde se tassait pour lui laisser la place. Et je ne sais comment, je me suis trouvée juste devant elle. J'avais envie de fuir à toutes jambes. Ces yeux noirs… Elle me détaillait, comme un animal qu'elle aurait voulu acheter. Je ne l'aimais pas, et, bien sûr, j'ai relevé le menton, et je l'ai regardée aussi, avec un air, tu vois, de la considérer comme une vermine à écraser.

Mon brave chaton. Elle redressait la tête, en effet, en mimant la scène, le regard dédaigneux, et le nez pincé de mépris. Je ris. Elle continua :

— Alors, elle pointe le doigt sur moi, avec un air de prophétesse en transe, et elle braille : « Voilà l'Élue. Voilà la Servante ». Toute la salle se met à hurler. Les Rimalies m'entourent, et m'entraînent. Gyall, j'étais morte de peur. Toute cette histoire ne me disait rien qui vaille. Mais ces femelles en armes… Pour en venir à bout, il m'aurait fallu un canon-laser. Je ne pouvais rien faire du tout. Me débattre n'aurait servi qu'à me rendre

ridicule. Alors je les ai suivies, en m'appliquant à marcher bien droit, et à ne pas montrer que j'avais les jambes en flanelle.

— Bravo Missie !

Je me penchai par dessus la tablette, pour l'embrasser sur le bout du nez.

— Oh, je pensais à toi, à ce moment-là. J'y pensais… Je me rappelais la prison… Mais, cette fois, j'étais toute seule… Elles m'ont fait descendre jusqu'au cœur de la terre. Il y avait des torches, partout, et d'innombrables femmes en robes de cuir. Le décor était très beau, très orné. La Mère est partie. Les autres m'ont emmenée dans une grande pièce, magnifique, tout en mosaïque, pleine d'étoffes précieuses, et garnie de meubles en bois sculpté. Elles ont commencé à s'occuper de moi d'une façon inimaginable. Elles m'ont lavée, massée, enduite d'huile parfumée, peignée. J'ai dit que j'avais faim et soif, et elles ont apporté assez de nourriture et de boisson pour satisfaire un régiment. J'avais l'impression d'être une reine de légende. Seulement, je n'avais pas confiance, et j'ai demandé des explications. Elles ont été stupéfaites de mon ignorance, alors j'ai dit que j'étais étrangère. Elles ont poussé des cris d'étonnement et se sont exclamées, en insistant sur ma chance insigne… Puis elles m'ont tout raconté ! J'ai failli m'évanouir, et j'ai dû faire une sale tête, parce qu'elles se sont empressées, très affolées, en demandant si j'étais souffrante. Je n'étais pas souffrante, je paniquais complètement. Gyall, j'avais si peur que je coinçais mes dents pour les empêcher de claquer. Je ne voulais pas qu'elles le voient, parce que je pensais pouvoir essayer de m'enfuir. Tu comprends, elles, elles étaient persuadées que j'avais beaucoup de chance, et que je devais être très heureuse. Alors je me disais que si elles continuaient à le croire, elles ne me surveilleraient pas trop. Tu parles ! Jamais, un seul instant, je ne suis restée seule durant tout le séjour. Pas même pour aller aux tinettes. La nuit, elles me veillaient. La Mère est venue me voir plusieurs fois, et elle me répétait aussi combien ma chance était grande… J'avais envie de la tuer. Je ne pouvais plus manger, et je ne dormais pas. Je pensais à toi, tout le temps, et je le priais, lui.

Je me levai pour venir l'embrasser. Réaction immédiate, et je la portai sur la couchette. Intermède amoureux, très réussi.

Elle se serra contre mon flanc, et posa sa joue sur mon épaule.

— Gyall… Je ne peux pas croire que tu es vraiment là. Tu ne peux pas t'imaginer… Je ne savais pas si tu étais mort, ou vivant… Et j'étais promise à cette abomination… Je me disais qu'elle ne pouvait pas exister, impossible, puis je me rappelais le gardien, et j'avais peur, peur… Les Rimalies m'avaient raconté que les portes donnaient sur une brume noire, et que le Dieu briserait mes chaînes. Alors, je me demandais si je pourrais tenter de m'échapper par là… Et puis, à chaque fois, mon regard tombait sur une peinture, ou une sculpture, et je voyais cette bouche…

Elle frissonna, et je la serrai contre moi. J'allumai une cigarette, et la lui donnait. Elle aspira profondément, et se calma.

— Un jour, voilà qu'elles me préparent, et me sortent. Revoir la lumière du jour… Ça me faisait tant de bien. Je reprenais courage. Je guettais une possibilité… Tu parles ! Elles m'installent sur ce char, et, en voyant la foule, j'ai tout de suite compris que je n'avais aucune chance…

— C'est là que je t'ai vue, chaton. Moi aussi, je ne savais pas si tu étais morte ou vivante… Je t'ai appelée, j'ai crié, de toutes mes forces, mais tu ne m'as pas entendu…

— Oh Gyall… Si seulement j'avais pu te voir… Si seulement j'avais pu…

Quand elles m'ont ramenée dans cette cave, j'ai pensé à me tuer. Je l'aurais fait, si elles m'en avaient laissé la possibilité. Mais elles me surveillaient toujours, comme on garde un trésor… Et puis voilà que je sens Axin en danger, et son angoisse vient doubler la mienne…

— Axin ? Tu le perçois toujours ?

— Plus maintenant. Ça n'a pas duré longtemps, heureusement, parce que je devenais folle. Je ne pouvais pas supporter sa terreur en plus de la mienne. Les Rimalies s'inquiétaient beaucoup. Elles ne comprenaient rien. Elles me croyaient malade. La Mère est revenue me parler… J'avais les nerfs complètement tordus. Je lui ai envoyé un vase à la tête. Ça a fait tout un drame. Tu aurais dû voir ça ! Elle était folle de rage, totalement suffoquée…

Je riais, et elle se mit à rire aussi.

— En y repensant maintenant, c'est vraiment très drôle, mais je ne riais pas du tout, à ce moment-là. J'ai cru qu'elle allait me frapper. Les Rimalies étaient atterrées… Puis les choses se sont tassées. La Mère a bien voulu excuser ma folie, en la mettant au compte de cette maladie qui me rendait si bizarre. Les Rimalies redoublaient de surveillance et de sollicitude. J'étais toujours traitée comme une reine dont les moindres désirs sont des ordres, mais la seule chose que je voulais, c'était ma liberté, et je ne pouvais pas l'avoir. L'angoisse d'Axin est partie, et je l'ai senti sauvé. Heureusement, parce que la date de cette fête approchait. Si la peur d'Axin était restée dans mon esprit, elles auraient dû me porter jusqu'à leur Dieu… Gyall, quand cette nuit est arrivée, j'étais déjà morte. Je ne sentais plus rien, et j'avais la tête dans du coton. Je les ai suivies, je ne sais pas comment. Je ne sais pas ce qui me tenait sur mes jambes. Je ne sais pas. Elles chantaient, à pleine voix, et ça faisait comme un bruit de vagues dans ma tête. Elles ont cessé de chanter. Je mettais un pied devant l'autre, comme une mécanique. Le cortège s'est arrêté, et il y a eu comme une bousculade, devant. J'ai essayé de regarder, mais elles étaient trop grandes, trop larges, je ne voyais rien. Et, tout d'un coup, j'entends ta voix. J'ai eu l'impression de recevoir une décharge électrique. Mon sang s'est mis à galoper, et je le sentais puiser dans mes artères. En même temps, je n'y croyais pas. Je pensais avoir eu une hallucination auditive. Et je t'ai vu, derrière la Mère. Si bizarre, avec ce crâne nu, mais c'était bien tes yeux. Et je l'ai remercié, lui, remercié et remercié…

— Moi aussi, je l'ai remercié, ce charognard, quand je t'ai vue…

— Mais tu le hais…

— Oui. Totalement. Et je l'aurai !

— Moi, je ne le hais plus. Je ne crois pas qu'il soit vraiment mauvais…

— Chaton, c'est une ordure. Et il nous séparera peut-être encore, si nous sommes toujours piégés…

— Non, ne dis pas ça, je t'en prie… Nous sommes chez nous. Ensemble.

— Je l'espère, jolie, je l'espère…

— Maintenant, raconte, toi, ce qui t'es arrivé.

Je racontai.

Lorsque je lui parlai de Rilli, elle dit :

— Pauvre garçon. Je l'ai vu si peu de temps… C'était ton ami ?

— Oui. Un ami, et un type bien. Il avait un extraordinaire talent. Un très grand peintre. Mais tu as sûrement vu ses fresques, dans le temple…

— Des fresques sensationnelles, colorées, très personnalisées ? Souvent d'inspiration fantastique ? J'ai vu quelque chose qui évoquait un Cosmoport transposé…

— Le travail de Rilli.
— Quelle pitié, qu'il soit mort ainsi…
— Il a donné sa vie pour la mienne, parce qu'il croyait me devoir quelque chose… Ça aussi, le Salaud me le paiera !
— Ne fais pas ces yeux de fauve, Gyall. Tu es si bizarre, avec ce crâne nu. Ça accentue terriblement ton air sauvage… Quand tu as cette expression là, tu me fais peur.
Je l'embrassai sur l'oreille.
— Je ne suis pas en colère contre toi, chaton…
— Je le sais bien. Continue ton histoire.
Je lui racontai la suite. Quand j'en arrivai à la Secte des embaumeurs, elle fit des yeux mi-rieurs, mi-stupéfaits.
— Tu as vraiment travaillé là dedans ? À tripoter les cadavres, et tout ?
— Et tout, comme tu dis.
— Ça ne devait pas être drôle.
— Ça ne l'était pas.
Elle se redressa sur un coude.
— Tu fais toujours ce que tu as décidé de faire, même si c'est très difficile, très déplaisant, ou très dangereux. Je le sais bien. Et ça veut dire que si tu as décidé de repasser les portes, tu le feras, n'est-ce pas ?
Je n'avais pas envie de recommencer une dispute, et je biaisai :
— Ne parlons pas de ça pour le moment, jolie, nous ne savons même pas si nous nous sommes vraiment libres…
— Ne détourne pas la conversation. Répond ! Tu le feras ?
— Oui.
— Alors j'irai avec toi !
— Missie…
— J'irai ! J'ai…
— … une tête aussi dure que la tienne, foutu salaud. Je sais.
Elle ouvrait la bouche. Je la lui fermai de la mienne. Nos langues luttèrent l'une contre l'autre, et les pensées s'envolèrent.

Bien plus tard, je dis :
— Missie jolie, tu m'épuises. Je crève de faim.
— Moi aussi. Gyall, allons faire un très bon repas. Chez Calley. Je veux du…
— N'en parle pas maintenant, ou c'est toi que je mets à cuire. Allez, viens, debout !
Je fourrai la vaisselle sale dans le resto, puis nous prîmes chacun une douche, dans la minuscule cabine. Brouillard mouillé plutôt que pluie parce que l'Archer recycle l'eau, et l'économise au maximum. J'avais envie d'un bain bouillant. On verrait ça plus tard. Tous les Cosmoports offrent d'excellentes installations sanitaires.
Missie avait laissé des vêtements sur l'Archer. Elle s'habilla, et se maquilla. Très jolie. Longue robe fluide qui passait du bleu tendre au bleu nuit à chaque mouvement. Les triangles de tissu du corsage ne couvraient que très symboliquement les seins, mais c'était plus plaisant à l'œil qu'un buste totalement nu. Missie ne suivait la mode qu'en l'adaptant à son goût.
Je m'habillai aussi, retrouvant avec plaisir mon allure habituelle. Hormis ce crâne dépouillé, qui me donnait en effet un air assez bizarre. Enfin, ça repousserait. J'avais enfilé un pantalon et une chemise de peau beige, très fine et très souple, et des bottes courtes. Le tout, ultra confortable. Je bouclai à ma taille le ceinturon. Je l'avais retrouvé, accroché à sa place

habituelle. Je tirai le laser de sa gaine. Je n'aurais pas pu en jurer, mais il me semblait bien reconnaître le mien. Or, le mien était resté derrière le rideau de velours… Toujours la même histoire démente…

J'allai fouiner un peu dans les entrailles du resto, pour vérifier l'état de mes provisions… Assez restreint. Je branchai mon transmetteur pour passer une commande. Je demandai aussi une révision de l'Archer. J'avais envie de retrouver l'espace. Très envie.

Missie arriva, portant sur le bras un somptueux manteau de kérone.

— On y va, Gyall ? Oh, attends, je voudrais parler à mon père. Je lui avais promis de donner des nouvelles. Il ne sait pas que j'ai passé les portes, je ne lui en avais rien dit, il m'aurait fait enfermer. Il croit que je suis simplement en train de me promener ici et là. Il doit être fou d'inquiétude… J'inventerai une histoire d'accident sur une planète déserte… Dis-leur de me passer les relais, et Terra.

Je le fis, et c'est là que les choses se gâtèrent. Dans cette galaxie, la nôtre, il n'existait pas de Tarrent Oléone. Nulle part.

J'entrepris quelques recherches. Contacts, relais, et questions. Résultat, pas de Missie Oléone, et pas de Gyall Darra. Ma banque ne me connaissait pas, et je n'y avais jamais eu de compte. Missie était aussi dépouillée de ses biens que moi. Nous fîmes l'inventaire de nos finances. Le Salaud nous avait tout de même laissé un petit quelque chose. Assez pour régler ma note au Cosmoport, et assez pour s'offrir ce repas, qui faisait envie au chaton.

Le chaton avait son œil minable.

— Gyall, ce n'est pas possible.

— Eh non, ce n'est pas possible. Il ne peut pas, il ne peut pas modifier ainsi les choses existantes…

— Il a pu tuer mon père, puis utiliser des effaceurs de mémoire…

— Missie, il est impossible d'effacer un Tarrent Oléone de la mémoire de tous les gens qui ont entendu parler de lui. C'est dément. Comme si tu voulais effacer le Président de la Fédération… Non, il y a autre chose. Quoi ? Jolie, je crois que j'ai une idée. Nous sommes dans un hypno-rêve.

— Un hypno-rêve où on sent la douleur ? Ces aiguilles, ce n'était pas une plaisanterie…

— Un hypno-rêve géant, à la mesure du Salaud.

— Alors, c'est aussi un hypno-rêve où l'on meurt. J'en suis persuadée. Si nous n'étions pas sortis des pièges, nous serions morts.

— Je ne sais pas, jolie, peut-être pas…

— Tu as envie de te suicider, pour vérifier ton hypothèse ?

— En toute honnêteté, non.

— Tu vois bien. Gyall, ça ne peut pas être un hypno-rêve, même si sa science est inimaginable. L'hypnose endort, mais elle a ses limites. Tu peux embrouiller le cerveau, mais pas le corps. Lorsque les nerfs sont trop sollicités, ils envoient des messages d'urgence, et le cerveau se réveille. Je te garantis que je me serais réveillée, ce matin, quand nous avons fait l'amour, je te le garantis. De ma vie, je n'avais eu des sensations d'une telle intensité.

Elle avait parfaitement raison. Elle n'était pas la seule, à avoir ressenti des sollicitations suraiguës. Rien de tel qu'une bonne séparation pour pimenter les retrouvailles.

— Jolie, dis-je, cessons de nous casser la tête. Allons faire ce repas, j'ai de plus en plus faim. Pour les décisions à prendre, on verra par la suite.

J'attrapai au hasard un imperméable de cuir dans mon vestiaire. Penser

à récupérer ma veste, qui devait attendre chez Calley.

Des clous ! Calley n'existait pas non plus. Je fus soudain persuadé que tous les gens que nous connaissions avaient disparu de cet univers. À la place du bistrot style vingtième siècle, nous trouvâmes un restaurant ultra moderne, avec bloc resto très perfectionné. Nous y mangeâmes, assez bien, en arrosant copieusement le repas, ce qui nous rendit de l'optimisme.

Je sirotai mon sogoul, en rêvassant. J'étais dans cet état de digestion béate, qui suit un repas copieux fortement humecté. Agréable, de se retrouver en terrain familier. Le Salaud nous faisait une fleur, même s'il avait modifié le terrain… Allègre… Pourquoi ?

Brusquement, une sonnette d'alarme tinta dans mon crâne. Je pressai le bouton pour obtenir mon addition, et fourrai des jetons dans la fente, en me pressant.

— Viens jolie, on s'arrache, et en vitesse.

— Mais pourquoi ?

— Le Salaud nous a mis sur Allègre. Il ne fait rien gratuitement. Je veux filer d'ici avant d'apprendre ses motivations. On prend l'Archer, et on décolle. Après, on verra. Bien malin qui nous rattraperait dans la Brume. Nous aurons tout le temps d'y tirer nos plans. Et en paix.

Nous retrouvâmes le Cosmoport. Bien paisible, et les technos avaient déjà quitté l'Archer, le laissant en bon ordre de marche.

J'appelai le Contrôle, et un employé se matérialisa sur mon transmetteur. Regard surpris, et bizarre.

— Vous êtes rentré, Monsieur Darra ? Deux volants vous ont demandé il n'y a pas une demi-heure. En ce moment, ils sont à l'Administration. Je vais les appeler.

Petit silence gêné, il reprit :

— Je dois vous signaler que vous n'avez pas l'autorisation de décoller.

— Mais pourquoi ?

— Je ne suis pas autorisé à vous le dire. Vous devez attendre ici que les volants vous contactent.

— Bien. Je les attends.

Je coupai le transmetteur.

— Missie, sangle-toi sur la couchette, et vite, on s'arrache.

Le chaton avait des yeux très inquiets.

— Sans autorisation ? Mais c'est horriblement dangereux…

— Quelque chose me dit qu'il sera encore plus dangereux d'attendre ces volants. Je ne sortirai pas de la prison d'Allègre comme de celle de Maurice Tamerlan… Fais ce que je te dis, et tout de suite.

En parlant, j'avais bouclé mes sangles, et emboîté le casque sur mon crâne. Missie s'allongea, et ferma les siennes.

— Mais Gyall, si tu décolles sans autorisation, ils vont nous prendre dans un capteur…

— Si j'accélère normalement, oui, mais j'ai l'intention d'aller plus vite. Leurs réflexes seront moins rapides que ceux de l'Archer.

Elle saisissait très bien toutes les implications. Le bleu brumeux déborda d'angoisse.

— Et si tu t'évanouis ?

— Ils nous capteront peut-être. Une chance à courir… Missie, j'en ai marre des pièges. Archi marre. Si je peux me dégager de celui-là à temps…

Le chaton serra ses mâchoires.

— D'accord. Vas-y !

Je décollai.

Foudroyante accélération. Le poing géant s'est abattu, et il cherche à tuer. Il écrase ma cervelle, enfonce mes poumons, lamine mes viscères. Le transmetteur hurle des imprécations, que je n'écoute pas. Mes yeux, qui sont aussi les yeux du navire, s'emplissent de tourbillons cramoisis. Dans ces taches rouges mouvantes se matérialise un transport géant, et je l'évite par un réflexe dû à l'automatisme des habitudes acquises. Ce sont ces mêmes réflexes qui guident le navire. Je ne suis qu'à demi conscient. Ma bouche ouverte se distend, et ma cervelle malaxée n'a plus de pensées cohérentes.

Le poing géant était parti. Je me retrouvai dans l'espace, saignant de la bouche, du nez et des oreilles. Missie avait les yeux clos, et du sang sourdait de ses orifices. Nous étions hors de portée des capteurs. Je mis les coordonnées sur Terra, et branchai le Heym. Je retirai le casque, débouclai mes sangles, et me traînai jusqu'à la pharmacie de bord. J'avalai deux gélules, et allai faire suivre au chaton le même traitement. Ses yeux s'ouvrirent, d'abord étonnés, puis joyeux.

— Ça y est ?

— Nous sommes dans la Brume, jolie, ils ne nous rattraperons pas là. Pour une fois, nous avons pris le Salaud de vitesse.

— Qu'est-ce qu'ils te voulaient, ces volants ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Le Salaud nous avait placé sur Allègre pour une raison bien précise… L'histoire du loup, peut-être, qui refaisait surface…

— Mais tu avais eu un non-lieu.

— Jolie, s'il peut effacer Tarrent Oléone et mon compte en banque, il peut aussi bien modifier un dossier de police.

— Si c'est ça, ils lanceront un avis de recherche dans toute la Fédération.

— J'ai mis le cap sur Terra. Pour le moment, ni toi ni moi n'y existons plus légalement. Nous allons changer de noms. Rien de plus simple.

— Mais aucune banque mémoire n'aura nos coordonnées…

— Justement. À notre époque, les papiers n'ont pas l'importance que leur accordait celle de Maurice Tamerlan. Une erreur de banque mémoire, c'est rare, mais ça peut arriver. Terra est vaste, et c'est notre monde. Tout ira bien.

Grossière erreur. L'Archer ne sortit pas de la Brume.

IX

Je ne pouvais pas arriver à le digérer. Nous aurions dû être à destination depuis longtemps, et mes écrans reflétaient toujours cette grisaille épaisse, mur palpitant plutôt que brouillard, qui s'appelle la Brume.

Mon propulseur Heym n'était pas en panne – elles sont inexistantes, et, en ce cas, le navire émerge de suite dans l'espace normal – non, il fonctionnait parfaitement, nous emmenant vers je ne savais quelle destination non programmée. J'avais tenté de le débrancher, en prenant les commandes. Impossibilité absolue. Tout répondait normalement à mes gestes, mais le Heym restait en action. Aberrant, et sur-exaspérant.

Il arrive parfois qu'un navire se perde dans la Brume. Les transmetteurs n'y fonctionnant pas, nul n'en a plus jamais de nouvelles. Mais je ne croyais pas à une coïncidence. Le Salaud paraît vite. Déçu dans ces intentions, il nous précipitait dans un nouveau piège. À moins que, justement, en fuyant Allègre, je n'ai réagi exactement comme il l'espérait…

La sensation d'impuissance que je ressentais me mit dans une rage noire. Missie n'était pas de meilleure humeur que moi.

Dispute, puis acte d'amour en forme de combat. Elle résista, griffa, mordit, en y prenant un extrême plaisir, et je la forçai, avec délice.

La guerre finie, elle avait les lèvres enflées et fendues, et portait partout l'empreinte de mes doigts en meurtrissures sombres. J'étais lacéré de coups d'ongles, et couvert de morsures. L'un et l'autre apaisé, nous nous sentîmes pleins de repentir en découvrant l'étendue des dégâts. Remords qui se traduisirent par des soins mutuels, attentifs et tendres, entrecoupés d'excuses.

— Jolie, je ne voulais pas…

— Oh ! Je suis désolée, Gyall…

Je l'étais aussi. Je n'ai pas l'habitude de maltraiter mes complices de plaisir, et Missie n'a rien d'un vampire. Pas notre faute. Nous avions épuisé l'un sur l'autre une rage dirigée contre le Salaud.

— Je recommence à le détester, dit Missie. Tu as raison, il est mauvais.

— Jolie, je finirai bien par le trouver…

— Où nous emmène-t-il ?

— Je voudrais bien le savoir. Peut-être chez lui ? Ça me plairait.

Elle mit ses bras à mon cou, et se serra contre moi.

— Tant que tu es là, ça m'est égal. Je me demande où nous allons trouver le rideau de velours, cette fois…

Question que je me posais également. Où, et après quelle cruelle vacherie ?

Vingtième jour de Brume. Monotonie, et fatigue due à la claustration. J'ai l'habitude des longs voyages, mais, d'ordinaire, je les effectue seul. L'Archer n'est pas grand. S'il peut transporter, éventuellement, quelques passagers, il n'a pas été conçu dans ce but. Missie ne connaissait que le

confort total qu'offrent les grands navires des lignes interplanétaires. Elle devenait un peu plus que nerveuse. Je me dominais mieux, mais pas sans peine.

J'avais instauré un rationnement. Mieux valait prévoir. J'ignorais combien de temps nous resterions pris dans cette toile. Nous jouions aux dés. Je gagnai une notable partie de la fortune Oléone, et Missie la récupéra en trichant honteusement, nullement contrite d'être prise en flagrant délit. Nous mangions, nous dormions, nous faisions l'amour, très souvent. Rien de tel pour détendre les nerfs.

En fouinant pour tuer le temps, Missie découvrit une réserve de chaubi. Comme tous les trans', il m'arrive d'en convoyer, et, dans ces cas-là, le destinataire m'en offre toujours un peu. Je n'y touche guère. C'est une drogue bizarre. Elle perturbe et intervertit les sens. Ceux qui en abusent voient leurs réflexes d'abord se ralentir, pour s'annihiler complètement ensuite. Elle finit par tuer ses asservis, à la longue. Mes réflexes, c'est mon capital travail. Inutile de dire que je ne suis pas un adepte.

En principe, le chaubi est interdit à la vente, et réservé à l'arsenal thérapeutique. En réalité, il en circule partout, mais offert à un prix nettement prohibitif.

En découvrant le petit paquet d'herbes agglomérées, Missie poussa un cri d'excitation :

— Oh ! Du chaubi ! Tu en prends, Gyall ?

— J'y ai goûté une fois ou deux. Celui-ci m'a été donné par un marchand d'Allègre. Je n'y pensais même plus.

— Je peux essayer ?

— Tu n'en as jamais pris ?

— Jamais. Axin en prenait, et il a dû se faire désintoxiquer. J'aime autant te dire qu'après ça, mon père a veillé à ce que l'on ne trouve plus un milligramme de chaubi sur dix parsecs autour de la maison. Et je n'étais pas tentée. Avant son séjour en clinique, Axin avait vraiment une allure inquiétante. Ça m'a fait peur… Mais, à présent, j'aimerais bien, juste pour voir.

Elle avait des yeux de fillette excitée. Après tout, pour une fois, ça nous occuperait un bon moment. Je lui pris le paquet des mains, et détachai de la masse collée deux petites touffes que je roulai en boulettes dans mes doigts.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, Gyall ?

— Se coucher d'abord, mâcher et avaler le jus. Rien de plus.

— Avec toi, alors.

Nous nous allongeâmes côte à côte sur la même couchette, et le chaton mit sa tête au creux de mon bras. Je fourrai la boulette dans sa bouche, et écrasai la mienne entre mes dents. J'avalai le jus poisseux, sucré, et aromatique.

Je mâchai, peut-être dix minutes.

L'odeur de Missie commença à m'envahir. Une senteur douce, un peu acide, un parfum vert, qui se décuplait, pénétrant en moi par les pores de ma peau. Il s'enfla, et se divisa en mille fragrances mêlées, qui m'habitèrent totalement. Un univers d'arômes, qui coulait en torrents, en cascades, et me roulait dans les vagues d'un océan d'exhalaisons. Je le percevais avec mon sang, mes viscères, mes os.

Missie bougea, et je l'entendis avec mes yeux, dans un ruissellement de lumière. Tous les sons de la pièce, démultipliés, entrèrent par mes prunelles, non tonalité, mais déchaînement de couleurs fulgurantes. Une

explosion bleue, un écho vert, un battement écarlate, une clameur jaune, un froissement violet, un éclatement vineux, un cliquetis mauve, un chuchotement orangé. Missie parla, et je perçus un fracas noir et pourpre, ardoise et corail, saphir et jade. J'essayai de répondre, et un rugissement de couleurs jaillit de mes yeux.

Mes doigts posés sur elle devinrent regards. Je la vis dix fois. Dix Missie, une Missie qui les résumait toutes. Cinq pointes de seins durcies dans ma paume. Dix hanches, qui bougeaient doucement. Cinq mèches de cheveux noirs flottantes. Cinq bouches, aux lèvres tièdes et douces. Mes doigts voyaient, et gardaient cependant leur sens tactile. Les odeurs continuaient à me parcourir, et les couleurs à entrer dans mes yeux. Tout se mêlait, se fondait, dans un tourbillonnant vertige.

Je lui fis l'amour par l'oreille, avec une langue devenue sexe. La jouissance me plongea dans un maelstrom noir.

Je dormis, d'un sommeil plus épais que la mort.

J'en émergeai quatre heures plus tard. Engourdi, la bouche amère, la cervelle embrouillée. Je titubai jusqu'à la cabine de douche, et réglai le brouillard d'eau sur une température glacée. J'y restai jusqu'à devenir bleu, et claquer des dents. Je me réchauffai à l'eau bouillante, et remis l'eau glacée.

Malgré l'énergie du traitement, je n'étais pas tellement plus frais en sortant. J'avalai deux gélules, et les fis descendre avec un bon demi-litre d'eau. J'étais desséché de soif, mou et vidé. Je m'assis un moment. Le coton qui enveloppait ma cervelle se dégagea peu à peu.

Le chaton s'éveilla en grognant, voulut se lever, et retomba sur la couchette en refermant les yeux. En dépit de ses protestations vagues, et de faibles mouvements défensifs, je lui fis subir un traitement analogue au mien. Les gélules avalées, je la réinstallai sur la couchette, où elle resta les yeux clos, une expression maussade sur le visage.

L'effet du remède commençant à se faire sentir, les yeux bleus se rouvrirent, un peu plus vifs.

— J'ai soif…

J'avais soif aussi. Le chaubi déshydrate. Je lui donnai à boire, et bus également.

— Oh, Gyall, c'était fantastique ! Fantastique ! Mais le réveil est bien désagréable. Pire qu'une gueule de bois…

— Eh oui, on ne peut pas tout avoir…

— C'est vraiment une expérience extraordinaire. Je suis contente de l'avoir faite. Je comprends mieux Axin.

— Jolie, c'est dangereux. Le réveil est déplaisant, mais deux gélules arrangent les choses. Les cliniques remettent parfaitement sur pied un type au dernier stade de l'intoxication, seulement, c'est un cercle vicieux. Justement parce que les dégâts se réparent facilement, un enchaubé recommence, et recommence encore. Mais, à la longue, les dégâts s'arrangent moins bien, puis ne s'arrangent plus du tout. Le chaubi tue, en finale. Axin a été désintoxiqué combien de fois ?

— Une fois. Axin ne recommence jamais les mêmes expériences. De plus, aussi bizarre que cela puisse paraître, il a une volonté extrêmement tenace.

— Une tête de durim, dis-je en riant. Ça doit être un travers de famille.

— Tu peux parler !

Le chaton s'indignait. Puis nous rîmes ensemble.

— Je me sens mieux, dit-elle. Mais très bizarre. Il me semble que je fais des gestes qui durent une demi-heure.

— Ralentissement des réflexes. C'est une réaction bien connue.

— C'est pour ça, que tu n'y touches pas !

— Bien deviné, jolie. Et je n'en aurais jamais pris sur l'Archer si nous n'étions pas coincés dans la Brume. En ce moment, je serais incapable de piloter. Temps de réaction trop lent. Je n'ai jamais connu de trans' enchaubé.

— Ça va durer longtemps ?

— Deux ou trois heures. Puis tout rentrera dans la norme.

— Je ne crois pas que je recommencerai, dit-elle, un peu rêveuse. Je n'aime pas cette sensation. Il me semble que… Gyall ! Regarde !

Un de mes écrans s'inscrivait dans la porte communiquant avec le poste de pilotage, et ce que j'y vis me fit sauter sur mes pieds, et m'y ruer.

La Brume était partie, remplacée par l'espace normal. L'auto-pilote avait pris la relève, et nous naviguions à très petite vitesse dans un noir doux, piqué d'étoiles. Des constellations étrangères, et cependant connues. J'ai l'habitude de les mémoriser. J'en avais enregistré bon nombre, en sus du poisson volant. En ce moment, nous nous dirigions vers son nez. L'étoile Argid.

— Jolie, dis-je, je n'aime pas ça. Pas du tout. Nous n'avons pas, et de très loin, voyagé assez longtemps pour sortir des galaxies répertoriées. Cependant, celle-ci est autre, et je l'ai déjà vue. Ces constellations appartiennent au monde Rilli. De plus, ça nous arrive juste au moment où mes réflexes ne vaudront pas un clou. Je commence à avoir l'habitude des combines du Salaud…

Avec un optimisme à mon avis très exagéré, Missie déclara :

— Nous les avons déjà déjouées. Nous nous en tirerons bien une autre fois. Et j'aime mieux ça que la Brume. Nous pourrons peut-être trouver une planète possible. J'aimerai tant marcher, et respirer de l'air pur… Oh, je suis contente.

Je l'embrassai sur le bout du nez.

— Chaton, c'est toi qui as raison. Pour le moment, nous allons laisser aller les choses. Argid est une destination qui en vaut une autre, et l'auto-pilote s'en tirera mieux que moi.

J'avais à peine terminé ma phrase que, réflexes amortis ou pas, je sautai dans mon siège, claquai les sangles, et emboîtai le casque.

— Missie, sur la couchette, et sangle-toi ! Je n'aime pas ce que je vois.

Ce que je voyais, c'était une formation de cinq énormes vaisseaux, non sphériques comme les nôtres, mais en forme de ballon de rugby obèse. Ils se déplaçaient en bon ordre, et venaient vers moi. Le durim est un métal clair. Les navires qui s'approchaient étaient noirs. Les yeux de l'Archer me donnaient une distance de vision bien supérieure à la mienne. Ce que mes écrans m'avaient renvoyé comme une série de taches se dessinait à présent très nettement.

Une formation sombre, encadrant avec précision un vaisseau géant, et marquée d'un sigle blanc, très reconnaissable, en dépit de son extrême ancienneté : une tête de mort, et des os croisés.

Il arrive que les trans' emportent dans leurs soutes des cargaisons précieuses, et, à notre époque, les pirates existent toujours. Mais ils opèrent exclusivement à terre, et c'est pourquoi j'ai une autorisation de port d'arme. Dans l'espace, c'est une impossibilité, à cause de la Brume. Personne n'y peut suivre personne. Un navire que l'on tenterait d'arraisonner y disparaîtrait immédiatement, se mettant ainsi hors de portée.

C'est ce que je tentai de faire. Je branchai le Heym, qui resta mort. Ce nouveau tour de passe-passe me fit rugir de rage.

Je pris la fuite. L'Archer n'est pas armé, et quelque chose me disait que ces pirates-là devaient l'être. Répondant à mes sollicitations, le navire bondit. Mes yeux arrières me montrèrent la formation noire, qui fonçait à mes trousses, et elle grossissait sensiblement.

À présent, les navires sombres se dessinaient très clairement sur mes écrans, et Missie gémit :

— Ce n'est pas possible !

— Jolie, nous sommes revenus dans cette galaxie bizarre où les mythes se matérialisent. Je crains que ce ne soit très possible, au contraire. Le Salaud nous tient toujours dans ses mâchoires, et je ne vaux rien aux commandes… Je nous vois mal partis.

Très mal partis, en effet. La formation noire était plus rapide que moi. Je ne fus même pas surpris de cette nouvelle vacherie. Ils approchèrent, assez vite, jusqu'à boucher les écrans de leur masse. Je vis s'ouvrir sur leurs flancs les sas-écoutilles.

Les coups de semonce m'encadrèrent d'un quadrillage serré, très précis. Une perfection de tir, vraiment. Je reconnus très bien les armes employées. Terra a les mêmes. Des canons-veïkens. Avec ça, ils découperaient ma coque en rondelles, ou la feraient fondre. Amorti comme je l'étais, je n'esquiverais rien du tout.

Mon transmetteur clignotait pour signaler un appel, et je le branchai. Apparut un géant blond de plus de deux mètres. Visage rasé, cheveux longs noués sur le sommet du crâne. Torse nu, bardé d'armes, et découvrant ses dents dans une explosion de gaieté. Il s'exprima en excellent français, et rugit avec bonne humeur :

— Bats-toi, ou rends-toi !

Me battre, je l'aurais bien voulu. Avec quoi ? quant à me rendre, c'était une autre histoire. Je fis jaillir l'Archer vers le haut, pour échapper à l'encerclement, et poussait encore mes accélérateurs. Ils me suivirent, dans une même détente, et mes réactions étaient lentes, bien trop lentes…

Le géant blond rugissait de rire.

— Le petit poisson voudrait bien s'échapper, mais personne n'échappe à Oleig, personne.

Ils me piégèrent dans le plus étrange capteur imaginable. Un filet à mailles géant, qui surgit soudain d'un sas-écoutille, et se développa. Je le vis partir, et s'ouvrir comme une fleur. Mais mes réflexes émoussés réagirent bien trop tard. Les entrelacs de métal enveloppèrent ma coque, je les sentis à travers mes palpeurs comme s'ils s'étaient refermés sur mon propre corps, et mes yeux à vision multiple furent en partie bouchés par les mailles épaisses.

Un capteur efficace, si pas rationnel. L'archer, paralysé, ne répondait plus aux commandes. Je retirai mon casque, devenu inutile, et débranchai mes propulseurs.

Le géant blond pleurait de rire.

— Le petit poisson est dans la nasse !

— Va te faire mettre, enchaubé !

Ma réponse ne fit qu'exciter davantage son hilarité. Un type jovial, vraiment. Le filet me halait vers le navire amiral. Un vaisseau géant, de taille à engloutir l'Archer. Il l'engloutit, en effet, dans un sas qui bâilla sur son flanc.

Le géant essuyait ses yeux de ses poings.

— Maintenant, le petit poisson va ouvrir bien gentiment son sas, et rester dans le champ de l'écran, les mains croisées sur la tête. La jolie fille aussi, sinon je vous ferai cuire.

Il le pouvait très certainement. Je débouclai mes sangles, et obéis. Missie vint se placer à côté de moi. On peut toujours compter sur le chaton lorsqu'il le faut. Elle était pâle, les yeux trop brillants, mais rien de plus.

Bientôt mon sas ouvert cracha un groupe de quatre hommes. Tous grands, tous blonds, coiffés comme le géant, et torses nus comme lui. Des armes multiples pendaient à leurs ceinturons, dans l'ensemble inconnues, mais ce qu'ils braquaient sur nous, c'était des lasers.

Missie et moi portions les habituelles combinaisons de vol, et notre tenue parut surprendre nos visiteurs. Pour quoi pas ? La leur me surprenait bien. Leurs pantalons, qui paraissaient taillés dans une feuille de souple métal noir, s'arrêtaient aux genoux, et ils étaient pieds nus.

Ils me palpèrent très soigneusement, et me bouclèrent les poignets dans le dos avec un lien magnétique supra-efficace. Puis ils entravèrent mes chevilles d'une attache lâche qui me permettrait de marcher, mais sûrement pas à grands pas. Ils immobilisèrent Missie de la même façon, après un examen tactile nullement à double sens. Ils vérifiaient l'absence d'armes, et rien de plus.

Ils nous emmenèrent.

Ce navire pirate était gigantesque. Tout entier de métal noir, bien éclairé, et muni aussi de stabilisateurs, puisque j'y pesais mon poids normal. Nous suivîmes d'interminables coursives. Encombrées. L'équipage paraissait important. Hommes, mais aussi femmes, grandes et blondes, portant le même pantalon court que les mâles, avec un soutien-gorge sans bretelles de métal foncé. Leurs seins ressemblaient à des obus. Un flot de cheveux descendait sur leurs épaules, retenu par un bandeau étroit qui encerclait la tête. Je ne vis pas un seul membre d'équipage qui ne fût blond.

Missie et moi avions un succès d'animaux de foire, très certainement à cause de notre aspect. Une belle blonde aux yeux surpris tira au passage les cheveux de Missie, pour s'assurer qu'ils étaient bien à elle. Le chaton répondit par un coup de talon sur les orteils nus de l'offenseur, qui glapit en reculant, ce qui me fit rire. L'un de mes escorteurs m'enfonça son poing dans les reins, sans aucune tendresse.

Nous entrâmes dans une petite pièce confortable, meublée d'une table basse, d'un divan, et de fauteuils. Rien n'y ressemblait à ce que j'avais coutume de voir dans un vaisseau stellaire. Le mobilier paraissait surgir du rêve d'un décorateur enchaubé. Métal sombre tarabiscoté, et coussins rutilants. L'accord des couleurs et leur assemblage gueulaient.

Une porte s'ouvrit, pour laisser entrer le géant blond. Vu de près, il était encore plus impressionnant. Je ne suis pas petit, mais il me dépassait d'une tête. Ses muscles roulaient sous la peau à chaque mouvement. Il souriait, très aimable.

— Je n'ai jamais vu d'yeux et de cheveux comme les tiens. Quelle est ta planète ?

— Terra.

Il parut surpris, puis ses yeux se plissèrent.

— Il n'existe pas de Terra dans l'Empire. Tu me mens. Je n'aime pas ça.

Il me gifla. J'eus l'impression de recevoir une tonne de durim sur le côté de la tête. Sans l'affectueuse sollicitude des deux gardes qui me maintenaient, je ne serais pas resté debout.

— Quelle est ta planète ?

Le ton interrogateur manquait d'aménité.

— Que veux-tu que j'invente ? Je viens de Terra. D'une autre galaxie.

Les sourcils du géant se soulevaient d'étonnement.

— Peut-être dis-tu vrai. Ton aspect est étrange, et tes vêtements aussi, sans parler de ton navire. La fille a des yeux normaux, mais ces cheveux. Seulement, si tu dis vrai, c'est très ennuyeux pour vous. Personne ne pourra payer votre rançon…

Une rançon, à présent. Et puis quoi, encore ? Je haussai les épaules.

— Comment veux-tu que je la fasse venir ? Par courrier express ?

Il rugit de rire, en découvrant des dents magnifiques, puis son poing m'arriva dans l'estomac. Un vrai marteau pilon. Sans l'aimable appui de mes gardiens, j'aurais traversé la pièce jusqu'à l'autre mur.

Le géant ne riait plus. Ses yeux étaient un peu plus que froids.

— Je pose les questions, et tu réponds, bien gentiment. Sinon, je t'apprendrai tout ce que tu dois savoir.

La colère commençait à me mordre très sérieusement. Les arguments frappants me font toujours cet effet-là. Je n'aime pas la contrainte. Mon géant m'observait, le regard inexpressif. Il reprit :

— Pas de rançon… Dommage, très dommage. Parce que je ne garde pas les bouches inutiles. Vous allez passer tous les deux au convertisseur. Comme ça, vous servirez au moins à quelque chose.

Éclats de rire tonitruants. La situation l'amusait vraiment beaucoup. Elle m'amusait moins, mais je ne lui en fis pas la remarque. Tous les vaisseaux stellaires possèdent un convertisseur, plus ou moins important. On y précipite les déchets, qui sont broyés, et recyclés. Un corps humain, ça contient énormément d'eau. Comme il le disait, nous servirions à quelque chose.

Le chaton avait des yeux horrifiés. Elle ouvrit la bouche. Je dis :

— Tais-toi, Missie.

Ma voix plate et unie lui rendit du sang froid. Ses yeux cessèrent de montrer du blanc. Je lui souris, et elle me rendit mon sourire. Elle était plus que blême, mais se tenait bien droite, la tête redressée. J'étais fier d'elle.

— Emmenez-les, dit le géant.

Missie se rapprocha de moi, pour se coller contre mon flanc. Ses mains liées agrippèrent les miennes dans mon dos. Je serrai ses doigts.

Ils nous séparèrent, et nous encadrèrent. Promenade dans les coursives, assez longue. Nos chevilles entravées ne permettaient pas une avance rapide. Le géant nous suivait. Sans doute le spectacle l'intéressait-il. J'avais l'intention de lui offrir le moins possible, et, parce que j'étais avec elle, Missie tenait très bien le coup.

Le convertisseur annoncé avait une bouche à avaler un éléphant. Ils le branchèrent, et il ronronna.

J'avais supposé qu'ils nous abattraient au laser avant de nous y enfourner. Grossière erreur. Leur évidente intention était de nous y introduire bien vivants. La peur que je combattais tenta de me submerger, et la lutte devint très dure. Missie était à nouveau collée contre moi, et ses doigts serraient convulsivement les miens. Ses yeux étaient plus grands que son visage. Elle se mordait la lèvre, et un filet de sang coula.

Je dépassai le stade terreur. Une rage absolue, proche de la démence, la remplaça. Elle ne visait pas le géant blond. Il n'était qu'un instrument. Je haïssais le Salaud.

— L'homme d'abord, dit le géant.
— Non, dit Missie. Ensemble.
Elle ne suppliait pas. Elle énonçait une vérité éternelle. Sa voix n'était qu'à peine frémissante. Mon brave chaton.
Le géant s'amusait énormément.
— Pourquoi pas, dit-il, il y a de la place pour deux.
Ils nous poussèrent vers la bouche noire. Des tentacules de haine s'assemblaient, se nouaient, matérialisant la boule d'incandescence. Un pas, deux, trois, et ils nous tirèrent brusquement en arrière.
Le géant souriait, presque amicalement.
— Ça va, dit-il, vous avez bien passé l'examen. Et vous êtes les enfants de la chance. J'ai perdu cinq hommes et deux femmes, lors du raid sur Jarmog. En ce moment, je recrute. Vous avez le choix. Le convertisseur, ou entrer dans mon équipage.
La boule de rage s'était défaite, avant d'être parvenue à complète maturité. Le soulagement me vidait, et je m'appliquai à ne pas frémir.
— Tu appelles ça un choix ? dis-je.
Ce qui le fit rire à pleine gorge. Il calma son hilarité pour dire :
— Je vous prends à l'essai. Durant un mois, vous ne serez pas armés, et je veux une obéissance absolue. Sinon, c'est le convertisseur. Il n'y aura pas de deuxième chance.
Je n'en doutais pas. Il dégageait une aura de puissance totale. Si j'avais dû me battre contre lui, je n'aurais aucunement été certain d'en sortir vainqueur. J'avais éprouvé sa force deux fois. Je ne le sous-estimais pas. Je sais très bien ce que je peux faire, et ne pas faire. Si j'avais à l'affronter, il me faudrait l'abattre tout de suite, ou être laminé. De plus, il avait une cervelle, et s'en servait. Son système de recrutement n'était pas sot du tout. Cette épreuve de la planche transposée devait très bien éliminer les incapables.
Il demanda :
— Quel est ton nom ?
— Gyall Darra.
— Et toi, la fille ?
— Missie Oléone.
— Des noms bizarres… Bon. Gyall et Missie, je vous affecterai à un poste ce soir, quand j'aurai appris de quoi vous êtes capables.
Il me demanda :
— C'est ta linie ?
— Qu'est-ce que c'est, une linie ?
— Celle qui partage tes jours, et tes nuits, et qui te donne des enfants.
Bon, j'avais compris. Mon épouse affectionnée. Je dis :
— Oui.
— Bien. Personne ne la prendra sans ton accord.
Gentil ça. Mon accord à moi. Et le sien ?
Le géant interpella l'un des gardes.
— Jafred ! Libère-les, et emmène-les. Montre-leur ce qu'ils doivent voir. Tu leur donneras une couchette dans le dortoir six. Pas de clé magnétique pour le moment. Habille-les décemment. Ce soir, avant le dîner, disons à dix huit heures, amène-les à la salle d'entraînement.
— Oui, Oleig.
Ce n'était pas « bien capitaine », mais ça sonnait tout comme.
Jafred nous libéra et nous le suivîmes. Un grand blond d'une quarantaine d'années, sec et tout en muscles. Bardé d'armes. Un vrai

guérillero d'hypno-rêve. Certaines de ses pièces d'équipement m'intriguaient. Il répondit à mes questions avec amabilité.

En sus du classique laser et d'un très beau couteau, s'accrochaient à son ceinturon, une clé magnétique, un pistolet neural, un pistolet ultrasonique, trois grenades à gaz paralysant, et un tube à fléchettes empoisonnées. Bel arsenal. Vraiment très complet.

Nous nous promenâmes, ici et là. Il nous montra le dortoir, et nous indiqua notre couchette, puis les équipements sanitaires, la salle de détente, et un réfectoire géant. Tout cela pratique, confortable, mais décoré suivant ce style que Terra appelle psychédélique, et qui s'admire de nos jours dans les musées.

Il déverrouillait les nombreuses portes à l'aide de sa clé, et il nous expliqua que, pour les franchir, nous serions contraints d'en demander l'ouverture à quelque passant. Pas compliqué, à mon sens, le navire était très peuplé, mais agaçant. Toutefois le système, de leur point de vue, était très valable. Il nous maintiendrait dans les zones autorisées, et nous empêcherait de pénétrer à notre guise dans les autres. Ce qui, joint à l'absence d'armes, nous paralyserait à peu près. Voire. Une clé, ça se vole, au besoin. Une arme aussi. J'avais mémorisé les coursives menant au sas qui enfermait l'Archer. Le laisseraient-ils là ?

Jafred nous fit passer par le magasin d'habillement. Système très militaire. Je connaissais. Dans la Fédération, l'Armée traditionnelle n'existe plus, et le service obligatoire a disparu. Les hommes n'ont pas trouvé d'ennemis nouveaux, et ne se battent plus entre eux. Toutefois, elle demeure, sous une forme modifiée. On l'utilise en général à la protection des colons installés dans une nature hostile. À la manière de l'ancienne Légion, elle n'engage que des volontaires. Elle sert aussi de base d'entraînement à un certain nombre de professions. Avant de devenir trans', j'y avais fait un séjour prolongé. Trois choses y demeurent immuables en dépit des siècles. L'uniforme, la discipline, et les adjudants gueulards.

J'héritai d'un pantalon de métal sombre, bien à ma taille. À ma surprise, il se révéla confortable, très souple, et nullement entravant. Je ris en découvrant le chaton avec des seins en obus, et un mince bandeau d'indien retenant ses cheveux. Elle s'amusait de son image dans la glace. Elle avait la lèvre inférieure enflée, et entaillée par ses dents. Jafred nous guida jusqu'à l'infirmerie. Apparemment, ils disposaient d'un cicatrisant aussi efficace que le nôtre. La boursouflure du chaton se résorba en un temps record.

Nouvelle promenade. Sous mes pieds nus, le sol était doux et tiède. Ce navire était nettement plus vaste qu'un paquebot de grandes lignes. Jafred bavardait, tout a fait amical. Il nous apprit qu'il resterait en notre compagnie quelques jours, jusqu'à ce que nous soyons familiarisés avec les habitudes du vaisseau. Il nous emmena dans un bureau, où nous fûmes enregistrés, et pourvus d'un numéro. Les rôles de l'équipage, quoi.

On rencontrait, à peu près partout, des pendules encastrées. Très bizarres. Un mélange de précision ultra moderne, et de décoration archaïque. Jafred en consulta une. Dix sept heures quarante six. Il nous entraîna au pas de course. À ce qu'il semblait, Oleig n'aimait pas attendre.

La salle d'entraînement était vaste, et très complète. Instruments de gymnastique variés, et innombrables simulateurs. Pour le moment, elle était déserte, et nous patientâmes.

Oleig arriva à dix huit heures deux. S'il exigeait l'exactitude, il la

pratiquait également. Trois hommes et deux femmes l'accompagnaient, et le groupe bavardait avec bonne humeur. Ils terminèrent la conversation entamée avant de paraître s'apercevoir de notre présence.

Le géant m'interpella :

— Gyall, ton navire est très étonnant. D'ordinaire, après avoir dépouillé mes prises, je les rejette à l'espace, et elles servent aux exercices de tir réel, mais je vais garder ton vaisseau. L'Empereur aime beaucoup les curiosités. Je crois que je pourrai en tirer un bon prix. Je ne comprends pas bien ton système de pilotage. Il faudra que tu me l'expliques.

Mais comment donc. Ainsi, il garderait l'Archer. Où ?

— Maintenant, dit Oleig montre un peu ce que tu sais faire.

Il me pressa comme un citron. Je dus cracher toutes mes possibilités, et un peu plus.

Cette épreuve débuta par un combat. J'eus comme adversaire l'un des hommes qui accompagnaient Oleig. Pas tout à fait aussi grand que lui, mais méchamment bosselé de muscles. Il s'agissait, pour moi, de le contraindre à la reddition. Cela ne me prit pas trop de temps. Je découvris avec grand plaisir que leurs techniques de lutte ne valaient pas tout à fait les nôtres. Travail dur quand même, et qui me fit transpirer pas mal.

Puis, essais de gymnaste, sous toutes les formes possibles.

La suite du programme m'amena aux simulateurs. Nouveaux essais, très variés. Je n'obtins pas un maximum de points au pilotage. Il s'effectuait sans casque, et mes habitudes étaient différentes. Je pouvais diriger un de leurs vaisseaux, mais pas à la perfection.

Mon simulateur m'apprit qu'ils utilisaient aussi le Heym, ce qui me stupéfia – impossibilité de pirater dans l'espace – puis je découvris qu'ils disposaient d'un champ capable de le neutraliser. C'était eux, et non pas le Salaud, qui avaient bloqué le mien.

Leur filet capteur ne m'était aucunement familier. Je le dis, et ne l'essayai pas.

Je me rattrapai largement aux simulateurs de tir. Je vise bien, et juste. Oleig me fit repasser cinq ou six fois au veïken, et déclara :

— Je t'affecte aux canons. Jafred, tu l'amèneras à Zolt, et tu lui diras de le mettre sur une pièce.

Gyall Darra, canonnier. Pour tirer sur quoi ? Je n'en appréciais guère l'idée. Bah, après tout, je pouvais toujours viser à côté. De plus, je n'avais pas l'intention de finir mes jours dans la peau d'un pirate. À la première occasion, je leur tirerais gentiment ma révérence, le chaton sous le bras.

Ledit chaton passa un examen aussi complet que le mien. Elle n'aurait pas été Missie Oléone sans avoir appris bon nombre de choses utiles. Elle vint très bien à bout du grand adversaire femelle qui lui fut opposé. Joli combat, précis et technique.

Beau numéro de gymnaste aussi. Sous ma minceur apparente, le chaton était musclé. Elle refusa l'épreuve pilotage, et le veïken, dont elle ignorait tout, mais fit une éblouissante démonstration de tir laser. Je n'avais pas fait mieux. Oleig apprécia, et affecta la jolie au bataillon de choc féminin.

Épreuves terminées. Oleig s'en fut, avec sa cour. Missie et moi eûmes droit à une douche, puis Jafred nous emmena dîner.

X

Installation dans une existence très militaire, qui me déplut à cent pour cent. Rien, vraiment, de la joyeuse anarchie que j'aurais pu imaginer régnant sur un vaisseau pirate. Tout s'ordonnait aux stridentes sonneries. Réveil, repas, coucher. Quelques heures de détente, par-ci par-là. Pour le reste, entraînement, entraînement, et encore entraînement.

Mon nouvel instructeur, Zolt, avait tout de l'adjudant type. Borné, braillard et emmerdant. Il me fit tripoter le veïken jusqu'à l'écœurement, et je passai des heures au simulateur. Lorsque venait le temps du sommeil, une sarabande de cibles dansaient derrière mes paupières. À chaque instant, il me menaçait du convertisseur. « N'y couperez pas de Biribi, mon ami ». Quand un comble d'exaspération commença à me rendre moins docile, il me frappa. Deux fois, à des occasions différentes. La deuxième fois, pour ne pas lui rendre son coup, je dus nouer mes mains dans mon dos, et les tenir ferme. Lorsque j'eus relativement maîtrisé la rage, je lui dis calmement :

— Recommence, et convertisseur ou pas, je te tue.

J'avais dû être très convaincant. À partir de là, nos relations s'établirent sur des bases plus acceptables. Mais il restait casse-pieds. C'était sa nature.

Je ne voyais Missie qu'aux repas, et la nuit. Le chaton avait hérité d'un instructeur femelle, tout aussi enquiquinant que mon adjudant. Les bras autour de mon cou, elle chuchotait :

— Gyall, je vais finir par tuer cette garce…

— Patience, jolie. Nous n'allons pas moisir ici, je te le promets.

Je gardais mes yeux bien ouverts, et visitais tout ce que je pouvais visiter. Malheureusement, bon nombre d'accès me demeuraient interdits. Je m'étais fait quelques copains, et je les fis parler. Règlements militaires ou pas, les hommes sont des hommes. Ils bavardent. J'appris que mon navire, retiré du sas, se trouvait à présent dans les soutes. Hors de portée, et tout à fait. Bien emmerdant, ça.

Ces causeries à bâtons rompus me découvrirent une partie de l'Univers où je me trouvais. Une infinité de planètes se groupaient sous l'autorité d'un Empereur. Système héréditaire, à puissance absolue. Les pirates avaient leur base sur une planète nommée Certag, sorte d'île de la Tortue adaptée à une ère galactique. Ils y retournaient de temps à autre, et y vendaient leurs prises. Les vies humaines se monnayaient aussi suivant un système de rançon. À l'occasion, ils effectuaient un raid sur une planète mal défendue, et mettaient une ville à sac.

L'Empire tolérait plus ou moins leur existence. Jamais Certag, leur repaire, n'avait été attaquée. Mais une rencontre dans l'espace avec la flotte de guerre pouvait se solder par un combat meurtrier.

Leurs mœurs étaient bizarres. Mélange de modernisme, et de médiéval. Les femmes, considérées comme des égales dans l'ensemble, et qui

participaient aux combats, appartenaient toutefois totalement à leurs maris, de même que les enfants. Elles usaient d'un système de contrôle des naissances efficace. Il n'y avait pas de bébés dans la flotte noire. Celles qui en désiraient un faisaient relâche sur Certag jusqu'à leurs couches.

Elles se prêtaient, d'homme à homme. Je reçus pour Missie un nombre incalculable de demandes. L'étrangeté de ses cheveux noirs plaisait beaucoup. Son accord à elle n'entrait pas en ligne de compte. Seulement le mien.

Je ne suis pas spécialement possessif. Sur ce plan là, à mon avis, personne n'appartient à personne. Si Missie avait désiré un autre partenaire, je l'aurais admis sans difficultés, mais elle ne le désirait pas, de même que je n'étais pas tenté par d'autres femmes. Nous traversions cette période d'accord parfait, où chacun comble l'autre, et nous n'éprouvions pas encore un besoin de renouvellement.

Je refusai les propositions, même assorties d'une très belle blonde en échange, et je devins impopulaire. Les quémandeurs ne parvenaient pas à comprendre. Bien inutile de leur expliquer. Je me contentais de dire non. Au reste, si j'avais dû les accepter toutes, le chaton aurait eu fort à faire. Du travail à la chaîne.

Elle n'était pas seule à plaire. Rien de tel que l'exotisme. Si je l'avais voulu, j'aurais pu m'offrir bon nombre de blondes, et même sans l'accord marital.

Un après-midi, en regagnant les coursives extérieures où se trouvait mon veïken, je croisai un groupe d'hommes s'affairant à des tâches d'entretien. Leur occupation m'ouvrit des perspectives. Après l'extinction des feux, j'en fis part à Missie, en phrases chuchotées :

— Jolie, j'ai vu aujourd'hui quelque chose de très intéressant. La coque est truffée de petits sas, qui contiennent des capsules de sauvetage. Je vais essayer de me documenter un peu. Je me demande si je pourrais voler une clé, et me promener de nuit dans les coursives…

— Elles sont toujours éclairées, et tu peux tomber sur une sentinelle…

— Je le sais bien, mais il faut faire quelque chose, d'une façon ou de l'autre. Je ne vais pas terminer mon existence sous la bannière aux os croisés. L'Archer est tout à fait hors de portée, je ne peux pas le ramener à un sas, mais ces capsules… Si elles ne sont pas trop mal équipées…

— Il faudra sortir dans l'espace normal, et elles n'ont pas de Heym, généralement. Il nous verront, et ils nous capteront ou nous tireront dessus…

— Très juste, chaton, aussi il faudra tenter de filer à un moment où ils seront très occupés. J'ai entendu raconter qu'Oleig envisage de faire un raid, et que nous nous dirigeons en ce moment vers la planète proie. Pour cela, ils émergeront dans l'espace normal. Il faudra voir à ce moment-là. Où alors, si toi et moi sommes désignés pour les troupes d'assaut, nous pourrons peut-être déserter. Je vais y réfléchir un peu et tâcher de réunir le maximum de tuyaux…

— Nous ne sommes pas si mal, ici, c'est bien moins désagréable que d'habitude…

— Justement. Ça m'étonnerait beaucoup que le rideau de velours se trouve sur ce navire. Il faudra le découvrir ailleurs, et je compte bien le chercher. À mon avis, ce doit être le seul chemin menant vers le Salaud…

— Mais c'est un chemin qu'il contrôle entièrement… Gyall, oublie-le… Ce monde là ressemble assez au nôtre, nous pourrions…

— Joli, c'est lui qui ne nous oubliera pas.

Elle soupira, et commença à me lécher doucement l'oreille. Nos corps s'emmêlèrent.

J'appris sans trop de peine qu'en aucun cas, Missie et moi ne ferions partie des troupes d'assaut, faute d'ancienneté. Ce chemin d'évasion là nous étant barré, je revins aux capsules. J'essayais encore de bâtir un plan qui me permettrait de les visiter quand les choses se gâtèrent fâcheusement.

Je disposais d'une heure de liberté, et je l'avais tout entière utilisée à la natation. Je me trouvais dans une cabine de la piscine, en train de me sécher, quand une sirène se mit à glapir. Je connaissais sa signification. Je devais rejoindre mon veïken, et au pas de course. Je ne le fis pas. C'était peut-être l'occasion que j'attendais.

J'enfilai mon pantalon, et jaillis de la cabine. La sirène continuait à hululer, tout le monde courait, et des lampes rouges clignotaient frénétiquement. La sirène se tut, pour être remplacée par une voix sonore, qui arrivait de tous les points à la fois.

— À vos postes de combat. À vos postes de combat. Urgence. Une escadre de l'Empire paralyse nos Heym, et s'approche.

Je reconnus très bien la voix d'Oleig. Froide, mais contenant une note d'excitation contrôlée sous-jacente. Le danger lui plaisait.

J'assommai proprement le premier homme rencontré pour prendre son ceinturon. Dans la bousculade, cela passa inaperçu. Maintenant, trouver Missie, le plus vite possible. Je savais dans quelle zone du navire s'effectuait l'entraînement féminin, et je m'y rendis, en courant.

Les transmetteurs continuaient à hurler des ordres secs, que je n'écoutais pas. Je fonçais dans des coursives surencombrées. Personne ne s'occupait spécialement de moi.

Brusquement, un choc terrifiant ébranla le vaisseau. Il me jeta à terre, et je m'assommai à demi sur une cloison.

Je me relevai, les idées un peu embrouillées, en me frottant le crâne, puis la peur me mordit cruellement. Missie… Je réalisais très bien ce qui venait de se passer. Nous avions été touchés, et, quelque part, les cloisons étanches s'étaient refermées, isolant totalement la zone atteinte. Missie… Où était-elle ?

Je me remis à courir, en forçant l'allure. Deuxième choc, qui secoua le navire. Je perdis l'équilibre, me rattrapai, et j'entendis crier mon nom. Pas avec mes oreilles, mais directement dans mon cerveau. Je crus à une hallucination, mais le phénomène se répéta. C'était un appel angoissé, pressant que je percevais dans sa totalité d'expression, non comme un son, mais comme un sentiment transmis. Puis je sus où se trouvait Missie, avec une absolue certitude, et j'accélérai ma course.

Je la trouvai au milieu d'une coursive. Elle avait dû faire une chute, et sa cheville, probablement foulée, ne lui permettait plus qu'une avance très lente. Elle progressait en boitillant, appuyée au mur. Elle aussi s'était emparée d'un ceinturon, bouclé à présent à sa taille.

Je la reçus dans mes bras, la soulevai, et elle s'accrocha à mon cou.

Je repris ma course, en la portant, vers un but bien défini. Le transmetteur annonçait les zones sinistrées. Bonne idée que j'avais eu de ne pas rejoindre mon veïken. J'y aurais été volatilisé.

La coursive abritant les capsules précédemment vues était désertée. Elle touchait l'une des zones atteintes, et les cloisons isolantes de secours la

fermaient à son extrémité.

J'ouvris la porte d'un petit sas, la bouclai derrière nous, et pénétrait dans la capsule. J'installai Missie sur la couchette, la sanglait et m'assis aux commandes pour boucler les miennes.

Je branchai les écrans. Ils reflétaient un combat acharné. La formation noire affrontait une douzaine de vaisseaux écarlates marqués d'un signe doré représentant un animal unicorne stylisé. La flotte de l'Empire manœuvrait à la perfection, et Oleig et les siens opposaient une magnifique défense. Très belle bataille. Je serais bien demeuré spectateur, mais ce n'était pas le moment. Le vaisseau amiral, qui m'abritait, avait déjà deux déchirures dans sa coque.

Missie gémit :

— Tu ne vas pas sortir dans cet enfer…

— Au contraire, chaton. Une capsule, ce n'est pas bien gros. Ils sont tous si occupés qu'ils ne nous verront même pas, et je n'ai pas l'intention de m'attarder dans les parages. Même un petit propulseur comme celui-ci peut développer une bonne puissance. Je vais filer comme un chat qui a une casserole attachée à la queue. Ce qui m'embête un peu, c'est ces commandes exclusivement manuelles, mais je m'en tirerai. Au reste, si tu veux mon opinion, je crois qu'il est grand temps de nous désolidariser des pirates. Ce pauvre Oleig va avoir des ennuis, ou je me trompe fort. La flotte ennemie le surclasse.

J'actionnai la commande d'éjection. Le sas extérieur s'ouvrit, et nous cracha dans l'espace. Instantanément, je perdis mon poids. La capsule ne possédait pas de stabilisateurs. Gênant, ça. Missie, et moi n'y étions pas habitués. L'apesanteur nous causerait des malaises. Tant pis.

Je fonçai. Comme je l'avais prévu, personne ne s'intéressa à nous. Dans mon écran, je vis les navires rouges entamer une superbe manœuvre d'encerclement. Ma vision multiple me manquait, et aussi la totale réponse de l'Archer à mes impulsions.

Peu à peu, les vaisseaux combattants diminuèrent de taille, devinrent taches, puis points, et disparurent. J'enclenchai l'automatique.

Je débouclai mes sangles, et voulus me lever. J'avais oublié quelque chose. L'impulsion de mes muscles m'expédia au plafond, cul par dessus tête. Il y avait des poignées partout, et, en m'y accrochant, je retrouvai une position stable.

Les choses s'arrangèrent lorsque j'eus déniché des chaussures à semelles magnétiques, qui m'ancrèrent à la coque. En faisant des pas glissés, ça allait à peu près.

Je pus m'occuper de Missie, toujours sanglée sur sa couchette. Elle avait une mauvaise foulure, déjà très enflée. Rien de cassé, heureusement. Je trouvai sans peine l'armoire à pharmacie. Petite, mais bien conçue. Tout y était soigneusement fixé, et étiqueté. Je découvris un calmant, et un produit analogue à notre régénérateur de cellules, et les utilisai. Machinalement, je voulus poser les emballages, qui flottèrent. Des habitudes à réviser entièrement.

Les soins terminés, je bandai serré la cheville de Missie. Elle se sentait mieux, et souriait.

— J'ai eu si peur, Gyall. Quand tout a commencé, j'étais avec mon équipe, à l'exercice. L'instructrice a immédiatement ordonné de rejoindre nos postes assignés. En fait, il s'agissait de nous grouper dans une salle, et d'attendre les ordres suivants. J'étais très inquiète. J'ai commencé par les suivre, puis il y a eu cette première secousse. Je ne suis pas idiote. J'ai très

bien compris que nous avions été touchés. Je savais que ton veïken se trouvait dans une zone exposée, et je suis devenue folle d'anxiété. J'ai traîné un peu en arrière, et j'ai filé dans une autre direction. Je voulais essayer de te rejoindre. J'ai attaqué une fille qui passait, et j'ai pris son ceinturon. La deuxième secousse s'est produite alors que je descendais des marches, et elle m'a fait tomber. Je me suis tordu un pied, et je n'arrivais pas à me relever. J'ai paniqué complètement. C'est idiot, je t'appelais, de toutes mes forces, sans ouvrir la bouche…

— Je l'ai entendu. Ne me demande pas comment, mais je l'ai entendu. Ça n'a pas de sens, et pourtant, c'est vrai. Moi aussi, j'allais vers toi. Et j'ai perçu cet appel, pas avec mes oreilles, mais dans ma tête. Et en même temps, j'ai su exactement où tu étais, comme si tu venais de me le dire.

— C'est complètement insensé !

— Tout à fait, jolie. Transmission de pensées… Ça n'existe pas vraiment. On a fait quantité de recherches, là-dessus, sans aboutir nulle part…

— Je suis très proche d'Axin. Quand il éprouve une très forte joie, ou une grande angoisse, je le sais toujours. Lui aussi, perçoit mes sentiments dans ce domaine, mais rien de plus. Nous avons fait des tests, plusieurs fois, pour voir si nous pouvions aller plus loin. Ça n'a jamais rien donné…

— Eh bien, cette fois, ça a marché, et très bien. Peut-être parce que tu avais peur… En tout cas, c'est une bénédiction. Comment t'aurais-je retrouvée, sans ça ?

Missie se tortilla dans ses sangles.

— Gyall, je me sens bizarre. C'est désagréable, cette sensation, comme si j'étais un ballon au bout d'une ficelle. Et j'ai l'estomac qui cabriole.

— Mal de l'apesanteur, chaton. Et il y aura d'autres malaises…

— Qu'allons nous faire, à présent ?

— Nous n'avons guère le choix. Quand nous nous serons suffisamment éloignés du champ de bataille, je déclencherai l'appel à l'aide. Il y a une très belle carte stellaire, au-dessus des commandes. Nous allons viser une de ces planètes. Une capsule n'est pas prévue pour atterrir, mais quelqu'un viendra bien nous chercher.

Missie frissonna.

— Quelqu'un… Qui ?

Je ne répondis pas. Les algues dans leur cage vitrée se tortillaient. En apesanteur, les plantes se conduisent bizarrement.

Les habitudes sont difficiles à vaincre. Je faisais sans cesse des erreurs. Missie aussi. Tout, pourtant, dans cette étroite prison, était étudié en fonction de l'apesanteur. Points d'ancrages et de fixations, partout, convertisseur à aspiration, et autres astuces. Le système tinettes était très complexe, et fort désagréable. Nourriture et boisson se présentaient en tubes. Malgré cela, nous ne parvenions pas à avaler. Au reste, nous n'avions guère faim. Nos viscères protestaient, nous éprouvions des migraines, des troubles de la vue et de l'ouïe, des spasmes, et des vertiges.

Notre émetteur clamait un incessant appel à l'aide. J'avais dirigé la capsule vers la plus proche planète, un monde baptisé Etalvreg. Encore terriblement loin. La propulsion dans l'espace normal ressemble à un cheminement de limaçon.

Le secours attendu se manifesta durant notre sommeil, sans crier gare, et lorsque nous découvrîmes nos sauveteurs, nous aurions préféré ne pas les avoir rencontrés.

Je dormais, Réveil très brutal. J'étais sur le ventre, retenu par mes sangles. Quelque chose secouait furieusement la capsule. J'essayai, en tâtonnant, de trouver la commande de lumière, mais ne pus l'atteindre. Missie lâchait un flot de questions angoissées.

J'étais ballotté dans mes attaches, remué en tous sens, secoué. Je tourbillonnais. Missie cria d'affolement.

Brusquement, je retrouvai mon poids, et il me sembla que je pesais une tonne. Je pendais, la tête en bas. Et me tortillant furieusement, je parvins à déboucler les sangles qui coinçaient mon torse. Celles de mes pieds me donnèrent beaucoup plus de mal. Quand elles cédèrent enfin, je m'y cramponnai pour ne pas choir sur le crâne.

De nouvelles contorsions me remirent en station debout. Cette maudite commande de lumière… Où était-elle ? À force de tâtonnements, je la trouvai. Elle ne fonctionna pas.

Missie protestait avec énergie contre l'indignité du traitement, et en palpant longuement, je la libérai. Elle se cramponna à moi.

— Mais qu'est-ce qui se passe, au nom du Cosmos ?

— Jolie, nous sommes probablement dans un navire à stabilisateurs, cette reprise de poids normal de s'explique pas autrement. Seulement, les événements sont irrationnels… La lumière ne fonctionne plus, et il est impensable que quelqu'un nous ait captés sans aucun contact préalable. Je n'aime pas ça du tout. Reste là, chaton. Je voudrais bien trouver une arme. Mon ceinturon doit être…

Une lueur naissante apparaissait, qui coupa ma phrase. Tout d'abord, elle m'intrigua, puis je compris. Quelqu'un découpait notre coque, très proprement, en dessinant un large cercle, sans le moindre bruit. Le métal se taillait comme sous un chalumeau, ouvrant une mince fente ardente. Une odeur de métal chauffé envahit mes narines.

Cette faible clarté rougeoyante me permit de récupérer mon ceinturon. J'en tirai le laser, et poussait Missie derrière moi.

La plaque découpée s'abattit avec fracas, et un flot de clarté pénétra la capsule, en m'éblouissant. Je clignai des yeux, adaptant ma vision.

Ce qui se tenait dans cette ouverture me raidit l'échine, et Missie aspira bruyamment de l'air.

C'était humanoïde, certes, mais participant beaucoup plus de l'insecte que de l'homme. Un corps de dure chitine rougeâtre, en plaques articulées. Deux jambes, et des ébauches de pieds à crochets. Quatre bras, terminés de griffes. Une tête ronde de fourmi à mandibules et antennes, et des yeux de mante religieuse. Énormes, bombés, opaques et inexpressifs.

Je suais, et j'avais la bouche sèche. L'une des griffes aiguës se tendit, tenant un objet. Je levai le laser, par pur réflexe, et mon pouce actionna le curseur. Sans aucun résultat.

L'arme de l'homme-insecte, par contre, fonctionna à merveille. Quelque chose me piqua le cou. J'essayai d'y porter la main et ne le pus. Je tombai. Missie hurla. Elle bascula sur moi.

Je voyais, je sentais, j'entendais, et j'étais incapable du moindre mouvement. Même pas de cligner des paupières. Incapable aussi d'émettre un son. Ma langue paralysée collait à mon palais.

L'homme-insecte se pencha, me souleva avec aisance, et me porta jusqu'à l'ouverture ronde. D'autres griffes me saisirent, et me transportèrent au travers de coursives surprenantes par leur géométrie. Elles avaient une forme hexagonale.

J'essayais fermement de croire que leurs mœurs n'obéissaient pas aussi à

des lois d'arthropodes. Je me sentais terriblement mouche dans la toile. Ma vision fixe, sans possibilité de mouvements oculaires, ne me permettait pas d'examiner grand-chose et la lumière me blessait. J'avais conscience aussi, de manquer un peu d'air. Mes poumons ne devaient fonctionner qu'au ralenti. Encore heureux qu'ils continuent tout de même à assumer en partie leur fonction, et surprenant si je tenais compte de cette totale paralysie. Mon cœur battait également, sur un rythme lent. Bizarre, mais appréciable.

Les griffes m'enfournèrent dans un trou sombre. Seconde pénible, durant laquelle mon cerveau gelé se braqua sur cette idée unique : convertisseur ? Puis mes pieds heurtèrent une surface qui céda. Je tombai, dans le noir, et atterris sur quelque chose de relativement souple. Sous le choc, le quelque chose grogna, puis s'agita et me repoussa. J'entendis :

— Quelle vacherie, encore ?

Une voix humaine, française, agacée et contenant une note d'inquiétude. J'essayai frénétiquement de parler, sans aucunement pouvoir décoller ma langue, ni même contracter les muscles de mon gosier.

Une main très prudente me toucha. En me découvrant sans réaction, elle s'enhardit, et me palpa soigneusement.

— Ah, dit la voix. Un humain. Bien content d'avoir de la compagnie. Qui êtes-vous ?

Temps de silence, puis la voix reprit :

— Je suis idiot. Vous ne pouvez pas parler, bien sûr. Je suis passé par la même expérience. Ne vous inquiétez pas, ça disparaîtra d'ici un moment. Et ne vous inquiétez pas non plus des mantes. Elles ne vont ni vous manger, ni vous utiliser pour nourrir leurs larves. Du moins, elles ne l'ont pas fait jusqu'à maintenant, et il y a un bon moment que je suis là.

La voix était cordiale, jeune, à mon avis. Les mantes… Bien trouvé, comme nom. Ces énormes yeux bombés, rouge sombre, et sans expression. Mon interlocuteur invisible avait très bien deviné mes pensées…

— Je vais bavarder un peu, dit-il, pour vous aider à tuer le temps. J'espère que vous comprenez ma langue, mais c'est probable… Les mantes ne sont pas spécialement méchantes. Simplement, elles ne me considèrent pas comme un être pensant. Elles ne parlent jamais, et n'émettent pas le moindre son. Mais leurs antennes s'agitent, et je suppose qu'elles communiquent ainsi entre elles. Nous nous trouvons dans une cage hexagonale, accrochée au mur d'une vaste pièce de même forme. Vous verrez ça demain. En ce moment, c'est leur période de repos, mais, au matin, enfin quelque chose qu'il faut bien appeler le matin, les lumières se rallument. Il y a d'autres cages, superposées, et la pièce est bourrée d'instruments aberrants. Le premier jour, elles ne m'ont pas nourri, ni abreuvé. Vers le soir, elles m'ont tiré de cette cage, et attaché sur une manière de table. Elles m'ont examiné sur toutes les coutures, avec des appareils incompréhensibles. Au début, je n'étais pas très fier, je ne vous le cache pas. Je me sentais cobaye, dans une salle de vivisection. Mais non, l'examen était déplaisant, sans plus. J'ai essayé de leur parler, sans le moindre résultat. Elles me manipulaient, me tournaient et me retournaient. Leur système d'immobilisation est extrêmement bien conçu, et pratique. Elles me détachaient ici, et me rattachaient là. Elles ont fourré des trucs dans tous mes orifices. J'en devenais enragé. Mes organes sexuels les ont passionnées. Elles n'en ont pas de visibles. Leurs antennes s'agitaient avec frénésie. Dans l'ensemble, elles ne m'ont pas fait mal. À peine un peu, par ci par là. Ça a duré un sacré bout de temps. Elles ont essayé sur ma peau je ne sais quels réactifs. Certains brûlaient, d'autre étaient froids, ou chauds.

Elles promenaient des machines énormes, les installaient sur moi, et collaient ce sale œil bombé dans quelque objectif. Puis, terminé. Elles m'ont refourré dans la cage. Dans une cavité, j'ai trouvé une espèce de bouillie, épaisse, et très sucrée. Ça sent le fruit pourri. Pas fameux, mais ça se mange. La cavité se remplit matin et soir. Dans une autre, il y a de l'eau en permanence. Le régime doit être équilibré, malgré tout. Je n'ai pas maigri, et je me sens bien. Je crois que nous sommes tout bonnement dans une manière de laboratoire. Il y a d'autres pensionnaires. En général, on ne les voit pas, parce que les cages sont toutes du même côté, mais on les entend, et, à l'occasion, elles en examinent un. Des trucs plutôt bizarres, dans le genre animal. Je me demande de quel coin vous êtes. Peut-être y reconnaîtrez-vous quelque chose…

Je ne pouvais pas lui répondre, mais je l'écoutais avec beaucoup d'intérêt. J'aurais aimé lui poser pas mal de questions. D'où venait-il ? Son monologue, sur ce point, ne m'avait pas appris grand chose. Simplement, il s'exprimait à la manière d'un homme de mon époque et maniait le français comme je l'aurais fait moi-même. Des animaux dans un laboratoire… Réjouissante perspective. Qu'est-ce qu'on fait, des cobayes, quand ils ont cessé d'être utiles ?

Un cri aigre traversa le noir. Une plainte de chat furieux, qui s'acheva en caquetage.

— Vous entendez, dit mon voisin. Un autre pensionnaire. Elles l'ont examiné hier. Un oiseau. Du moins, ça a des ailes. On dirait un croisement de coq et de hérisson. Pas très gros, mais il a le gosier puissant.

Coq et hérisson. Des animaux terriens. Cet inconnu m'intéressait de plus en plus…

— Je n'ai même pas pensé à me demander si vous étiez bien installé. Voulez-vous que je vous arrange un peu ?

Je n'étais pas bien installé. J'avais une jambe pliée sous un mauvais angle, et un avant-bras coincé sous mon dos. Je ne pouvais pas remuer, mais je sentais très bien la gêne. Il m'allongea confortablement, et je lui en fus reconnaissant.

Il continua à monologuer, me donnant d'autres détails sur son mode de vie actuel, sans aucunement m'éclairer sur ses aventures passées. Il me parla de la pluie, qui se déclenchait chaque matin, et le douchait copieusement, du système automatique et instantané qui évacuait les déjections, tourbillon liquide qui balayait le sol en entraînant tout. Il me dit que la température restait égale, sèche et un peu trop chaude, ce qui n'était pas à dédaigner lorsqu'on devait vivre nu.

Le bref contact que j'avais eu avec son corps lors de ma chute ne m'avait pas appris qu'il était dévêtu. À ce moment là, je ne savais nullement ce que j'avais touché. Je me demandais s'il avait été capturé comme moi à un moment où il se trouvait sans vêtements, ou si les mantes l'en avaient dépouillé en les jugeant inutiles. En me basant sur les renseignements qu'il m'avait fournis, je tentais d'analyser la psychologie de nos geôliers, sans aucunement y parvenir.

Il bavardait toujours, à bâtons rompus. Je trouvais sympathique. Il n'était pas sot, et possédait de l'humour, chose appréciable chez un compagnon de captivité. Mes questions informulables me brûlaient la gorge. Soudain, elle bougea imperceptiblement, et mes cordes vocales se contractèrent. J'émis un grognement faible.

— Ah, dit-il, ça s'arrange… Vous n'en avez plus pour longtemps. Je ne serai pas fâché d'entamer le dialogue. J'aimerais vous questionner un peu,

et j'imagine que vous aussi devez être curieux.

Très lentement, la vie revenait en moi. Je commençai par respirer beaucoup mieux, et les battements de mon cœur reprirent un rythme normal. Je pus bouger faiblement mes doigts, puis fermer mes paupières. Soulagement. Très désagréable, de devoir garder des yeux fixes et ouverts même dans l'obscurité. Mes lèvres et ma langue remuèrent, mais les sons ne venaient pas encore. Mes bras et mes jambes s'agitèrent un peu.

Soudain, un ordre musculaire reçu et accepté m'assit. J'ouvris la bouche, et ma voix obéit. Je dis joyeusement :

— Ça y est !

— Écoutez, il y a quelque chose que je voudrais vous demander d'urgence. En arrivant ici, auriez-vous vu, quelque part, une jolie blonde ?

Sa voix était un peu plus qu'inquiète.

— Désolé, mon vieux. Non, pas de blonde. Mais je vous comprends très bien. Moi aussi, j'étais avec une fille, et je voudrais bien savoir où elle est passée…

— Hon, hon… C'est peut-être rassurant. J'ai un peu étudié la question… Certains des animaux examinés par les mantes étaient sexués, bizarrement, dans l'ensemble, mais il m'a semblé qu'il pouvait s'agir d'organes mâles, et je n'ai rien vu qui évoquait une femelle. Ces foutus insectes séparent peut-être les sexes. Possible… Ils ont pu mettre votre fille avec Lygane… Je voudrais bien…

— Je voudrais bien aussi. Elle aurait moins peur… Bon. Présentation en règle : Gyall Darra, planète d'origine, Terra.

— Ça alors ! Terra ! Axin Oléone, pla…

— Axin !

J'avais crié. Mon interlocuteur demanda :

— Vous me connaissez ? Il est vrai que les émissions d'actualité ont souvent parlé de moi… Terra ! Comment pouvez-vous être de Terra ? C'est insensé !

— Je vous connais bien mieux que ça. En principe, vous êtes à l'origine de tout. Je vous cherchais. La fille qui m'accompagne, c'est Missie.

— La petite sœur ! Eh bien, vous pouvez vous rassurer. Elle va bien. Je la perçois très nettement. Elle a eu une trouille terrible, durant un moment, puis ça s'est arrangé. Et comme elle ne devrait pas avoir de raison spéciale d'être plus tranquille, ça veut dire qu'elle est certainement avec Lygane…

Sa voix indiquait un net soulagement. Moi aussi, je me sentais mieux. Je dis rêveusement :

— Un nouveau piège… Sacré Salaud ! Toujours en action…

Axin rit.

— Vous l'appelez le Salaud ? Moi, je l'appelle l'Ordure. Vous avez passé les portes, bien entendu ?

— Missie s'inquiétait de vous. Elle voulait aller vous chercher, et désirait engager un garde du corps. Elle m'a un peu tordu le bras, et je n'étais pas du tout d'accord, puis les choses se sont arrangées. Nous avons passé les portes sur Maddiga, en suivant vos traces…

— La petite sœur… Ça lui ressemble bien… Chacun agit suivant ses motivations profondes, toujours… Je vais vous dire quelque chose, Gyall. J'ai passé ma vie à jouer à la roulette russe. J'aimais ça. Énormément. J'ai rencontré Lygane. Elle me ressemblait. C'est elle, qui a eu l'idée des Portes sans Retour. Ça m'a plu. J'étais d'accord. Les premiers pièges… Un vrai délice. J'en jouissais. L'Ordure, à ce moment là, je l'aimais, et Lygane

aussi. L'excitation, la peur, le goût du danger… J'en bavais. C'est très difficile, d'expliquer ça… Et je ne comprends même pas pourquoi j'essaye de vous l'expliquer…

Moi, je comprenais. Il venait de passer par une période de claustration solitaire, qui l'avait probablement poussé à s'analyser. J'étais pour lui un inconnu, dont il ne pouvait même pas deviner les traits. On se confesse facilement, dans l'ombre, à un anonyme, et il avait besoin de parler. Et je saisissais aussi ce qu'il tentait de traduire en paroles. Je dis :

— Le goût du risque, je le connais. Mais le mien ne va pas si profond que le vôtre…

Il rit. Un rire amer, et désenchanté.

— Tant mieux pour vous si vous l'avez toujours. Moi, je suis guéri. Radicalement. Merveilleuse thérapeutique que celle de l'Ordure… À mesure que les pièges se multipliaient, j'y prenais moins de plaisir. Quand le rideau de velours nous a craché hors du souterrain, Lygane et moi étions déjà en convalescence. Un piège plus loin, la peur ne m'excitait plus du tout. Je ne désirais qu'une chose. Rentrer chez-moi, et mettre mes pieds dans des pantoufles. Mais je suis toujours coincé, et déplacé comme un pion, sans le moindre libre arbitre. Seulement, à présent, j'ai un autre désir. Je ne peux plus rentrer. Je veux le trouver, et le tuer !

— Je suis membre du même club, mon frère. Nous pourrions peut-être envisager de nous associer ?

— Vous aussi ? Bien sûr, c'est obligé que ça fasse cet effet-là… D'accord pour l'association.

Deux au lieu d'un. Est-ce que ça pourrait faire une différence ? Et pourquoi nous avait-il réunis ? Tout était programmé d'avance, et nous nous trouvions dans les entrailles de l'ordinateur…

Axin reprit :

— La terreur… Nue et froide… Il ne s'agissait plus du tout d'un jeu. En plus, j'avais le problème Missie. Je ne comprenais pas ce qui arrivait à ma sœur. Elle passait par des exaltations de joie, et des sommets de peur aiguë. À chaque fois, je ressentais tout. Lorsque j'étais moi-même en situation difficile, ça me démolissait complètement.

— Missie aussi, éprouvait vos sensations extrêmes…

— Ça a toujours été comme ça, depuis la plus tendre enfance. Pourtant, nous sommes jumeaux bivitellins, mais nos esprits sont liés, je ne sais comment… Je serais très heureux de la savoir avec Lygane. Ce sont toutes les deux des filles bien.

— Missie est mieux que bien.

— Pincé ?

— Je ne sais pas. J'y tiens. Beaucoup.

— Moi, je tiens à ma blonde. Elle m'a accroché très dur. Avant, j'avais de l'affection pour elle, sans plus. Un bon compagnon, au lit et partout, et nous avions les mêmes goûts. Mais quand je l'ai perdue, la première fois… J'en devenais cinglé…

— Vous l'avez perdue plus d'une fois ?

— Deux fois, jusqu'à maintenant. Et, à chaque coup, pour la retrouver, j'ai dû batailler salement dur.

— Moi, je n'ai été séparé de Missie qu'une fois avant de coup ci. Est-ce que vous avez eu aussi le Dieu Frogoul ?

— Pas de Frogoul. Est-ce que vous avez eu la nasse, au-dessus du bassin, avec la saloperie dedans, et l'eau qui montait et descendait ?

— Pas connu ce truc là. Écoutez, nous n'arriverons à rien comme ça.

Commencez par le début, et racontez-moi vos trucs, puis je vous raconterai les miens.

Nous parlâmes une bonne partie de la nuit. Il avait à peine entamé son récit que nous commencions à nous tutoyer.

Dans l'ensemble, leurs aventures ne suivaient pas les nôtres.

Pièges différents, dans le souterrain, à mon avis plus nombreux et plus vachards que ceux que j'avais éprouvés. Mondes dissemblables, également. Axin avait d'abord connu une manière de moyen âge, où il avait dû libérer Lygane, emprisonné et promise au bûcher. Pas exactement une partie de plaisir, d'après son récit. Puis, l'époque Maurice Tamerlan. Là, les événements se rejoignaient sensiblement. Même absence de papiers, même arrestation, à la suite d'une rafle dans le métro. Même séparation, et même rencontre dans le bureau d'un inquisiteur. Là aussi, un incident très bizarre s'était produit. Alors que l'interrogateur s'amusait aux aiguilles, quelqu'un l'avait appelé par l'interphone, et il était sorti. Durant son absence, Axin et Lygane n'avait pas cessé de regarder la clé des menottes, posée sur le bureau, et le désir qu'ils avaient de s'en emparer les rendaient fous. Brusquement, sans que ni l'un ni l'autre n'y comprenne rien, cette clé s'était trouvée dans la main de la fille. En tordant son poignet à la limite du possible, elle avait réussi à le libérer. Facile ensuite de déboucler toutes les entraves. Ils avaient attendu le retour de l'inquisiteur, et Axin l'avait tué pour revêtir son uniforme. Ils étaient sortis, avec l'intention de rejoindre le toit. Lygane était toujours nue, et Axin avait fait semblant de convoyer une prisonnière. Les choses s'étaient gâtées tout de suite, et ils avaient trouvé, eux aussi, le rideau de velours dans l'ascenseur.

Axin avait un monde d'avance sur moi. Une sorte d'époque Maya. Là aussi, il avait été séparé de Lygane. La récupérer lui avait demandé une telle somme de travail et d'astuce que je saluai mentalement en écoutant le récit des opérations menées à bien.

Axin Oléone avait peut-être été un cinglé, tourmenté par le goût de la mort, mais, en cas de nécessité, il était remarquablement à la hauteur.

Coïncidence, monde moyen-âge et monde Maya se situaient sous les mêmes constellations, celles qui incluaient le poisson volant. Deuxième coïncidence, le rideau de velours se révélait obligeamment à la fin de chaque épreuve. Troisième, les mondes traversés pratiquaient tous le français. Autre bizarrerie, une arme hors de portée dont ils avaient un immédiat et absolu besoin s'était retrouvée dans la main de Lygane, qui l'avait passée à Axin, juste à temps.

L'épisode le plus récent s'était déroulé sur un paquebot de ligne de cet Empire que j'avais connu moi aussi, mais sous l'angle pirate. Axin et Lygane s'y étaient réveillés après le rideau, dans une cabine, et dûment inscrits sur la liste des passagers. Ils avaient à peine eu le temps de découvrir ce nouveau monde que les choses se gâtaient. Panne du Heym, panne du champ de protection, et rencontre brutale avec une météorite. Les cloisons de secours ne s'étaient pas bouclées de façon suffisamment hermétique, et l'air s'échappa lentement, ce qui fit naître une terrifiante panique chez les passagers. Là, c'était Lygane, qui avait perçu l'appel angoissé d'Axin. La lutte pour la survie avait été un peu plus que bestiale. Ils avaient tout de même réussi à fuir dans une capsule. Les arthropodes les avaient capturés durant leur sommeil, exactement comme nous.

Toutes ces coïncidences et ces bizarreries me titillaient la cervelle. Axin interrompit mes réflexions.

— À ton tour, mon vieux, crache ton histoire.

Je racontai, en résumant le plus possible. Axin m'écouta jusqu'au bout, sans faire de commentaires. Lorsque je me tus, il dit :

— Il y a vraiment tout un tas de trucs qui me turlupinent dur… Cosmos, qu'est-ce que je donnerais pour mettre la main sur l'Ordure, et le questionner. J'espère qu'il a un corps, et qu'il sent la douleur. Je sais exactement comment je poserais mes questions…

— Je ne vois pas pourquoi nous tablons sur le fait qu'il est seul. Aucune raison. C'est très certainement une race entière. Mais, moi aussi, ça me plairait de trouver les responsables…

Nous étions toujours dans l'obscurité. Axin demanda :

— Tu n'as pas soif ? À force de parler, j'ai la langue comme du buvard.

J'étais dans le même cas. Nous nous levâmes, et il me guida à tâtons, en suivant un pan d'hexagone, jusqu'à un creux contenant de l'eau. Je bus dans mes mains, et l'entendis ensuite faire des bruits clapotants.

— Mon vieux, dit-il, leur cycle est différent du nôtre et leurs nuits sont très longues. Pourquoi ne pas dormir un peu ? Nous aurons du temps pour les bavardages, et sans toute plus qu'à notre goût. Il y a un certain nombre de questions que j'aimerais te poser, mais ça peut attendre.

J'étais d'accord, et je m'allongeai en bâillant. Le sol avait une consistance étrange. Lisse, tiède, vaguement métallique, et cependant souple. Je remis les explications au lendemain, et m'endormis.

XI

Je m'éveillai dans une clarté à tonalité rouge. J'habitais une cage hexagonale à barreaux, faite d'un matériau poli, de teinte acajou, inidentifiable.

Axin dormait toujours, et je ne le dérangeai pas. Il était replié en chien de fusil, une joue sur son bras. Il ne ressemblait guère à sa sœur. Missie est petite et brune. Axin était blond, et devait avoir une taille sensiblement analogue à la mienne. Un beau garçon, très bien construit, et solide. Je ne trouvais pas non plus d'analogie dans les traits du visage, sauf dans le dessin de la paupière close, et dans la forme du sourcil.

J'examinai ma prison. Hexagone nu, deux cavités voisines dans un des pans, et, plus loin, une trappe encastrée, par où j'avais dû arriver. J'allai la pousser, et elle ne remua pas d'un millimètre.

Je continuai l'exploration. L'une des cavités était pleine d'une bouillie épaisse, de couleur brune. J'y trempai mon doigt. Consistance pâteuse, un peu collante. Je le suçai. Saveur de fruit trop mûr, poisseuse de sucre, évoquant un mélange de banane pourrissante et de poire blette. La cavité en contenait une bonne quantité. Apparemment, on nourrissait bien les spécimens. Toutefois, le régime ne me séduisait guère. J'ai horreur des sucreries. J'avais faim, et j'en avalai une poignée, strictement par hygiène alimentaire. J'allai rincer mes doigts, et surtout ma bouche, épaissie de mélasse. L'eau, dans la cavité, se renouvelait par un système provoquant un léger tourbillon. Je nettoyai ma main et ma bouche gluantes, attendis que le liquide reprenne sa limpidité, et bus longuement.

J'allai examiner les barreaux. Bien serrés, ma tête n'y passait pas et solides. Même couleur et même aspect, mais, à mon avis, pas la même consistance que le plancher souple. Ceux-là étaient bien durs.

À travers leur grillage, je découvris l'hexagone salle d'examen annoncé par Axin.

Les instruments, dans la forme et l'allure, non seulement ne ressemblaient à rien de connu, mais déroutaient terriblement. L'intelligence des arthropodes devait nous être nettement plus étrangère que celle de nos propres insectes, en admettant qu'ils en aient une. Je restai fasciné, cherchant une explication logique concernant certains objets, sans rien trouver de cohérent.

Axin se manifesta :

— Le décor te plaît, Gyall ?

Je me retournai vers lui, et reçus un choc. Il me regardait avec les yeux de Missie. Même forme, même bleu brumeux, puis je perçus la différence. L'expression n'était aucunement semblable. Pas de petit chat perdu. Un jeune matou solide, revenu de bien des batailles, et qui avait appris la prudence et l'art de survivre.

Il m'examinait aussi.

— La petite sœur avait bien choisi son partenaire, dit-il. Je n'aimerais pas devoir t'affronter. Dans la bagarre, tu dois peser ton poids…

— Tu es aussi costaud que moi.

— Peut-être. Mais j'aime autant t'avoir comme allié que comme adversaire.

La pluie qui tomba brusquement me coupa ma réplique. Pas une douche non, une pluie en rideau serré, qui semblait naître au niveau du morceau d'hexagone plafond, sans aucunement en sourdre. Elle était fraîche, mais pas froide. Elle cessa aussi brusquement qu'elle était née, au bout de peut-être trois ou quatre minutes. J'étais lavé, et bien.

Axin tordait ses cheveux. Quelque chose, dans son aspect, me chatouillait l'esprit, sans que j'en comprenne la raison, puis l'évidence me frappa. Je questionnai :

— Tu m'as dit que tu étais ici depuis assez longtemps, non ?

— Impossible de faire vraiment le compte des jours, mais je dirais environ une dizaine, peut-être un peu plus, d'intervalles de clarté et d'obscurité.

— Alors, au nom du Cosmos, comment peux-tu être aussi bien rasé ?

— C'est ça qui te fait ces yeux méfiants ? Tu n'es pas rasé, toi ?

— Mais j'arrive, et je me rasais, dans la capsule.

— Moi aussi. Et, depuis mon arrivée ici, mes poils ne poussent plus, ni mes cheveux, ni mes ongles. Ne me demande pas comment les mantes font ça, je n'en ai aucune idée. Peut-être quelque chose dans la nourriture, peut-être dans la cage. Le genre rayons abrasifs.

Il riait. Ma suspicion soudaine s'était évanouie. Pas normal, d'être aussi méfiant. Ça devenait pathologique… Ce qu'il avançait était bien trop facile à vérifier. Mon système pileux est très actif. Je passai la main sur ma joue, et la découvris raisonnablement lisse.

— Je penche pour les rayons abrasifs, dis-je. Ma barbe pousse vite, et je n'avais pas goûté à cette pâtée avant ce matin. Fortiches, les extra-terrestres. Cosmos ! Non, ça ne peut pas être la race du Salaud…

— J'ai aussi examiné cette hypothèse, et sur toutes les coutures. Mais ça ne peut pas coller. Ces mantes ont une intelligence incompréhensible pour nous, parce que très différente, mais pas à un niveau tellement supérieur. Je peux très bien extrapoler sur une méthode ingénieuse qui empêche les animaux prisonniers d'avoir des dents ou des griffes trop longues, ou d'être étouffés par leurs poils s'ils appartiennent à une espèce au système pileux envahissant. Mais les motivations de l'Ordure m'échappent totalement. De plus, il a maîtrisé notre psychologie au point de prévoir nos réactions. Tous les pièges on été conçus par une ou plusieurs entités qui connaissent parfaitement les hommes, et disposent d'une puissance terrifiante. Non, les mantes, ça ne va pas.

— Elles pourraient très bien dissimuler leur véritable nature, dans un but ignoré.

— Elles le pourraient, mais je ne le crois pas. Non Gyall, nous sommes dans une autre nasse, dont il faut encore une fois trouver la sortie. Le rideau de velours nous attend quelque part. Cette galaxie du poisson volant matérialise les mythes. Cette fois, nous en sommes au stade extra-terrestre. Pour l'homme actuel c'est également un mythe. Nous n'avons jamais rencontré d'autre intelligence. Sauf la race de l'Ordure, et ceux-là ne veulent pas se laisser rejoindre…

— Je…

Des bruits proches interrompirent ma phrase, et attirèrent ailleurs notre

attention. Au travers des barreaux, je vis trois arthropodes, qui s'affairaient dans la pièce. Réaction d'absolue répulsion, causé par cette idée d'insectes géants et pensants. Les mandibules étaient plus que déplaisantes, les corps chitineux, les bras multiples et les griffes exécrables, mais les yeux horrifiaient. Opaques, d'un rouge noir, occupant la moitié de la tête, et totalement inexpressifs. Ils étaient nus, sans sexe visible. Leur taille étranglée portait une manière de chaîne en losanges où pendaient des objets. Je reconnus l'arme utilisée la veille. Ils s'agitaient, leurs pieds à crochets cliquetant sur le sol. Ils déplaçaient des instruments aberrants, et remuaient leurs antennes.

Ils approchèrent des cages, et mon échine se hérissa.

— C'est pour toi, Gyall, me dit Axin. Examen. Elles ne viennent ici que pour ça. Elles vont te paralyser, mais ça ne durera pas plus de cinq minutes, et ne t'inquiète pas. C'est déplaisant, sans plus.

Ma raison admettait le bien fondé de ses arguments, mais pas mon inconscient. J'étais horripilé, au sens étymologique du terme.

Une griffe armée se tendit. Piqûre au cou, et je tombai, absolument inerte. Trois ou quatre barreaux se déplacèrent. Axin n'était plus dans mon champ de vision. Des griffes me harponnèrent, et me soulevèrent avec une remarquable aisance, compte tenu de mes quatre vingt treize kilos. Ils me transportèrent, et m'immobilisèrent sur une surface lisse, brun acajou, beaucoup plus dure que le sol de l'hexagone cage.

Axin avait eu raison sur toute la ligne. Ma paralysie disparut très rapidement, et l'examen était désagréable.

Ces foutus insectes n'avaient pas plus d'inhibition qu'un grand patron traitant son cheptel d'hôpital. Ils exploraient mon anatomie avec un humiliant sans gêne. Les liens m'immobilisaient très efficacement. À l'occasion, ils me détachaient, pour me rattacher dans une posture différente. Travail habilement fait, qui ne me laissait pas la moindre chance de me libérer. Leurs griffes avaient une puissance d'étau.

Derrière les barreaux de sa cage, Axin observait le spectacle, en me criant les encouragements, ou des plaisanteries. Deux ou trois fois, il se tordit littéralement de rire.

— Tu aimes ça, Gyall ?

La salope s'étouffait de hoquets convulsifs. À ce moment précis, mon sens de l'humour était nettement déficient, et j'eus envie de le tuer puis le comique de la situation s'imposa, et j'éclatai aussi. Mes contorsions de gaieté parurent surprendre au plus haut point mes enquêteurs scientifiques. Ils interrompirent un moment l'examen pour me faire respirer un gaz froid et acide, qui stoppa ma crise d'hilarité. Un calmant nerveux, très probablement. Sans doute croyaient-ils m'avoir fait très mal.

Cette sollicitude empressée me réconforta. Nous étions loin de la vivisection, et, visiblement, ils ne désiraient nullement m'endommager. Leur aspect et le contact de leurs griffes me causèrent moins de répulsion. Je pris mon mal en patience, et attendit la fin des examens, qui finit par arriver.

Nouvelle piqûre paralysante, et retour dans ma cage. Avant de m'introduire, ils immobilisèrent également Axin. L'effet de ces piqûres-là était à très courte durée. Nous retrouvâmes en même temps la parole, et mon compagnon de captivité m'accueillit d'un jovial « Alors, cobaye ? » auquel je répondis par un « Alors, voyeur ? »

Ce qui déclencha un fou rire partagé. Je repris avec peine un peu de sérieux, et allai boire dans la cavité. Je crevais de soif.

— C’est tout de même bizarre, dis-je qu’ils ne veuillent pas nous accorder plus d’importance qu’à des animaux. Ils nous ont capturés dans l’espace. Rien n’y vit naturellement, ils on bien dû voir que nos capsules ressemblaient à un navire spatial, même en tenant compte de toutes les différences…

— Comment veux-tu que je comprenne leur mode de raisonnement ? La désinvolture avec laquelle ils ont traité ces capsules prouve qu’ils ne s’y intéressaient guère. Ils les ont peut-être prises pour quelque enveloppe protectrice, sans chercher plus loin. Même s’ils les ont examinées par la suite, ils n’ont certainement rien appris de plus. Tu comprends leurs instruments, toi ?

— Non, mais je vois bien qu’ils sont le produit d’une évolution intelligente. Et je sais que les animaux ne vont pas dans l’espace par eux-mêmes.

— Parce que tu raisonnes en humain. Sais-tu comment fonctionne leur intellect ? Parmi nos insectes, il existe une araignée, l’argyronète, qui respire de l’air, et vit dans l’eau. Elle y installe une parfaite cloche à plongeur, et y amène elle-même son oxygène, en l’emprisonnant dans ses poils. Qu’est-ce qu’une fourmi comprendrait au comportement d’une argyronète ? Et araignée et fourmi sont nettement plus proches que nous ne le sommes des mantes. Que veux-tu que je te dise ? Elles nous prennent peut-être pour des argyronètes de l’espace…

— En tout cas, pour le moment, elles nous traitent manifestement en spécimens précieux, et nous ménagent, mais quand nous aurons fini de les intéresser ?

— Je n’ai subi qu’un seul examen, à mon arrivée, et je suis toujours là, nourri, abreuvé, douché et tout. Laisse courir, les ennuis ne sont pas pour tout de suite. Mais il faudrait quand même envisager un peu les possibilités d’évasion. Sans compter que je voudrais bien récupérer les filles, si elles sont bien, comme je l’espère, quelque part par là… Jusqu’à maintenant, je n’ai rien trouvé, mais nous sommes deux. En discutant, une bonne idée peut nous venir…

Nous en parlâmes, essayant des solutions possibles. Rien de probant. Tout se heurtait à deux choses. D’une part, l’inviolabilité de cette cage où nous nous trouvions, d’autre part, le fait que les arthropodes ne nous touchaient qu’après nous avoir préalablement paralysés. Par ailleurs, même si nous avions réussi à sortir de notre prison, nous n’en aurions pas été libres pour autant. Nous naviguions actuellement dans l’espace, sur un vaisseau stellaire étranger, et sans doute fort peuplé. S’échapper de la cage ne représentait qu’une étape, et nullement la solution définitive…

Le souterrain de bronze me revenant en mémoire, j’eus l’idée d’examiner soigneusement nos barreaux. Des nèfles. Ceux-là ne présentaient pas la moindre fissure.

— Tu sais, me dit Axin, je crois que l’Ordure…

Il se tut. Le hurlement inaudible de Missie perça ma cervelle, y taillant au vif, avec l’impact d’une lame tranchante. Tous mes muscles se contractèrent.

Axin était blême, les yeux angoissés.

— Missie, dit-il. Elle s’affole complètement… Cosmos, que c’est pénible ! Je la perçois bien plus nettement qu’autrefois. Durant un instant, j’ai éprouvé totalement ses sensations. J’étais dans les pattes d’une araignée géante, et elle m’amenait à ses crochets suceurs. Ça va mieux, à présent. Non, ça recommence…

Trois ou quatre taches de rousseurs ressortaient sur le blanc crayeux de sa peau. Je le vis se couvrir de chair de poule, puis le phénomène cessa. Il respirait trop fort.

— C'est passé… Heureusement. Elle a peur, mais plus avec cette épouvantable intensité. Tu ne peux pas t'imaginer ça, littéralement, j'en crève.

— Je l'ai entendue crier. Pas avec mes oreilles, mais dans ma cervelle. Une angoisse insoutenable…

— Toi aussi ? Mais tu ne perçois pas le reste, heureusement pour toi. Ça s'est tassé, à présent. Quelque chose la rassure, et elle essaye de rire. J'y suis ! Elle passe à l'examen ! Bien sûr, c'est ça. Ce symbole de l'araignée, qui revenait toujours… Et elle est avec Lygane, j'en suis absolument certain. Ma blonde a dû plaisanter, et la calmer.

— Tu as parfaitement raison. Moi aussi, quand ils m'ont agrippé, je voyais tout en symbole d'insectes géants. Tu es sûr qu'elle va bien ?

— Oui. Elle est effrayée, et dégoûtée, mais elle peut l'accepter. Ne fais pas ces yeux-là, je te dis que ça va.

La vague de rage et d'angoisse reflua, mais sans disparaître complètement. Le chaton, dans ces sales griffes d'insectes… J'avais du mal à en accepter l'idée…

Les jours se succédaient. Alternances clarté, obscurité, clarté, obscurité. Impossible d'en faire le compte avec exactitude. Il aurait fallu pouvoir les marquer, et nous ne disposions de rien qui nous le permette.

Nous parlions. J'appris à bien connaître Axin, de même qu'il me découvrit en totalité. Raconter notre vie, nous n'avions que ça à faire. Les bavardages tuaient le temps.

La claustration à deux, dans une aussi étroite intimité, ne permet pas la dissimulation. Axin me plaisait. Un type bien. Je ne l'avais pas connu avant son passage derrière le rideau. Sa réputation, à l'époque, était plus que mauvaise. Les épreuves infligées par le Salaud avaient pu lui faire prendre conscience de lui-même, et le modifier en partie, mais pas changer sa nature profonde. Ce qui fait l'essence d'un être humain ne se transforme pas. Notre ère le sait bien, qui, malgré les progrès réalisés dans le domaine thérapeutique, n'a trouvé pour soigner les criminels qu'un système qui détruit en même temps leur cerveau. La réadaptation n'est pas un remède. Ses victimes n'en sortent pas guéries, mais anéanties.

Non, sous un masque de demi-folie, dû à un goût excessif du risque, Axin Oléone avait certainement toujours possédé de la force, et une personnalité. Comme quoi, on ne doit jamais évaluer les gens que l'on ne connaît pas.

Pluie matinale, repas, boisson, bavardages et sommeil. Ce régime de bouillie sucrée m'écœurait au delà du possible, et je n'étais pas seul à manger sans aucun plaisir. Nous avions banni des conversations toute allusion à une nourriture différente.

Un peu de gymnastique, chaque jour, pour entretenir des muscles dont nous aurions sans doute besoin, à un moment quelconque, et que notre existence cloîtrée risquait fort atrophier. L'envie nous vint d'éprouver nos forces respectives, et nous nous empoignâmes, mais, la lutte à peine commencée, une cataracte d'eau nous sépara. Elle frappait avec la violence d'un jet sous pression. Dès que nous ne fûmes plus en contact, elle cessa.

— Vacherie, dit Axin. Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Les arthropodes, sans aucun doute. Ou ils nous surveillent, ou le système est automatique, mais ils ne veulent pas que leurs précieux

spécimens s'entre-tuent. Ils ont prévu une méthode pour interrompre net les bagarres.

— Pauvres spécimens. Même pas la moindre distraction… Gyall, j'en ai marre. Il faut sortir de là !

— Oui. Comment ?

Comment, en effet. Nous guettions la moindre possibilité, qui ne se présentait jamais. La cage était bien close, et les arthropodes ne nous approchaient plus. Ils nous nourrissaient, nous nettoyaient, nous abreuvaient et évacuaient nos déjections par une série de systèmes automatiques.

À l'occasion, ils occupaient la salle pour étudier un nouveau pensionnaire, et rien de plus. Je vis passer à l'examen un certain nombre de bestioles très curieuses, de taille et d'allure variées. Ça piaillait, beuglait, glapissait, bourdonnait, bramait, grognait, ou vagissait.

Une limace chevelue, de la taille d'un poney, siffla comme une bouilloire en folie, et fit aux arthropodes la vacherie de mourir en plein test. Ils avaient beau avoir des faces inexpressives, impossible de se méprendre, ils étaient consternés. Ils coururent, agitèrent leurs antennes avec frénésie, s'empressèrent de tenter de ranimer la victime, par des méthodes diverses, toutes inefficaces. Persuadés enfin de l'inéluctable décès, et après consultation avec un nouveau venu appelé en renfort, ils dépecèrent le cadavre, en en étudiant chaque parcelle.

— Manque de pot, dit Axin. Le patron du labo va gueuler.

— Gigoter des antennes, plutôt. Mais c'est très rassurant pour nous. Ils veulent leurs spécimens vivants, et en bonne santé. Je me demande à quoi ils nous destinent…

— Va savoir. À des expériences différentes, ou à un Zoo…

— N'importe quoi, dis-je, mais que ça change… Le côté stagnant de cette captivité me porte sur les nerfs, et pas qu'un peu.

— Tu n'es pas le seul, mon joli. Un brin de changement, ça me plairait.

Nos vœux furent exaucés.

Trois ou quatre jours plus tard, vers le soir, la cavité alimentaire se remplit, et nous mangeâmes, sans aucun plaisir.

J'avais à peine terminé ma poignée de colle sucrée, et je rinçais mes doigts englués, quand je commençai à bâiller, et à dodeliner de la tête. Une envie de dormir irrépressible, assortie d'un bizarre vertige qui m'empâtait la cervelle. Je dus m'asseoir.

Axin bâilla largement, se frotta les yeux et s'allongea en marmonnant !

— Je crève de sommeil. Pas normal, de… Gyall ! Une drogue, dans la pâtée ! Cosmos, réveille-toi !

Évidence. Un somnifère quelconque, mêlé aux aliments. Pourquoi ? Lutte avec ma cervelle embrouillée, avec la totale relâche de mes muscles. J'essayai de me lever, et retombai. Mes dernières pensées conscientes tourbillonnèrent un quart de seconde, puis se noyèrent. Sommeil.

J'étais de nouveau dans le souterrain. Seul. J'avançais dans le couloir de bronze. Je n'avais pas de torche, et il n'était pas éclairé, mais je voyais. Devant moi, le gardien se matérialisa, agitant ses yeux à pédoncules. Il fonça. Je cherchai le couteau à ma ceinture, et ne le trouvai pas. Ma main tâtonnait, mollement. Le gardien me saisit. Il me secouait, me secouait, me secouait…

J'ouvris les yeux sur le visage d'Axin, qui sourit.

— Tu es dur à réveiller. Ça fait un bon moment que je te secoue. Gyall,

j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Nous avons changé de décor. Attend-toi à des surprises.

Ce que je voyais, pour le moment, c'était une cage identique a la précédente, mais nettement plus vaste. Dans le panneau du fond, la trappe d'accès avait la taille d'une porte. Elle était ronde. Les cavités alimentaires, par contre, n'avaient pas changé.

— Ce n'est pas par là qu'il faut regarder, me dit Axin. Vien voir les barreaux.

Je me retournai. La grille donnait sur un paysage de jardin. Toute la végétation avait les tonalités d'une forêt terrienne en automne. Rousse, cuivre, jaune d'or, auburn, fauve, safran, brun rouge, ou mordorée. Clarté du jour, ciel citron, et soleil doré, qui montait vers le zénith.

— Une planète, dis-je. Eh bien, je n'en suis pas fâché. La prison navigante, ça allait comme ça. Seulement, nous sommes toujours en cage…

— J'ai dans l'idée que cette grille doit s'ouvrir, à un moment ou un autre. Regarde de plus près.

Je m'approchai des barreaux. Devant moi, une zone herbeuse, de teinte safranée, délimitée de chaque côté par de hauts murs rocheux. Ce morceau de pré débouchait sur un précipice. Le fond se hérissait de longues pointes aiguës, plantées, serrées. Derrière l'abîme, le jardin étalait sa flore touffue. Un ruban de matériau acajou y serpentait, qui se perdait sous des arbres cuivrés.

— Eh bien, dis-je, tu avais raison. Nous voilà pensionnaires d'un zoo galactique. À ceci près que les nôtres sont nettement plus confortables, puisque les animaux y vivent en liberté dans leur habitat naturel. Celui-ci semble obéir à des lois qui régnaient chez nous au vingtième siècle. En retard, les insectes, tout au moins sur ce plan. Mais ces grilles doivent s'ouvrir, en effet, et les murs qui bornent notre zone de détente me paraissent très faciles à franchir. Ils arrêteraient sans aucun doute un animal, et même plusieurs, mais nous sommes des humains, capables de réflexion, et pratiquant au besoin l'entraide. Si je te soulève à bout de bras, tu toucheras le sommet de ce mur, ou je me trompe fort.

— Je l'atteindrai certainement, mais pour tomber sur quoi ? Un autre espace vital, sans doute, et peut-être habité par quelqu'un de déplaisant à fréquenter. De plus, à mon sens, il est probable qu'au bout d'une succession de cages, une autre barrière existe, très certainement infranchissable. L'Ordure ne fait jamais de fleur, tu le sais bien. Si c'était facile de sortir d'ici, nous n'y serions pas.

— Tu as tristement raison, mon très cher ami, mais ne me déprime pas, veux-tu ? Il y a un moyen. Et nous le trouverons. En attendant, viens goûter la pâtée, elle est peut-être meilleure.

— Désolé de détruire tes illusions. Je l'ai déjà goûtée, et c'est exactement la même. Mange, et parle d'autre chose.

Je mangeai, et bus. Cette mélasse me collait à chaque coup une soif terrible. J'avais à peine terminé quand les grilles coulissèrent, nous ouvrant la cage. Au même instant, la cataracte déjà précédemment éprouvée s'ébattit. Sa violence me coupa le souffle, et me plia en deux. Demi-aveuglé, je fonçai vers la sortie. Axin me bouscula involontairement au passage.

Nous nous ébrouâmes. En nous retournant, nous vîmes que la grille s'était refermée. L'eau ne tombait plus. Quelque chose à droite rugit sur le mode contestataire, et quelque chose à gauche glapit intensivement. D'autres protestations, plus lointaines, se mêlèrent au concert.

— Sortie obligatoire, dis-je, et moyen de coercition. Nos voisins ne sont pas contents non plus.

— J'aime bien l'eau, dit Axin, mais celle-là est un peu trop brutale pour mon goût. Bon, j'imagine que c'est l'ouverture du zoo. Les animaux doivent être visibles. Nous aurons des visiteurs, probablement. Je me demande comment ils vont nous obliger à rentrer ?

— La pâtée, bien sûr. Ils doivent compter sur la fringale.

— Ouais. Je peux rester sur ma faim, et même sur ma soif, et toi aussi. La circulation éventuelle serait plus aisée, si tout le monde est bien enfermé. Ce soir, on ne rentre pas. On verra bien. En attendant, soulève-moi un peu. J'aimerais bien avoir une vision des choses plus étendue.

Nous nous approchâmes de la muraille de droite. Je me baissai. Axin grimpa sur mes épaules, et s'appuya au mur. Je me redressai. Il plaça ses pieds dans mes mains, et je le hissai. Beau travail d'équipe, mais il pesait lourd. Il s'agrippa au faîte, et s'y installa, en me libérant.

— Pas sympathique du tout, le copain, dit-il. On dirait le produit des amours d'un tigre à dents de sabre, et d'une girafe. Les dents de papa, et le cou de maman. Je ne l'aime pas, et il ne m'aime pas non plus. Tu vas l'entendre…

Rugissement furieux. Une explosion de son traduisant la rage.

— Redescend-moi en vitesse, dit Axin. Il s'approche du mur et avec ce cou interminable…

Je l'aidai à regagner le sol.

— Pas enthousiasmant, le tour d'horizon, dit-il. Le voisin n'est pas fréquentable, et, à la limite d'une succession de domaines, j'ai vu un mur qui bouche le ciel. Je te garantis que nous ne franchirons pas celui-là en faisant la courte échelle. Et le précipice aux pointes se poursuit jusqu'à ce mur. Essayons de l'autre côté. Chacun son tour. Cette fois, c'est moi qui te soulève.

Nouvelle opération élévatoire. Résultat très décevant. Même muraille terminale, infranchissable, en effet, sans un équipement d'alpiniste. Le fossé se poursuivait jusqu'à ce mur. Quant aux voisins…

— Cette fois, dis-je, c'est une paire de gorilles mâtinés de bisons. Bosses, et longs bras. Les griffes sont impressionnantes, et les dents plus encore. Je ne leur plais pas. Ils se lèvent. Redescend-moi, je les ai assez vus.

Axin s'exécuta, tandis que résonnait une série de glapissements furieux.

— Sombres perspectives, dis-je. L'horizon de ce côté est identique a celui que tu m'as décrit. Même en attendant dehors que les bestioles soient enfermées, et en admettant que nous puissions le faire sans que nos gardiens interviennent, nous ne pourrons en aucun cas passer ce mur. Deuxième point, sans corde ou passerelle, le précipice est infranchissable. Les pointes sont serrées, et très longues, et il est trop large pour être sauté. Alors ? Par dessus le marché, nous ne savons absolument pas où ils ont fourré les filles.

— Elles ne sont pas loin. Je sens ma sœur, très nettement, et elle va bien.

— Toujours ça. Mais je n'arrive pas à piger pourquoi ils ont jugé bon de nous séparer. Pas difficile de voir, pourtant que nous sommes membres d'une même espèce, et toi et moi partageons bien la même cage…

— Tu cherches toujours à extrapoler à la manière homo sapiens. C'est impossible. Nous nous trouvons en présence d'une forme d'intelligence radicalement autre. Mâle et femelle humains présentent de légères différences anatomiques. Pour les mantes, nous appartenons peut-être à

deux genres voisins, mais non identiques. Que sais-tu de leur mode de reproduction ? Et justement, même si elles ont admis que nous appartenons à la même espèce, et percé le mystère de nos sexes complémentaires, elles jugent peut-être préférable de limiter les naissances, et ne connaissent pas d'autre moyen nous concernant que la séparation. Ceci dit, je suis bien emmerdé. Je n'ai nulle envie de terminer mes jours dans la peau d'un singe en cage. Cette fois, le piège est un peu trop bien fermé.

— Tu minimises, mon bon. Admettons que nous parvenions à fuir, et à récupérer les filles. Nous nous retrouverons sur une planète étrangère, peuplée d'insectes dont le comportement nous échappe totalement, et qui ne nous ressemblent fichtre pas. Veux-tu me dire où trouver le rideau de velours, et comment le chercher ?

— Il viendra peut-être à nous, juste au bon moment. Rappelle-toi l'ascenseur. Sérions les problèmes. D'abord, la sortie. Fais travailler tes méninges.

— Oh le Salaud, dis-je, le Salaud, le Salaud, le Salaud !

— Ne te plains pas, Gyall, la situation pourrait être cent fois pire. Pour le moment, nous sommes à l'aise, et rien ne nous pousse une épée dans les reins. Pas d'urgence, pas d'écrasante pression… C'est presque trop beau pour être vrai.

— Ne le crie pas si haut. D'ici que ça change… Mais un jour, au bout de la route, je le trouverai, et je le tuerai !

— Détends-toi, et profite du présent. Ce soleil est très agréable. Rôtissons-nous un peu, et réfléchissons… Allez, calme-toi, tu as des yeux en bouche de laser. Ceci dit, si tu le trouves, j'aimerais bien être avec toi.

J'avais peut-être des yeux en laser, mais les siens n'étaient pas exactement affables. Toutefois, le conseil était bon. Je repoussai la rage, et m'allongeai.

L'herbe safran était courte, fraîche, de contact soyeux. Elle sentait vaguement le citron. Je mis mes bras sous ma tête, et fermai les yeux. Brûlure du soleil, délicieuse, et caresse d'un vent tiède. Silence coupé de temps à autre par un cri animal. J'étudiai le problème, le posant et le reposant, échafaudant des plans, et les rejetant comme impossibles. La brûlure devenait cuisson, et je me tournai pour me coucher sur le ventre.

Axin était assis, une jambe pliée. Il rêvassait en déchiquetant un brin d'herbe.

Je restai un grand moment à me rôtir, en examinant la question sous tous ses angles, sans en trouver un à empoigner. Axin se taisait, et moi aussi. Exaspérant au possible, de se heurter toujours à la même barrière. Dans le cas précis, il y en avait deux. Franchir le fossé et ses pointes ou escalader un mur trop haut, bien lisse, et n'offrant pas le moindre point d'appui.

— Pourtant, dis-je à mi-voix, il doit exister une possibilité. Il y en a toujours une. Toujours.

Axin avait dû suivre des réflexions analogues aux miennes, car il répondit !

— Il n'y en a pas. À moins de se faire pousser des ailes. Si tu connais le truc, indique-le moi.

Un cliquetis bizarre me tira de ma morosité. Trois arthropodes avançaient sur le sentier, et le son qui m'avait intrigué provenait du contact de leurs pieds griffus sur le revêtement acajou. Devant chaque prison, ils s'arrêtaient, agitant leurs antennes, sans émettre un son, et

repartaient. Ils stationnèrent un moment devant la nôtre, puis continuèrent la promenade.

Tout au long de l'après-midi, il en défila par petits groupes. Tous identiques d'aspect, tous sans vêtement, tous portant la même ceinture en losanges. Je n'en vis pas un seul de petite taille. Je me demandais s'ils se reproduisaient en cocons.

Ils passaient, s'attardant çà et là, paisibles, muets, regardant les spécimens de leurs yeux inexpressifs. Ils ne s'agitaient pas, ne gesticulaient pas, et ne répondaient pas aux provocations. Apparemment un peu plus dépourvus de sentiments ou d'émotions que des amibes. Ils me déprimèrent fortement.

Axin essaya des grimaces, des contorsions, puis de violentes injures, et s'assit, découragé. Il demanda :

— Qu'est-ce qu'ils viennent voir ? Je ne me sens même plus singe en cage. Microbe sous l'oculaire, peut-être, et encore. Un chercheur s'intéresse à ses bactéries.

— Nous sommes conditionnés par le comportement humain, voilà tout. Qu'est-ce que tu espérais ? Des cacahuètes ?

— J'aimerais mieux. Ils me font terriblement ressentir la vanité de toutes choses.

— Ne commence pas à philosopher. Cherche plutôt une combine valable pour trouver la sortie.

— D'accord, malin, cherchons.

Nous cherchâmes. Toutes les solutions imaginables achoppaient sur l'impossibilité. Nous ne regardions plus nos visiteurs, et discutions interminablement. Le soleil s'était déplacé, nous laissant dans l'ombre. La période de clarté était manifestement plus longue qu'un jour terrien.

Je dormis un moment. J'en avais marre des discours inutiles. Axin m'imita. Quand nous nous éveillâmes, la luminosité avait baissé, et les visiteurs se raréfiaient. Bientôt, ils disparurent complètement. Nos grilles s'étaient rouvertes durant notre sommeil. J'entendis un claquement proche, puis un autre. Sons qui se répétèrent, à intervalles réguliers.

— La fermeture des cages, dit Axin. Elles doivent se boucler automatiquement dès que le pensionnaire est de retour au gîte.

Notre prison restait béante. Nous attendîmes. Assez longtemps. Le soir était long à descendre. Le crépuscule était venu lorsque deux arthropodes apparurent sur le sentier, surgissant des branches assombries. Ils inspectaient chaque enclos. Ils s'arrêtèrent devant le nôtre, et l'un deux décrocha un objet de sa ceinture. Je m'attendais à quelque chose du genre piqûre. Une tétanisation de douleur me détrompa. Brève, mais ultra-intense. Je n'attendis pas la suite des explications. Je filai dans la cage, et Axin aussi. La grille claqua derrière nous.

— Les vaches à antennes, dit-il.

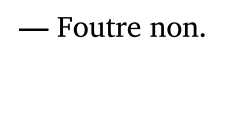
— Eh oui. Les gentils petits animaux doivent aller au dodo. C'est comme ça. Je te ferai remarquer que la leçon doit être bien apprise, sinon, nous aurions entendu brailler par-ci par-là. Nous devions être les seuls encore dehors.

— Nous voilà bons pour les réflexes condi…

Il se plia en deux, un instant, et se redressa, le visage blanc.

— Missie l'a eu aussi, et elle n'a pas aimé ça.

— Je ne l'ai pas aimé non plus. Viens dîner, cher ami. Un peu de bonne bouillie, et puis nous dormirons. Ça m'étonnerait beaucoup qu'ils nous aient installé l'éclairage. Tu vois autre chose à faire ?



— Foutre non.

XII

Dix jours que nous étions là, à devenir lentement enragés. J'avais dénudé une petite zone de notre enclos herbeux, et j'y gravais chaque jour un bâton. Quatre bâtons, réunis par un trait transversal, et un groupe identique à côté. Les journées étaient longues, et les nuits plus encore. Au travers des barreaux, le ciel nocturne offrait deux petites lunes, et la constellation du poisson volant. L'étoile Argid scintillait.

Depuis notre arrivée, les visiteurs semblaient se raréfier. L'affluence de la première journée ne s'était jamais reproduite, et les deux derniers après-midi, nous n'en avions pas vu un seul. Par contre, des engins volants sillonnaient le ciel, presque en permanence. Variés de taille, mais toujours très étonnants. Leur forme les apparentait aux insectes à élytres.

Nous avions connu une journée de pluie, passée à l'intérieur. La cage ne s'était pas ouverte au matin, et l'habituelle cataracte avait été remplacée par une douche sans brutalité. Nos gardiens étaient pleins de sollicitude.

Il pouvait être midi, à peu près. Nous occupions notre espace vital herbeux. Comme toujours, nous discutions le même problème, avec écœurement. Nous en étions à envisager des solutions de cinglés, comme, par exemple, sacrifier l'un de nous sur les pointes pour que l'autre puisse tenter de sortir en utilisant son corps en guise de tapis protecteur. Dingue, et inutile. Le fossé était bien trop large, sans parler de sa hauteur.

Brusquement, un deuxième soleil naquit sur l'horizon. Je ne le regardais déjà plus. J'étais couché, la tête sous les bras, à côté d'Axin qui m'imitait. Je comptais les secondes.

Je l'avais reconnu à l'instant même où son flamboiement commençait à palpiter. Les écrans de Terra et les salles d'hypno-rêve l'ont popularisé au maximum, et la terreur qu'il dispense hante encore la race humaine.

Le soleil d'une explosion atomique.

L'onde de choc arriva, très en retard. Elle me secoua comme un rat. Puis le son, plus tard encore. Ça s'était passé loin, très loin. Le roulement de l'orage d'enfer traînait, tardant à s'éteindre.

Je regardai, très prudemment. Le soleil de l'atome s'était éteint. Les volutes mortelles s'enroulaient, se gonflaient, naissant du colossal pilier pour s'épanouir en dôme menaçant.

Brutalement, la terreur de Missie me frappa en pleine cervelle. Je l'entendis, très clairement. Elle m'appelait. Je me dressai d'une détente sans même réfléchir, tiré par l'urgence de cette demande angoissée. Puis elle cessa.

Axin était assis, et il semblait très attentif, le regard fixé sur quelque chose que je ne voyais pas. Je commençai :

— J'ai…

Il me saisit le poignet, le serra, et dit d'un ton pressant :

— Tais-toi. Je suis en contact avec Missie.

Cela dura, très longtemps. Il avait le visage mobile, et je voyais s'y dessiner de petites mimiques, analogues à celles exprimées par une personne qui converse. J'étais absolument fasciné. Je ne regardais plus qu'à peine le champignon vénéneux qui se boursouflait.

Les yeux d'Axin revinrent sur moi.

— Je ne peux pas te dire comment ça s'est fait, mais j'ai établi le contact avec ma sœur. Nous avons communiqué comme avec un transmetteur, mais en bien plus complet, parce que je percevais ses pensées dans leur essence même, et non traduites en mots. Je sentais ses sensations, et je voyais par ses yeux. Elle est avec Lygane. Elles ont connu la même chose que nous, ou à peu près. Je sais où elles se trouvent. Par rapport au soleil levant, c'est devant nous, et plus au nord. J'ai vu leur cage, parfaitement identique à la nôtre. Elle est située en bordure d'une forêt genre jungle, très touffue, et entrelacée de lianes. Elles s'ennuient et elles enragent. Mais elles sont en bonne santé. Après avoir exprimé l'essentiel, nous avons fait quelques tests. C'est fantastique. Ce contact nous pouvons l'établir, et le fermer, exactement comme si nous branchions un transmetteur. L'explosion les a terrifiées, et c'est l'extrême angoisse de Missie qui a tout déclenché. Je sentais sa terreur, tu comprends, et tout à fait inconsciemment, j'essayais de la rassurer, et, tout d'un coup, elle m'a entendu, et a répondu. À propos, elle t'embrasse. Elle s'inquiétait beaucoup pour toi. Elles demandent ce qu'elles doivent faire. Elles ont retourné cent fois le problème, comme nous, sans voir davantage la solution.

— Je voudrais bien pouvoir leur dire ce qu'elles doivent faire, et savoir que faire moi-même… Axin, ce que nous venons de voir, c'est un peu plus que catastrophique. Si j'additionne cette explosion, tous les engins volants de ces derniers jours et la raréfaction des visiteurs, j'obtiens un total qui veut dire guerre, et guerre à armes atomiques, qui plus est. Ça s'est passé très loin, mais ça peut fort bien se rapprocher, et, de plus, les retombées ont la fâcheuse manie de se balader au gré des vents. À propos, d'où souffle-t-il ?

Il n'y en avait pour ainsi dire pas, et nous testâmes la faible brise au moyen d'un doigt humidifié de salive. Apparemment, il ne soufflait pas vers nous, pas encore.

— Les vents, dit Axin, c'est salement capricieux, et il y a un autre problème. Qu'est-ce qu'on fait, des animaux d'un zoo, à ton avis, quand tout se détraque ?

— On les laisse crever, ou on les utilise comme nourriture, si nécessaire. Conclusion, il faut sortir de là, très vite.

— Un peu plus vite que ça encore. Tes ailes poussent ?

Il était amer. Je l'étais également.

L'amertume et l'inquiétude s'enflèrent, et une rage féroce commença à naître, agrippée dans mes viscères. Le Salaud ! J'étais sûr qu'il était responsable. Absolument sûr. Je ne comprenais pas comment il parvenait à jouer ainsi avec les événements. Une guerre obéit à des motivations précises, appétits d'argent, ou de puissance, mais elle n'éclate pas comme ça, sans raison, et elle ne se déclare pas non plus sans une préalable et lente préparation souterraine. Donc, le Salaud ne pouvait pas, même en tenant compte de ses moyens, l'avoir déclenchée juste pour nous. Cette idée même était délirante. Et pourtant, j'étais totalement persuadé de sa responsabilité, et la fureur me brouillait la vue.

— L'Ordure, dit Axin. L'Ordure !

La ligne de ses mâchoires saillait sous la peau. L'expression de ses yeux

apaisa ma propre colère. Je le secouai par l'épaule.

— La rage ne sert à rien. Pour le moment, elle est stérile. Il y a un moyen, c'est certain. Il y en a un. Nous n'avons pas assez bien cherché.

— Tu as raison. Réfléchissons.

— Nous réfléchîmes, tout l'après-midi. Le soir arriva, très lentement. C'est un concert de cris variés et furieux qui me tira de mes pensées fiévreuses. Le crépuscule était là, sans que je l'aie vu naître. Notre cage était toujours bien close, et, logiquement, elle aurait dû être ouverte. Logiquement aussi, les arthropodes auraient dû passer, et nous y faire rentrer. Une très déplaisante hypothèse me chatouilla l'esprit.

Axin, les yeux fixes, ne semblait pas entendre le charivari de hurlements mêlés, qui s'amplifiait. Je l'appelai :

— Axin !

— Oui ?

— La cage est toujours fermée, et quelque chose me dit qu'elle ne s'ouvrira pas. Plus de nourriture, et pire, plus d'eau…

Il reçut le choc, et l'accepta.

— C'est pour ça, qu'ils gueulent tellement…

— Ils gueuleront bien plus, d'ici quelques temps, et nous aussi. La soif c'est une mort très déplaisante.

— On pourra toujours se suicider sur les pointes.

Il parlait avec une ironie amère. Puis ses yeux redevinrent fixes, et il écouta un moment l'inaudible.

— Les filles, dit-il. Elles viennent de tirer des conclusions identiques aux nôtres, et elles paniquent un peu.

J'allai m'agripper aux barreaux, et les secouai, avec une violence qui m'ébranla des talons aux cheveux, sans aucunement les faire frémir. La grille bien close me narguait, et je contenais une envie de me précipiter dessus la tête la première.

— C'est inutile, dit Axin, et tu le sais.

Je le savais, en effet.

Nous nous assîmes, et nous restâmes sans parler, à regarder venir la nuit. Les premières étoiles luisaient au ciel.

Je triturai et pressurai mes idées jusqu'à la quasi-démence. Je repris les événements depuis le début, et me remémorai, épisode par épisode, tout ce qui m'était advenu sur la route tracée par le Salaud. Je passai en revue les aventures d'Axin, une par une. Je malaxai. Toujours, il y avait eu une faille dans le piège. Toujours. Deux fois pour moi, et deux fois pour Axin, l'impossible s'était produit. L'impossible… J'approfondis, très longtemps. Et je trouvai.

— Axin, dis-je, j'ai la solution. Attend. Laisse-moi parler. Tu ne vas pas me croire, et pourtant je suis certain d'avoir vu juste. Je vais essayer de te faire partager ma conviction. Écoute bien. Dans le résumé de nos aventures respectives, il existe quatre impossibilités. Deux dans mon cas, deux dans le tien. Première impossibilité, le garde noir qui torturait Missie. Il n'aurait pas dû mourir, et il est mort. Je ne voulais pas l'admettre, parce que ça ne tenait pas debout, mais je sais maintenant que c'est moi qui l'ai tué. Je l'ai senti. J'ai senti la force s'amasser, s'arracher, et se projeter. Deuxième impossibilité, Frogoul. Le couteau que j'ai lancé lui a crevé l'œil, d'accord, mais il ne pouvait en aucun cas, dans une si vaste tête, toucher un centre vital. Là aussi, je l'ai tué, et pas avec une arme. Troisième impossibilité, la clé sur la table, pendant votre interrogatoire. Elle ne pouvait pas se déplacer seule, et pourtant, Lygane l'a eue dans sa main. Quatrième, l'arme

accrochée au mur ne pouvait pas s'envoler pour venir à vous, et elle est venue. Conclusion c'est Lygane qui l'a fait. Moi, je tue, et elle, elle déplace les objets. Voilà mes premières raisons, et il faut que tu les acceptes, avant que je continue.

— Je les ai déjà acceptées. Je ne t'en avais rien dit, ça paraissait bien trop irrationnel, mais Lygane a éprouvé aussi une sensation étrange lors de ces deux épisodes incompréhensibles. Elle a senti se former une main, non matérielle, non rattachée à son corps, mais qu'elle commandait. Elle ne m'en a parlé qu'une fois, avec réticence, et elle est comme toi, elle ne peut pas le croire.

— Eh bien, il va falloir qu'elle y croie, parce que tout dépend d'elle. Tu parleras à Missie, et Missie lui parlera. Tu vois, tout s'enchaîne. Vous deux, vous possédez aussi un talent mental, qui vous permet de communiquer. Écoute, tu m'as dit que près de leur cage il existe une forêt, et tu as mentionné des lianes. Par les yeux de Missie, tu les as vues. Comment sont-elles ? Grosses ? Solides ?

— Cosmos ! Mais tu as raison, tu as raison sur toute la ligne ! Ces lianes sont épaisses, en effet. Si Lygane peut en attraper une, assez longue, et bien accrochée, elles auront un pont. Mais ce sera risqué, le point d'ancrage… De plus, elle ne contrôle pas cette force. La main ne se formera peut-être pas à la demande…

— Elle peut le faire, et elle le fera, ou nous crèverons tous de soif, si une bombe ne nous tue pas avant. Cette main s'est formée sous l'aiguillon de la nécessité, et la nécessité est de nouveau là. Appelle Missie, et explique lui.

Il le fit, et la communication fut longue. Puis il me dit :

— Missie est d'accord. Elle aussi, s'était posé des questions sur ces événements bizarres. En ce moment, elle parle à Lygane, puis elle me rappellera.

Attente, et nouvel entretien à distance.

— Lygane va essayer. Elle n'est pas sûre de réussir, mais elle va essayer. Elle ne peut rien faire maintenant dans le noir. Il faut attendre le jour.

La nuit était tiède, veloutée. Les deux petites lunes déversaient une faible luminosité blonde. Nous n'avions pas sommeil, et nous parlions, de choses futiles, sans aucunement aborder le sujet qui nous tenait à cœur. Il y avait toujours des protestations animales, mais moins nombreuses. Un certain nombre de pensionnaires s'étaient provisoirement résignés.

La deuxième aube de mort naquit à l'opposé de la précédente. Elle flamboya derrière nos cages, allumant la nuit, et la même réaction de terreur nous coucha, visages enfouis dans l'herbe, et bras sur la tête. Je comptai.

L'onde de choc anima la terre sous mon corps. Le sol ondula sous la vague géante, se gonfla, retomba, en me ballottant dans ses remous.

Le son. Grondement du monstre enragé, qui roulait interminable. Des clameurs animales affolées lui rendaient hommage. Il s'apaisa lentement, à regret.

— Cette fois, dis-je, c'était plus près. Si nous réussissons à sortir de là, il faudra dénicher le rideau en vitesse… Les premières pluies…

— Ou le vent, dit Axin, ou une bombe de plein fouet. J'aimerais mieux, ce serait plus rapide…

L'idée de pourrir vif, rongé morceau par morceau, ne me séduisait pas plus que lui. L'ombre du champignon dévorait les étoiles.

— Les filles sont affolées, dit-il.

— Moi aussi. Dis leur d'essayer de dormir, et nous allons en faire autant.

Nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre le matin…
— D'accord, dormons.
Nous essayâmes. Mais je me retournai longtemps sans trouver le sommeil, et j'entendais bouger Axin.

Ce n'était pas encore l'aube. Simplement, le ciel pâlissait un peu et l'éclat des étoiles allait s'affaiblissant. J'avais mal dormi. Il faisait plus frais, et je sentais sous mon corps l'humidité de l'herbe safran. Son parfum citronné se décuplait.
Axin s'agita, émit un grognement étranglé, et s'assit.
— Bien dormi, demanda-t-il ? Pas moi. J'ai fait des cauchemars sans arrêt. Le dernier était si chouette que j'essayais de gueuler de toutes mes forces. Ça m'a réveillé. Est-ce que je dois t'annoncer que j'ai faim, mais surtout soif ?
— Pas la peine, j'ai les mêmes symptômes. Mais cette herbe est humide, suçons-la un peu.
— Pas prudent, dit-il, possibilité de poison.
— Pour un ancien casse-cou, te voilà devenu bien tatillon. La vie est faite de risques, mon cher. La mort par la soif, c'est une des plus désagréables qui existe. Le soleil d'ici est très chaud, et dès qu'il va monter, nous allons nous déshydrater à toute allure. Rien ne dit que Lygane va réussir du premier coup. Moi, j'essaye. Tu ferais bien d'en faire autant, et si tu peux joindre Missie, d'indiquer le truc aux filles.
Je suçai l'herbe humide. La rosée était amère, et citronnée. Pas très abondante. Du liquide tout de même. Un peu.
— Missie dormait, dit Axin. Mon appel l'a réveillée. Elles vont le faire.
Il plongea son nez dans l'herbe, et suça.
— Pas probant, le résultat, dit-il. Je n'ai pas l'impression d'avoir ingéré beaucoup de liquide.
— Mieux que rien quand même.
Notre voisin tigre-girafe explosa en rugissements frénétiques, d'autres voix furieuses répondirent, à peu près partout. Tout le monde avait faim et soif, et l'exprimait avec véhémence.
Le ciel s'éclaircissait, très lentement. Les étoiles s'éteignirent, et une luminosité orangée alluma l'horizon. Elle s'accrut, progressivement, dessinant nettement les contours de la végétation. Le ciel citron flambait de rouge-orange. Très beau spectacle, que j'admirai un moment. L'air frais se réchauffait déjà imperceptiblement. Le disque du soleil apparut au travers des branches. Le ruban du chemin acajou luisait.
— Lygane va essayer, me dit Axin. Elle a repéré une liane qui pourrait convenir.
Très longue attente. Axin restait immobile, les yeux fixes. Puis il dit :
— Ça ne marche pas. Rien à faire. Elle ne peut pas y arriver.
— Dis lui de se reposer un moment. Qu'elle essaye d'analyser la façon dont elle a fait naître cette main. Dans mon cas, c'est la rage qui sert d'agent moteur. Elle aussi, doit avoir un truc.
Petite pose, puis :
— Pour elle, c'est la peur.
— Alors, ce n'est pas dur. Elle n'a qu'à penser fortement aux implications de la situation actuelle. Ça devrait marcher.
Mais ça ne marchait pas. Toute la matinée se passa en essais inutiles.
Le soleil dardait furieusement. J'aspirais à de l'ombre, qui ne viendrait que plus tard. Je cuisais, je transpirais, et j'avais soif. Le concert animal

atteignait la démence. Nos voisins gorilles-bisons se battirent, à grand renfort de glapissements. Le tigre-girafe devenait fou. Il essayait de sauter sur le mur, et j'entendais ses griffes racler la pierre. Trois ou quatre fois, sa tête apparut au-dessus du faite. Une tête très déplaisante. Vraiment.

Axin m'empoigna par l'épaule.

— Missie panique. Elles ont un voisin, qui tient du kangourou et du crocodile. Une sale gueule, toute en dents, des écailles, et des jambes de sauterelle. Il bondit très bien, et de plus en plus haut. Missie dit que ses griffes accrochent presque le sommet. Elle a l'impression qu'il pourrait réussir à passer, à la longue…

Il était blanc, le nez pincé. Je devais l'être aussi. Je me faisais une bille du diable pour le chaton. Mais la situation d'Axin était pire que la mienne. En sus de ses propres craintes, il lui fallait éprouver celles de sa sœur.

Long temps de silence angoissé, puis il cria :

— Ça y est ! Lygane a réussi. Elles ont la liane… Elle ne comprend pas comment elle l'a fait. Elle dit que cette liane est lourde comme l'enfer. Elles doivent se mettre à deux pour la soutenir.

— Dis-leur de tirer dessus comme des dingues, et de l'attacher aux barreaux de leur cage si elle résiste.

— Elle tient. Elles l'attachent. Elles ont fait un nœud. Un autre. Elles tirent pour le serrer… Elles ont un pont.

— La moins lourde des deux doit passer la première. Dis-leur.

— C'est Missie. Lygane est plus grande. Elle y va. Elle est terrifiée… Je ne peux plus te parler… Sa peur me gèle, et j'ai la mienne propre. Le voisin saute de plus en plus haut, et je le vois… Et elles ne peuvent pas passer ensemble…

Pause d'angoisse, interminable. En réalité, ça ne dut pas durer très longtemps.

— Missie est sortie. Lygane y va. Serre les pouces, Gyall…

Cri :

— Elle est passée !

Nous nous empoignâmes, pour faire un tour de valse, en riant nettement trop fort. Détente nerveuse de part et d'autre.

— Elles demandent ce qu'il est préférable de faire. Essayer d'entrer dans les bâtiments, pour tenter de nous libérer en ouvrant la trappe, ou aller dans la forêt, et arracher une liane pour nous.

Je réfléchis un instant.

— L'entrée des bâtiments est peut-être fermée. Même si elle est ouverte, rien ne dit qu'elles trouveront aisément la commande de notre trappe. Tous les mécanismes leur seront probablement un peu plus qu'étrangers. Si elles font une erreur, quelqu'un d'autre pourrait sortir à notre place. Beaucoup trop dangereux. Mieux vaut l'autre système. Dis leur de trouver un caillou très tranchant. Ces lianes sont sûrement dures à couper.

Elles l'étaient. Et le caillou tranchant n'existait que dans mon imagination. Elles durent grimper dans un arbre, et écraser peu à peu la liane contre le tronc à l'aide d'un bloc de pierre. Axin, qui voyait par les yeux de Missie, me décrivait point par point le détail des opérations.

Les filles travaillaient dur. Les longues fibres indéchirables finirent par se réduire en bouillie pâteuse, et par se séparer. Le seul morceau de liane d'une taille convenable possédant une extrémité libre ayant déjà été utilisée pour leur propre évasion, elles recommencèrent la même opération sur un deuxième arbre.

— Cette liane pèse une tonne, me dit Axin. Lygane ne comprend pas

comment cette main invisible a pu la saisir et la soulever. Elle dit que ses muscles n'auraient jamais pu y suffire. Elles sont à deux pour la porter, et elles transpirent.

— Ce n'est pas plus surprenant que le reste, si tu y réfléchis. Cette force ne provient pas du corps. Elle doit être très puissante, voilà tout.

— Elles viennent, dit Axin. Tais-toi, il faut que je guide Missie.

Nous attendîmes, assez longtemps. Axin regardait dans le vide. Puis deux silhouettes portant un fardeau surgirent des branches rousses.

Échange de cris joyeux. Le chaton était ravissant. Doré comme un fruit mûr. Dans le hâle du visage, ses yeux paraissaient plus grands, et plus clairs. J'avais déjà vu ce bleu lumineux dans le regard d'Axin, que le soleil avait tanné tout comme moi, mais je n'y avais pas pris garde.

La fille qui accompagnait Missie était belle. Grande, possédant un corps harmonieux, de longs cheveux presque argentés, et des yeux gris vert, intelligents et expressifs. Elle aussi était cuivrée de soleil.

Elles se tenaient de l'autre côté du fossé, souriantes, heureuses. Missie m'envoya un baiser du bout des doigts, que je lui rendis.

Le voisin bondit, passa sa sale tête par dessus le mur, et racla la pierre de ses griffes. Il rugit aigrement.

— Allez les filles, lancez le bout.

Il était lourd, et les deux premières tentatives ratèrent. La troisième réussit. J'attachai aux barreaux de la cage cette corde improvisée. Axin vint m'aider à la fixer, et à tirer dessus avec énergie. Résistante, du moins en apparence. Lygane et Missie entraînèrent l'autre bout, pour aller l'attacher à un arbre. Juste, très juste. Elles se donnèrent un mal de chien pour faire les nœuds, et il n'y avait pas de jeu.

— Nous sommes plus lourds que les filles, dis-je. Tiendra ou tiendra pas. Combien pèses-tu ?

— Quatre vingt dix, à peu près.

— Trois de moins que moi. Ça peut faire toute la différence. Tu passes le premier.

Il ne discuta pas, et y alla. Il se coucha, empoigna la corde à deux mains, et y noua ses jambes. Il avança. La liane se détendit sous son poids. Les deux filles se tenaient par la main. Il passa. Très bien. Il se releva, et la blonde se précipita dans ses bras.

La corde avait tenu pour lui, elle tiendrait sans doute pour moi, la chance aidant. Je l'empoignai. Avance par tractions, une main après l'autre, et par détente des jambes. Je ne traînai pas.

Je n'étais qu'à demi redressé, quand Missie arriva sur moi comme un boulet, m'agrippa, enfonça son visage dans mon torse, grognant, gémissant, me mordillant et me léchant. Je refermai mes bras. Désir intense, de part et d'autre, instantané.

Pas le moment. Nous aurions tout le temps plus tard. Mais j'eus du mal, à la détacher de moi, et à la repousser en la tenant par les poignets.

Axin maintenait la blonde à distance, par les épaules. Ni lui ni moi ne pouvions ignorer notre mutuel besoin. Deux étalons en rut. Ce qui nous fit rire, tous, et la gaieté calma l'effervescence.

— Bonjour Gyall, dit la blonde. Je peux te tutoyer ? J'ai tellement entendu parler de toi que je te connais très bien.

— Moi aussi, je te connais très bien, et pour les mêmes raisons. Bonjour Lygane.

Nous rîmes ensemble. Les jumeaux s'embrassaient avec affection.

— Bon, dit Axin. Maintenant que les présentations sont faites, passons

aux choses sérieuses. Premier point, l'eau. Ensuite, si possible, de la nourriture. Où ?

— Allons voir derrière, dis-je.

— Tout est bouclé, tu le sais bien, les cages vont d'un bout à l'autre.

— Il doit exister un passage, certainement, pour la libre circulation des visiteurs et des gardiens.

Nous le cherchâmes, et finîmes par le trouver. Un passage souterrain, qui s'enfonçait sous les cages, pour remonter de l'autre coté.

Le dos de notre ancienne prison ne nous offrit rien. Hexagones lisses, sans une trace de porte, où de quoi que ce soit d'analogue.

— Pourtant, dit Lygane, il y avait une trappe, dans notre cage, et elle devait bien donner quelque part.

— Tout le système d'accès est peut-être souterrain, dit Axin. Mais, dans un coin quelconque, il y a sûrement des bâtiments administratifs. Cherchons-les.

Longue promenade errante. Ce jardin zoologique était gigantesque. Les enclos se succédaient, occupés par des pensionnaires étranges, que notre passage faisait hurler de fureur. Le soleil chauffait implacablement, et nous étions heureux de nous trouver de temps à autre dans l'ombre des arbres.

Les bâtiments administratifs existaient sans doute, mais nous ne les trouvâmes pas. Les cages s'alignaient, rangées par rangées, bordées de chaque côté par les mêmes murs très hauts, et reliées entre elles par des passages en sous-sol. Chaque rangée, distante de la suivante, se dissimulait complètement dans la végétation.

— Je me demande, dis-je, si toutes leurs installations ne sont pas souterraines. Ça pourrait correspondre à des mœurs d'insectes, après tout.

— Pourquoi des cages en plein air, en ce cas, demanda Axin ?

— Ils y installent peut-être ceux des animaux qui, à leur avis, ont besoin d'air et de lumière. Que veux-tu que je te dise ? Je ne peux faire que des suppositions. L'éclairage, dans leur navire, tirait fortement sur le rouge. Aucune analogie avec la lumière solaire. Ils ne l'aiment peut-être pas tellement. Les extrapolations de ce genre ne nous serviront pas à grand-chose.

— Elles peuvent nous aider à prendre une décision en ce qui concerne nos actions futures. Existence souterraine, ça veut dire que, dès la première bombe, ils se sont enfoncés dans leurs refuges, le plus profond possible, ce qui explique que plus personne ne s'occupe de nous. Et tous les accès imaginables ont dû être hermétiquement bouclés. Ça explique aussi une utilisation des armes atomiques. S'ils vivent sous la terre, il faut une grande puissance pour les atteindre, et ils craignent sans doute beaucoup moins que nous les retombées. Donc, pas question de pouvoir pénétrer dans une de leurs villes. Notre meilleure chance de survie, en admettant que la peste atomique nous épargne, c'est à mon avis une forêt.

— Avis que je partage. Une forêt, ça veut dire possibilité de nourriture, fruits ou autre, et très probablement de l'eau. En ce moment, c'est ce qui me tracasse le plus. Pour tout te dire, je suis à peu près mort de soif.

Concert de « moi aussi », assez geignard du côté filles. J'avais Missie au creux de mon bras, et je la serrai un peu, en disant :

— Patience, chaton, nous allons en trouver.

— Il faut changer de direction, dit Axin, et retourner vers la cage des filles. Nous pourrons essayer cette forêt en bordure.

Nouvelle promenade, dans l'autre sens. L'étrangeté des bestioles rencontrées nous distrayait de nos problèmes. Missie et Lygane

s’amusaient, puis elles s’attristèrent sur le sort de cette masse animale promise à la mort par la soif. Dégueulasse, en effet, mais nous étions impuissants.

Soudain, le chaton s’arrêta, fronça le nez, et dit :

— Je sens de l’eau.

— Comment peux-tu sentir de l’eau, jolie ? Tu dis des sottises.

— Je ne sais pas comment. Je la sens. Pas avec mon nez, bien sûr. Mais il y en a. Pas très loin…

Elle se dégagea de mon bras, et fonça. Nous la suivîmes. Elle courait.

Deux rangées de cages, deux passages souterrains. Un troisième, et nous débouchions sur une série de bassins, de taille variée. Occupés. Très. Par des locataires à ne certes pas approcher de trop près. Certains semblaient surgir de la préhistoire terrienne, et manifestaient une mauvaise humeur évidente, probablement causée par un creux dans l’estomac. Beaucoup de ces bassins avaient la taille d’une piscine, et étaient séparés de nous par un fossé.

Cette eau inaccessible nous exaspéra, puis nous découvrîmes, à notre portée, une vasque qui ne contenait rien de plus dangereux qu’une poignée de petits poissons.

Tout le monde s’abreuva, à grand renfort de bruits de déglutition avide, et de clapotis.

Je me rinçai un peu de la sueur accumulée, avec grand plaisir. Les filles s’éclaboussaient en riant. Axin barbotait, en projetant des gifles d’eau.

Le troisième soleil d’atome fleurit brutalement. Je jetai le chaton à terre, et me couchai. Onde de choc, en vagues méchantes, puis grondement sauvage. Assez loin, mais bien trop près pour mon goût. Les pensionnaires des bassins devenaient hystériques. Le champignon gonflait ses boursouflures livides.

— Ça commence à bien faire, dit Axin. Si nous ne trouvons pas en vitesse le rideau, je nous vois mal partis. Les ennuis vont nous arriver dessus par voie express, et aérienne.

— Si tu sais où il est, dis-le moi, tu me feras plaisir.

XIII

Une vraie forêt vierge. Rousse, et non pas verte, mais serrée, touffue, enchevêtrée, ligotée de lianes. Les arbres géants entrelaçaient leurs branches, et, sous cette voûte, le soleil ne perçait qu'à peine. Il y régnait une pénombre légèrement dorée. Nos pieds nus enfonçaient jusqu'aux chevilles dans l'humus et les feuilles mortes. La vie animale abondait, mais cette vie était furtive, cachée. Jusqu'alors, nous n'y avions rien rencontré de gros, ou de dangereux.

Je n'y vis pas un seul oiseau. Par contre, d'énormes insectes ailés la sillonnaient, sur une musique de ronflements sonores. Ils devaient jouer, je suppose, le même rôle de prédateurs. Le problème de l'eau ne se posait plus. Nous n'y avions pas trouvé de ruisseaux ou de mares, mais des végétaux à larges feuilles en coupe en conservaient toujours dans leur creux. Nous les avions baptisés abreuvoirs, sans aucune recherche d'imagination. D'autres arbres, qui offraient au cœur de leurs branches une dépression ovale, généralement tapissée de feuilles sèches, s'appelaient couchettes. Nous y dormions, très confortablement. Ce creux était juste assez large pour deux personnes, et, le soir venu, le groupe se scindait. Chaque couple choisissait son arbre, et y grimpait. Mesure de prudence. Nous ne savions pas ce que la forêt pouvait receler. Les tueurs chassent de nuit, d'ordinaire.

L'alimentation avait posé de très gros problèmes. Nous n'avions pas découvert le moindre fruit. Le gibier éventuel ne manquait pas, mais, outre qu'il restait pratiquement invisible, nous étions désarmés. Axin et moi avions tenté quelques tirs de cailloux, sur des cibles hélas trop lointaines pour espérer un résultat. Les proies plus proches se contentaient de rester tapies hors de vue, ou ne se montraient que le quart d'une seconde avant de disparaître. L'épaisseur de la végétation les protégeait admirablement. Au reste, si nous avions réussi à les attraper, nous aurions été contraints de les manger crues. Dans le genre hommes des bois, nous n'étions pas doués. Quelques tentatives pour faire du feu en creusant une branche sèche d'une baguette épointée s'étaient soldées par des échecs.

Lorsque la fringale devint terriblement évidente, j'assommai d'un revers de main un insecte roux un peu plus gros qu'un pigeon, puis je l'examinai. Un mélange de sauterelle, et de scarabée. Grosses pattes articulées, et élytres sur ailes de gaze. Il ne remuait plus.

Je le contemplai un moment, mon esprit refusant d'accepter ce que réclamait mon estomac, puis j'arrachai une patte, et, fermant les yeux, y mordit. Eh bien, ça se mangeait. Un peu croustillant en surface, mou dessous, bizarrement salé, mais pas mauvais. Après tout, bon nombre de terriens ont mangé et mangent encore des insectes. Je terminai la cuisse, assez juteuse, jetai la partie dure, et arrachait la seconde. Je la mangeai aussi, sans ouvrir une seconde les yeux. Si je l'avais fait, je n'aurai pas pu

continuer, malgré ma faim. Les habitudes alimentaires sont tenaces et dures à vaincre.

Axin m'imita presque aussitôt, et avala ses pattes, les yeux clos, et le nez pincé de dégoût. Mais les deux filles s'y refusèrent avec énergie. L'idée même les couvrait de chair de poule. Une demi-journée de plus et elles s'y décidaient, le visage froncé de répugnance, et admettaient que, tout bien pesé, ça se mangeait.

Le premier pas franchi, les autres suivirent plus aisément. Les insectes devinrent menu quotidien. Ils abondaient, et s'attrapaient sans aucune difficulté. Nous fîmes quelques essais, dans le but de varier les repas, pour découvrir que le hasard m'avait guidé juste la première fois. Les cuisses du gros roux étaient les meilleures. Missie trouva une manière de coccinelle à pois dorés, de la taille d'une cerise, dont le corps mou, débarrassé de la chitine, avait un vague goût de miel. Nous l'utilisâmes en dessert. Le régime nous maintenait en vie, et nous n'avions pas l'impression de souffrir d'une carence alimentaire, mais il ne nous engraissait pas.

Les explosions atomiques ne s'étaient plus reproduites. Le temps restait clair, très chaud. J'espérais que la radioactivité avait la bonté de se balader ailleurs que dans notre coin. Impossible à savoir…

Nous nous promenions sous les arbres depuis bien une semaine. Faune mise à part, elle était totalement déserte, ce qui nous convenait très bien. Le décor était beau, adoptant toute la gamme des teintes allant du crème au brun-noir.

Nous n'étions pas spécialement malheureux. Une vie des premiers âges du monde, avant la découverte du feu, nue, si pas innocente. On ne pouvait être plus dépouillé des biens de la civilisation que nous ne l'étions. Axin, Lygane et Missie, tous gens à teint clair, étaient couleur de cuivre foncé. J'ai la peau brune, et le hâle m'avait totalement noirci. Les branches, les arbres griffus, les feuilles acérées nous maltraitaient, et nous étions couverts d'égratignures. Nos plantes de pieds devenaient cuir très résistant.

Il ne semblait pas exister de variété d'insectes du genre suceur. Les gros qui formaient notre ordinaire n'étaient nullement agressifs, en dépit de leurs mandibules impressionnantes. Mais nous les assommions durement avant de les saisir dans nos doigts. Depuis que nous n'étions plus encagés, Axin et moi avions vu notre barbe recommencer à pousser, et nos mentons devenaient broussaille.

Le premier jour de pluie, outre qu'il nous inquiéta fortement, nous rendit l'existence nettement moins agréable. L'eau tombait en rideau serré, transperçant tout. Malgré l'épaisseur des branches, nous étions trempés, et nous pataugions dans une boue d'humus et de feuilles amollies. Nous avions l'air de rats noyés, chevelures et système pileux dégoulinants. Les insectes avaient disparu, et nous n'en trouvâmes pas un seul à déguster. Il faisait un peu plus que frais.

Les deux filles ne se plaignaient pas, mais avaient l'air morose, et ne riaient pas volontiers. Je découvris, sous un tronc à demi penché, une petite zoné sèche, pas bien large. J'y installai le chaton, et proposai à Lygane de l'y rejoindre.

— Non, dit Axin, restez-là tous les deux. Nous, nous allons chercher autre chose.

Ils s'éloignèrent. J'allai m'asseoir à côté de Missie, qui se recroquevillait. Elle se serra contre moi, et dit :

— Tu as la peau mouillée, mais tu es chaud. Comment peux-tu être

chaud ? Je gèle.

Je la frictionnai, assez assez d'énergie pour faire rougir sa peau. Elle grognait de plaisir.

La voix d'Axin appela :

— Gyall, j'ai trouvé un coin convenable. On y reste. Ne te déplace pas sans le dire.

— Évidemment pas. On attend la fin de la pluie.

— D'accord.

Je revins à Missie, qui ne frissonnait plus.

— Ça va mieux, jolie ?

— Oui. Je suis bien. Tu dégages autant de chaleur qu'un générateur. Comment peux-tu ?

— L'homme est un animal à sang chaud, jolie, mais les femmes sont toujours mâtinées de serpent.

Elle rit, et noua des bras à mon cou.

Ses lèvres me picoraient le visage. Elles se posèrent sur les miennes, et sa langue força ma bouche. Je la renversai, sans hâte, et entrai en elle. Nos deux rythmes, exactement accordés, nous amenèrent lentement à l'escalade. Elle chanta, et je râlai dans son cou.

Apaisement. La brûlure est partie. Nous restions enlacés, détendus. La pluie martelait les feuilles à petits bruits.

L'averse cessa avec le soir. Tous les arbres couchettes avaient leur dépression pleine d'eau. Pas question, pourtant, de dormir au sol. De toute façon, il n'était guère plus sec.

J'écopai le creux, tant bien que mal, le débarrassai de ses feuilles trempées, et m'y installai en pestant. Mouillé, et pas qu'un peu. Le chaton glapit de désespoir en se couchant, et je le tirai sur moi. De l'arbre voisin me parvinrent les protestations de Lygane, et deux ou trois jurons énergiques poussés par Axin.

Mauvaise nuit. Froide, et baignée d'eau. Missie me réveilla en chuchotant dans mon oreille :

— Quelque chose gratte.

Quelque chose grattait, en effet, fourrageant au pied de notre refuge. J'entendis une série de grognements, des bruits de branches froissées, un raclement, sur le tronc, qui se répercuta en vibrations, puis les sons s'éloignèrent. Missie frémissait.

— Qu'est-ce que c'était, Gyall ?

— Je sais pas, jolie. C'est parti, à présent. Dors !

Le matin nous trouva tous les quatre raides, mal reposés, et d'humeur morose. Le soleil levant fit naître une marée de vapeur, qui noya les arbres. Brume mouillée, collante et froide, qui bouchait toute visibilité. Elle nous obligea à patienter. Elle se dégagea avec une extrême lenteur, déroulant des volutes qui se doraient peu à peu. Les insectes se décidèrent à sortir de leurs cachettes, et nous pûmes déjeuner. Nous avions faim.

Nous reprîmes notre errance. Nous nous dirigions vers le soleil couchant, et ce but, fixé arbitrairement et sans aucune raison logique importait peu. L'important, c'était d'en avoir un, et il en valait un autre, en attendant mieux.

Je me demandais si le rideau se trouvait vraiment quelque part, plus ou moins à proximité, ou si nous finirions nos jours dans une existence simplifiée, ramenée à un niveau primitif absolu.

Un autre problème nous tracassait. Depuis la sortie du souterrain de

bronze, les filles ne disposaient plus des moyens contraceptifs habituels. Jusqu'alors, leur action à long terme les avait protégées, mais elle tirait à sa fin. Axin et moi usions depuis peu d'une précaution élémentaire, mais la méthode pouvait parfaitement, à l'occasion, se révéler inefficace. J'aime bien les enfants, mais je n'aurais certes pas accueilli l'annonce d'une prochaine naissance par des transports de joie. Je ne me voyais pas du tout en père fondateur.

Nous formions une bonne équipe, bien accordée. Lygane était une fille très bien. Non seulement jolie, mais intelligente, gaie, avec du caractère. Si elle avait eu, comme Axin, un goût prononcé pour les jeux mortels cela ne se percevait plus. Restait un bon compagnon de route, ne se plaignant pas plus que le chaton de nos conditions de vie actuelles. L'une et l'autre pestaient à l'occasion, sans plus.

Depuis quelques jours, nous suivions une pente, qui progressait lentement. La forêt descendait, peu à peu, vers un lointain qui demeurait hors de vue. Elle restait aussi serrée, immuablement rousse, et tissée de mêmes végétaux. Nous n'y avions jamais vu l'ombre d'une construction, ni l'ombre d'un arthropode humanoïde. Je me demandais s'ils se terraient, quelque part sous nos pieds, et si toute leur planète n'était en surface qu'un vaste jardin.

Les explosions atomiques ne s'étaient pas renouvelées, et comme nous étions tous, à ce jour, en bonne santé, nous pouvions espérer n'avoir pas été victimes de retombées.

Le temps restait beau et chaud, et nous n'avions connu que trois chutes de pluie, les deux dernières, brèves et violentes, nées d'un orage matinal.

Nos cheveux s'allongeaient, et Axin et moi étions fortement barbus. Nus comme aux premiers âges, tignasses embroussaillées, peau tannée et pieds calleux, j'imagine que nous devions représenter un parfait groupe d'humains sauvages.

— Tu crois toujours au rideau de velours, Gyall ? me demanda Axin. Moi, je commence à douter fortement de son existence.

— Pas moi. Il est quelque part, va savoir où ? On ne peut pas quadriller une planète en marchant. Tout ce que nous pouvons faire, c'est avancer, et compter sur le hasard, ou sur une intervention sournoise du Salaud. Je suis persuadé qu'il garde un œil sur son microscope.

— Il doit avoir un goût prononcé pour les promenades pédestres. Je n'ai jamais autant marché que depuis que j'ai passé ces maudites portes.

Je partageais pleinement son avis.

Missie et Lygane nous précédaient, jouant avec les lianes, se balançant et passant de l'une à l'autre. Distraction que nous pratiquions tous, à l'occasion, et qui entretenait parfaitement la souplesse musculaire. Le spectacle était très joli, et le numéro bien exécuté. Elles riaient et les corps cambrés dessinaient des figures gracieuses. Soudain Missie se laissa vivement glisser à terre, fronçant le nez.

— Je sens de l'eau, dit-elle, beaucoup d'eau !

Elle avait déjà dit ça, et prouvé qu'elle ne se trompait pas. De quelle façon pouvait-elle ainsi deviner le liquide ? Par quel sens nouveau et étrange ? Ni la vue ni l'odorat n'y jouait aucun rôle…

Je demandai :

— Où, jolie ?

— Pas très loin, sur la gauche. On va voir ?

— Pourquoi pas ? Je ne cracherais pas sur une bonne douche. Tu es sûre

qu’il y en a beaucoup ?

— Certaine. Oh ! Moi aussi, j’aimerais tant me laver.

Elle obliqua, en prenant la tête du groupe, et nous la suivîmes.

Passé un épais rempart de branches, nous sortîmes soudainement de la forêt, pour déboucher sur une interminable plaine safranée.

La terre rejoignait le ciel, à l’horizon. Quelques arbres dressaient des silhouettes solitaires, et, dans un creux, un vaste lac gris-bleu s’étalait, entre des berges de sable aux tonalités sombres. Sur la rive d’en face, se découpaient les contours d’un hexagone bien clos.

Les deux filles partirent comme des flèches, et nous les rappelâmes à une nécessaire prudence. Nous fîmes de concert la centaine de mètres qui nous séparaient du lac. Le soleil l’allumait de miroitements, et un peu de brise ridait sa surface.

Bref examen des lieux, accord conclu de ne pas trop s’éloigner de la rive, et nous barbotions tous très joyeusement.

Nous sortîmes de l’eau bien lavés, rafraîchis et détendus. Nous nous installâmes confortablement, pour une séance de rôtissage en règle. Nous étions tous d’excellente humeur.

— Je me demande, dis-je, si nous ne devrions pas prendre ici quelques jours de repos. L’endroit est plaisant, j’ai vu des poissons, ce qui nous permettra peut-être de changer de menu, et cet hexagone, là-bas, m’intéresse. S’il n’est pas trop bien fermé, nous pourrions l’explorer.

— Oh oui ! dit Missie. La marche à pieds, j’en ai archi marre. Restons un peu.

Axin et Lygane trouvaient aussi l’idée à leur goût.

— On reste, dit Axin. Jusqu’à nouvel avis.

XIV

Sixième jour de repos, consacré à des jeux nautiques, comme tous les autres. Nous nous sentions vraiment très bien dans notre peau. Immuable soleil, fixé dans son ciel citron sans le moindre nuage. Il chauffait terriblement, mais la proximité du lac maintenait une température idéale. Axin, Lygane et Missie ressemblaient à des statues de bronze. Tout à fait la teinte du souterrain. Moi, je virais à l'ébène.

J'avais fait quelques tentatives de pêche, très réussies. Le lac regorgeait de poissons. Ligne improvisée d'une branche, d'une liane, hameçon d'épine, et insecte en appât. Je ne sortais rien de bien gros, l'hameçon n'aurait pas résisté, mais je me rattrapais sur la quantité. Axin avait, pour détacher les filets à l'aide d'une pierre patiemment effilée par frottements, un remarquable tour de main. Les déchets, qui nous auraient rendu le séjour intolérable à force de puanteur, étaient déversés dans une fosse creusée dans le sable, et soigneusement recouverts.

Nous mangions le poisson cru, et avec délice. Nettement meilleur que les insectes, et le régime nous profitait.

Je pêchais chaque jour, ou étais relayé par l'un de nous. Missie y restait volontiers des heures, poussant des cris de triomphe à chaque prise, et accumulant le butin.

Lygane fabriqua avec adresse un énorme ballon de feuilles caoutchouteuses pas très sphérique, et ficelé de cordons, mais qui remplissait parfaitement son office d'instrument de jeu.

J'avais momentanément oublié mon projet de visiter, si possible, l'hexagone de l'autre rive. Tout ce qui n'était pas le présent reculait, repoussé par une satisfaction béate, animale, dont nous profitions pleinement. Qu'il existât quelque part un autre monde, le nôtre, un rideau de velours et un Salaud guettant, perdait de son importance au point que nous n'y songions même plus.

Nous avions oublié aussi les mesures de prudence des premiers jours. Plus personne ne s'imposait de rester à proximité de la rive.

Tout était jeux, plaisir et joie de vivre. Nous revenions à l'enfance, satisfaits de l'instant qui passe, et totalement imprévoyants. Nous étions distraits d'un rien, d'un insecte que nous pourchassions, d'un poisson d'allure inhabituelle, d'un caillou de teinte ou de forme bizarre. Seul jeu d'adulte, l'amour. La présence éventuelle des autres ne nous dérangeait nullement, de même que la nôtre ne leur imposait pas de restrictions. Nous étions jeunes, innocents, sans calculs ni complexes, dépouillés de nos lois et habitudes de civilisés, et heureux de l'être. Notre bonheur était pur, et absolu.

Dixième jour. Il y a eu un orage, la veille, très beau, qui a déclenché une averse violente et brève. Ciel de soufre, fendu d'éclairs bleus, qui le

déchiraient de serpents fourchus. Les grondements de bête du tonnerre me rappelèrent, très brièvement, la fureur du déchaînement de l'atome.

Ce nouveau jour était plus clair, sur un ciel totalement nettoyé. Le contact de l'eau me sembla un peu plus frais. Je sortis du lac, pour me brûler de soleil. Le chaton était allongé près de moi, sa tête sur mon torse. Avais-je envie de lui faire l'amour ou pas ? Problème.

Le rugissement d'angoisse d'Axin me redressa, tous sens en éveil.

Il courait vers le lac, lancé comme un express. Lygane flottait au milieu, sur le dos, sourde aux appels, en remuant paresseusement les jambes.

Je vis les remous, une énorme bosse, noire et luisante, puis un long col se déplia avec grâce, dressant une tête reptilienne.

La réaction de rage fut immédiate, et totale. Le Salaud ! Le Salaud qui introduisait vicieusement le serpent dans notre Éden.

Axin nageait furieusement, faisant jaillir un torrent d'écume blanche. Lygane flottait, la tête vers le ciel, et ne voyait rien. Le long cou du saurien préhistorique s'arqua, et la gueule s'ouvrit. Missie criait.

J'étais debout, tordu par les nœuds de la rage. La boule d'incandescence était là, bien formée, et elle s'arracha de moi, en me vidant totalement.

La belle courbe du col monstrueux se replia. Une seconde, la tête pendit, puis tout sombra, dans des remous qui s'apaisèrent pour devenir cercles concentriques. Axin avait atteint Lygane, et il la ramenait. Je n'avais jamais vu quelqu'un nager aussi vite, en tirant un fardeau qui ne s'aidait guère.

Ils prirent pied sur la rive. La blonde restait surprise, ses yeux gris-vert élargis d'étonnement. Un ventre jaune et vert creva la surface, et tournoya. Axin arrivait près de nous. Il se retourna, et vit.

— Je ne comprenais pas comment nous avions pu lui échapper… C'est toi qui l'as tué, Gyall.

Pas une question. Une certitude. J'en étais sûr aussi.

— Oui. Mais ne me demande pas comment, je ne pourrais pas te le dire.

— Je me fous bien de savoir comment. Je m'en fous. Merci, Gyall, merci.

— De quoi veux-tu me remercier ? Je n'ai pas agi délibérément, ça s'est fait en dehors de moi… Seulement la rage… Seulement ça…

— Eh bien, merci pour cette colère, qui t'habite, et qui se manifeste à temps.

Il fallut tout expliquer à Lygane. Elle n'avait, à aucun moment, perçu le danger. Ses oreilles noyées d'eau n'avaient rien entendu, et Axin ne s'était pas attardé à tenter de lui expliquer les choses. Il l'avait entraînée de force, alors qu'elle résistait, croyant à un jeu. En découvrant le ventre qui saillait sur l'eau calme, et se balançait faiblement, elle blêmit.

— Nous avions oublié le Salaud, dis-je, mais lui se souvenait de nous. Ça n'arrivera plus.

Axin gronda :

— Foutre plus ! Nous repartons, et nous le trouverons !

— Nous avions tout oublié, dit mélancoliquement Missie. Le plaisir de se laisser aller à des jours heureux… Mais l'hiver viendra, ici aussi, et bien d'autres choses. Il faut chercher le rideau.

— Oui mon chaton. Le rideau, et un autre piège… Mais un jour, au bout de la route, nous le rencontrerons, lui.

— Peut-être jamais, dit Missie. Mais tant que tu es avec moi, ça m'est égal. Je ne demande rien d'autre.

— Ne lui demande rien ! Jamais rien !

— Moi j'ai demandé, dit Lygane, presque à voix basse. J'ai demandé

deux fois… Et il m’a rendu ce que je réclamais. À cause de ça, je ne sais plus vraiment le haïr.

— Moi aussi, dit Missie, il m’a exaucée…

— Ce n’est pas Dieu, chaton, et même pas le Diable. Seulement une saloperie, qui s’amuse de nos contorsions…

Axin m’appuya, les yeux rétrécis.

— Ni Dieu, ni le Démon. L’Ordure, je le sens matériel, existant. Il nous attend, quelque part, et il nous guette… Cosmos, je crois que j’accepterais la torture, pour parvenir jusqu’à lui.

Il ne s’agissait pas d’une figure de style. Il pensait ce qu’il disait. Sur ce plan-là, j’aurais admis de le suivre.

Le soir arrivait, dans une apothéose d’orange, qui s’étalait en coulures sur l’horizon. Le lac reflétait le soleil couchant, et s’allumait de flammes rutilantes. Nous nous étions adaptés à nos journées longues, et à nos nuits identiques.

— Remettons les décisions à demain, dit Axin. Allons dormir.

Conseil que nous suivîmes. Il faisait presque nuit, quand nous fûmes installés, serrés l’un contre l’autre, dans notre creux. J’entendis les froissements de branches qui marquaient l’escalade de Lygane et d’Axin. Tout devint calme, traversé de menus crissements d’insectes. Il faisait doux, tiède. L’étoile Argid scintillait entre deux branches.

Missie se tassa un peu plus contre mon flanc, poussa un petit grognement de satisfaction, et entreprit d’explorer de sa langue mon anatomie, avec beaucoup de recherche.

Je commençai aussi à étudier la sienne, et poursuivis mon analyse jusqu’à ce que le désir devienne presque douleur, puis je l’attirai sur moi, pour la pénétrer.

L’aube nous réveilla, presque ensemble. Le soleil orangé faisait flamboyer le ciel au travers de l’écran des feuilles.

Une agitation remua les branches de l’arbre voisin. Axin héla avec bonne humeur :

— Alors, marmottes, vous dormez toujours ?

Missie protesta :

— Nous étions réveillés bien avant toi.

Nous descendîmes lestement de nos perchoirs.

Lygane passait ses doigts dans sa broussaille de cheveux argent, sans parvenir à grand-chose. Le peigne qui tenterait de la démêler se casserait les dents. Missie frotta ses yeux, et l’imita. Elle aussi avait l’air d’un sauvageon. Je n’osais même pas penser à ma propre tignasse. Pour en venir à bout, je n’imaginais que le rasoir. Et j’avais un confortable morceau de barbe.

Axin faisait très loup des bois. Sec, tout en muscles, barbu et chevelu. Nous nous regardions, ce qui nous fit rire, et Axin me dit :

— Tu as l’air de sortir des pages d’une très vieille bible illustrée. Il ne te manque que la feuille de vigne.

— Cherche un miroir, mon frère, avant d’envisager la critique.

— Oh, pas besoin. En te regardant, je m’imagine très bien.

Nous nous dirigeâmes vers le lac. Le ventre vert et jaune flottait toujours en surface, mais il me parut un soupçon plus distendu que la veille. Ça ne sentait pas encore mauvais. Pas encore.

— Terminé, le paradis terrestre, dit Axin. Ce serpent là ne va pas tarder à empoisonner l’atmosphère.

— Aussi n'allons-nous pas attendre, mais, avant de partir, si tu es d'accord, j'aimerais bien examiner cet hexagone. On ne sait jamais. Il peut s'y trouver des choses intéressantes.

— J'allais te le proposer. On se baigne, et on y va.

— Pas en traversant le lac à la nage. C'était stupide, d'avoir oublié toute prudence. À partir de maintenant, on remet à l'ordre du jour les mesures de sécurité.

— Tout à fait d'accord. Vous entendez, les filles ? Sécurité d'abord. Qui l'oublie aura un gage.

Elles l'admirent sans discuter. L'histoire de la veille avait refroidi tout le monde.

Séance de natation, assez prolongée, qui se borna aux limites de la rive. Ce dernier bain nous rendait un peu mélancoliques.

— Je regretterai les poissons, dit Missie, c'était plus plaisant que le régime insectes… Oh, Gyall, j'aurais voulu rester là toujours…

— Rien ne dure toujours, jolie, sauf la mort.

Elle frissonna.

— Oh, tais-toi, tais-toi. Je n'ai pas besoin de le savoir, même si c'est vrai.

Nous nous attardâmes, sans autre raison que notre répugnance à partir. À la demande générale, je repris ma ligne, et nous fîmes un dernier repas de poissons, mangés à la chaîne, à peine tirés de l'eau. Axin arrachait les filets, avec l'aisance que donne la pratique. Personne n'envisageait très gaiement la reprise de notre précédent régime.

J'abandonnai ma ligne sur place, en éprouvant un sentiment de perte, qui n'avait rien à voir avec l'objet lui-même. Je regrettais nos joies passées, et rien de plus. Je n'étais pas le seul. Lygane, Missie et Axin avaient la mine morose, et étaient peu enclins à plaisanter.

Nous contournâmes le lac à pied, en une lente promenade. Le soleil avait bien entamé son ascension. L'eau gris-bleu se ridait, scintillante de reflets.

Nous arrivâmes à proximité de l'hexagone. Il était très grand, et sa façade n'offrait qu'une surface uniformément lisse, sans ouverture apparente.

— Cette demeure pour abeilles ne m'intéresse pas du tout, dit Lygane. Vous, les hommes, allez voir si ça vous tente, et Missie et moi, nous resterons ici, à jouer un peu sur le bord.

— Lygane, dis-je, tu as un gage.

— Oh, Brume ! J'avais oublié. Quel gage ?

— Tu attraperas les insectes pour tout le monde à midi, dit Axin.

— Oh, bon, ça va. La sécurité, c'est assommant !

Je venais de lui rappeler qu'il n'était pas question de nous séparer, en aucun cas.

Nous contournâmes l'hexagone ensemble, pour découvrir, dans sa surface arrière, une découpure ronde, analogue aux trappes de nos cages. Au premier contact, elle nous parut bien close, mais, comme je tâtonnais autour de la fente, l'ongle de mon pouce qui ressemblait à une griffe, s'enfonça dans une fissure en demi-lune, et la trappe remua.

Je la poussai. Elle s'ouvrit sur une vaste pièce, percée de trois ou quatre trous sans portes. La luminosité rougeâtre que je connaissais bien l'éclairait. Elle contenait de nombreux objets, de taille variée. S'il s'agissait là d'un équipement mobilier, je n'apprendrais jamais à m'en servir. Rien ne paraissait le moins du monde logique, ou identifiable.

Nous étions tous les quatre serrés les uns contre les autres, et nos têtes s'avançaient pour regarder.

— On entre ? demandais-je.

— Un seul d'abord, dit Axin, pour vérifier comment fonctionne cette porte, si c'en est une.

— J'y vais. Maintiens cette trappe jusqu'à ce que j'ai pu voir si elle s'ouvre de l'autre côté d'une façon analogue.

J'entrai. Un bref examen me révéla une fissure identique à la première.

— Lâche la trappe, je crois que je tiens le système.

Il la laissa retomber de son propre poids. Je n'eus pas besoin ce tester ma méthode. Le battant resta mobile, sans se bloquer à nouveau. Je le rouvris.

— Ça va. Entrez-tous.

Nous entreprîmes, au hasard, un tour d'exploration.

— Ne tripotez pas trop, les filles, dit Axin. Pas prudent. Je n'ai jamais rien vu d'aussi totalement étranger.

— Je me demande, dis-je, si c'est l'ouverture de la porte qui a allumé cette lumière. Ces trous dans les murs, qui vont peut-être dans d'autres pièces, sont noirs.

— Sans doute un système automatique. J'espère que le propriétaire n'est pas en train de dormir quelque part…

— Sûrement pas. Nous avons fait bien assez de bruit pour le réveiller, sans parler du fait que nous l'aurions vu, inévitablement, durant notre séjour au bord du lac, s'il avait habité sa résidence d'été.

Les filles, curieuses comme des chattes, examinaient tout, en s'amusant à des suppositions farfelues.

— Qu'est-ce que c'est, a ton avis, que ce nid en pas de vis ?

— Une couchette pour cosmonaute-lombric.

— Et ce truc là ?

— Une tenue de cérémonie pour unijambiste ailé.

Fou rire. Nous nous mîmes tous au même jeu qui se révéla extrêmement distrayant. Dans le domaine des propositions d'utilisation, Missie et Axin étaient les meilleurs. Ils nous battaient, Lygane et moi, d'une bonne longueur. Nous pleurions de rire.

Lygane avança avec prudence sa tête dans l'un des trous sombres, ce qui en alluma l'éclairage. Elle poussa une exclamation mi-surprise, mi-ravie, et entra. Missie la suivit.

Deux cris d'effroi, un claquement sec, puis, plus rien.

Je fonçai, Axin sur mes talons. Une pièce identique à la précédente, mais vide. Les deux filles avaient disparu. Ce tour de passe-passe nous assomma littéralement.

— Pas possible, marmonna Axin. Où sont-elles ? Il n'y a pas la moindre ouverture, et elles ne sont pas ressorties…

Je le secouai par le bras.

— Tu ne perçois pas Missie ? Contacte-là, vite !

— Je l'ai déjà fait. Aucune réponse, rien. Je ne la sens même plus comme autrefois…

— Morte ?

— Je ne peux pas te dire… Je ne crois pas, quand même, il me semble que je le saurais…

L'angoisse et la fureur se tordaient en moi, en tentacules pourpres qui envahissaient jusqu'à mes prunelles.

— Le Salaud ! Il les a prises…

Axin grimaça, et gronda :

— Eh bien, nous allons les retrouver, je te le garantis !

— Réfléchissons un peu, veux-tu. Le piège est quelque part dans cette pièce. Elles ont fait quelque chose, qui l'a déclenché…

— Quand Lygane est entrée, elle a poussé une exclamation admirative. Provoquée par quoi ?

— Ça dis-je, c'est la seule chose possible.

Dans un pan d'hexagone, s'incrustait un trou rond, empli d'une luminosité de couleurs mouvantes, qui se mêlaient, se fondaient, tourbillonnaient. À première vue, on aurait juré une surface liquide, agitée de vagues sans cesse renaissantes. Étant donné sa position, l'hypothèse ne tenait pas, mais l'idée d'une eau épaissie et colorée demeurait.

— D'accord, dit Axin. C'est ça qui les a attirées. Qu'est-ce qu'elles ont fait ?

— Elles l'ont touché, peut-être…

Je traversai la pièce, et poussai mon poing dans la surface mouvante. Elle n'offrit pas de résistance, et il pénétra entièrement, en me causant une sensation étrange de froid picotant.

Le sol se déroba sous mes pieds, et je plongeai.

Une glissade interminable. Je dévalais, sur le dos et jambes en avant, une surface lisse, sans pouvoir freiner ma chute, qui allait s'accélérant. L'idée de l'atterrissage me causait des inquiétudes.

Dégringolade dans le vide, puis choc liquide, très brutal. Je m'enfonçai profondément, et ruai pour remonter comme un bouchon.

Ma tête creva la surface. J'écartai un emplâtre de cheveux collés sur mon visage, et clignai des paupières, pour chasser l'eau de mes yeux.

Axin émergea à quelques mètres de moi, et repoussa de la main une mèche qui lui bouchait la vue. Il dit :

— Eh bien, nous revoilà bons pour une existence de taupes…

— Fortement mâtinées de poisson. Tu n'as pas bien regardé.

Nous nous retrouvions dans le souterrain de bronze, mais il offrait quelques variantes. Il était éclairé, d'une faible luminosité diffuse, et rempli d'eau. Au-dessus de cette surface liquide, des parois bien lisses montaient vers le plafond. Tous les cinq mètres, à peu près, elles se piquaient d'anneaux ronds, scellés dans la muraille.

— C'est gentil, dis-je. Il a prévu que nous pourrions peut-être nous fatiguer de nager, à la longue… Ce qui est moins gentil, c'est que les filles ne sont pas là.

Un faible courant nous entraînait, vers quelque mystérieux aval, qui s'enfonçait dans la noirceur. Aussi loin que portait le regard, la sombre surface d'eau était déserte.

— Elles nagent toutes les deux très bien, dit Axin.

— Oui, mais l'arrivée a été brutale. Suppose qu'elles se soient un peu assommées…

— Aucune raison. Elles ont dû tomber comme nous, les pieds les premiers.

— Possible, mais pas certain… Où sont-elles ?

— Peut-être devant, plus loin. Ce courant n'est pas très rapide, mais elles ont pu nager. Elles avaient un peu d'avance sur nous…

Je criai leur nom. La voûte de bronze répercuta mon appel, qui resta sans réponse. Axin proposa :

— On fonce, pour essayer de les rattraper ?

J'étais déjà certain de leur définitive disparition, mais…

— Allons-y. Amont ou aval ?

— Aval, bien sûr. Pourquoi auraient-elles remonté le courant ? Ça

manquerait de logique.

— Raisonnement relativement valable, mais nous nous trouvions dans le domaine du Salaud, et, d'ordinaire, les événements y péchaient plutôt par défaut de cohérence.

Nous fîmes une belle course, très rapide et très longue, qui nous coupa suffisamment le souffle pour nous contraindre à l'arrêt. Nous nous ancrâmes aux anneaux, pour reprendre haleine. Nous n'avions rien trouvé. Nous appelâmes de nouveau trois ou quatre fois, par acquis de conscience.

— Enfin, dit Axin, elles doivent bien être quelque part ! Nous n'avons pas passé, cette fois, le rideau de velours. Comment aurait-il pu les escamoter ?

— Croyable ou non, il est hors de doute qu'il l'a fait. Et il arrête aussi, de quelque façon, les émissions mentales de Missie, sinon tu la percevrais…

— Tu as, hélas, certainement raison, mais je voudrais bien comprendre quelque chose aux mobiles de ses actes…

— Pour n'avoir pas de reproches à nous faire, nous allons vérifier dans l'autre sens.

Nouvelle course, considérablement plus lente que la première. Le courant n'était pas très rapide, mais le prendre à rebours fatiguait tout de même. Aucune chance, évidemment, pour que Lygane et Missie aient choisi de le remonter.

— Qu'est-ce qu'on fait, demanda Axin.

— Ce qu'il veut que nous fassions. On descend le courant, et on nage.

— Nettement plus fatiguant, cette fois, que la marche à pied. Le sommeil va poser de sacrés problèmes, sans parler de l'alimentation…

— Nous ne mourrons toujours pas de soif. Ça sera plus long.

— La noyade, dit Axin, ce n'est pas vraiment désagréable…

— Optimiste ! Ce qui sera désagréable, c'est que ces anneaux, aimablement prévus à notre intention, nous permettrons de résister longtemps.

— Pessimiste !

— On verra… Pas besoin de nous fatiguer tout de suite. Allons-y en flottant, sans plus. Le courant nous promènera très bien.

Il le fit, et le temps coula.

À la longue, l'épuisement nous gagna. Même en remuant peu, nous usions tout de même nos forces. Nous nous reposions aux anneaux, de plus en plus fréquemment. L'eau était assez fraîche. Nous avions la peau ridée, et bleuissante. Notre circulation sanguine, qui se ralentissait nous obligeait à l'occasion à bouger plus vivement, pour tenter de la rétablir.

L'univers entier devenait fatigue, et je commençai à avaler de l'eau. Nous nous encrâmes, une fois de plus.

— Écoute, me dit Axin. Crois-tu que tu pourras dormir un peu, si je te maintiens la tête hors de l'eau ?

— Peut-être. Je suis crevé.

— Alors essaye. Quand tu seras un peu reposé, tu prendras la relève.

La tête soutenue par son bras, je sombrai dans un état qui n'était ni veille, ni sommeil, mais une zone intermédiaire. Une partie de mon esprit restait consciente de l'inconfort, l'autre s'engloutissait dans de très brèves périodes de rêves tourmentés. Je me reposai tout de même. Un peu.

Je lui rendis le même service. J'avais froid, et faim. Le silence de tombe du souterrain n'était rompu que par de faibles bruits clapotants.

La luminosité diffuse ne donnait que très peu de clarté. L'eau noire glissait vers un horizon de sombre tunnel. L'extrême lassitude noyait mes

pensées.

Axin ouvrit des yeux fibrilles de sang.

— Tu n’étais pas pessimiste, tu avais tristement raison. Mais nous n’allons pas tenir très longtemps quand même. Je ne suis pas reposé du tout, et j’imagine que toi non plus. L’épuisement va nous tuer…

— Pas de découragement. Pense au Salaud. Essaye de ne pas lui faire trop plaisir.

— On continue ?

— Jusqu’à ce qu’on coule, camarade. Rien d’autre à faire.

XV

Nous flottions toujours.

Ce qui nous maintenait à la surface, c'était l'entêtement, et rien d'autre. Nous nous y accrochions, parce que l'idée de s'abandonner au lit de l'eau devenait de plus en plus séduisante.

Les périodes de repos s'étaient améliorées. À présent, nous dormions vraiment, d'un pesant sommeil. Nous les multipliions, parce qu'elles étaient brèves du point de vue durée. Mais elles nous reposaient assez pour nous permettre de continuer, encore un moment…

Hormis d'un état d'épuisement absolu, nous n'avions plus conscience de grand-chose. Le temps s'écoulait, sans nous toucher. La faim nous rongeait, et nous commencions à souffrir de violentes crampes musculaires. Jusqu'alors, elles ne nous avaient pas saisis en même temps, ce qui nous permettait un secours mutuel.

Énième période de repos. Axin me réveille involontairement, en contractant violemment son bras, qui me serre le cou.

— Gyall ! Je sens de la nourriture, et un radeau !

Je le crus en train de sombrer dans la démence. Il insista, fébrile.

— Je vois un radeau, je te dis. Je le vois !

Sa conviction absolue me gagna. Deux fois, sa sœur avait perçu de l'eau, sans aucun moyen logique de la détecter…

— Où ?

— Pas loin. Attend, que je le situe… Là, à gauche…

Sa main désignait la muraille d'en face, bien lisse et bien close.

— Derrière ce mur, demandais-je, très amer. Est-ce que tu perçois aussi la façon de l'ouvrir ?

— Il est là. Je le sais. Il doit exister un moyen de passer…

Nous traversâmes le canal, pour explorer la muraille pouce par pouce. Je la palpai, j'essayai de faire remuer les anneaux, je plongeai, pour tâter le bas, je remontai pour de nouvelles recherches infructueuses, qui, peu à peu, firent naître une rage d'insensé.

Axin fouillait, fiévreusement. Puis il s'accrocha à l'anneau, jurant entre ses dents. Ses yeux, injectés de sang, ressemblaient à ceux d'un fauve acculé.

La rage bouillonnait en moi, me secouant avec la violence d'une tempête. Je sentis se matérialiser la boule d'incandescence, et je criai :

— Recule-toi !

Il se projeta en arrière, d'une détente de ses pieds sur le mur, juste à temps.

La décharge fureur frappa la muraille, la froissant comme une feuille de papier, dans un fracas de métal torturé. Elle la lacéra, y ouvrant une large déchirure.

— Cosmos, dit Axin. C'est toi qui as fait ça ?

— Bien l'impression que oui. Mais voilà ton radeau, qui nous attend…

La fente de métal déchiqueté s'ouvrait sur un tunnel identique au nôtre. Un radeau de bronze doré y flottait, retenu par une chaîne accrochée à un piton. Par la déchirure, les deux courants d'eau se mêlaient. Je la traversai, nageai jusqu'à la plate-forme, et m'y hissai. Axin me rejoignit.

J'avais à peine tiré mes pieds au sec, que je sombrai instantanément dans un sommeil de brute. Ma dernière pensée consciente fut causée par la sensation fraîche du bronze sous ma peau mouillée.

Je me réveillai, raide, tous les muscles douloureux, et torturé par la faim. Axin dormait toujours, couché sur le ventre, la tête dans ses bras pliés.

Je vis de suite la boîte, soudée à un angle du radeau. Sous un banal couvercle à charnières, je trouvai deux paquets de rations concentrées, intactes dans leurs emballages, et qui auraient aussi bien pu provenir de notre ancien équipement.

— Axin ! De la nourriture !

Mais je dus je secouer pour le réveiller.

Il s'assit, les yeux encore vagues, puis découvrit ce que je tenais, et tendit avidement la main. Je lui donnai deux tablettes, et en avalai la même quantité. Très suffisant. Sous leur faible volume, elles concentrent un repas complet. Chance aussi, leur présentation sous forme réduite ne risquait pas d'encombrer nos estomacs rétrécis de privation.

Axin souriait.

— Oh mais, ça va mieux. Ça va beaucoup mieux… Chère Ordure…

— Si je savais ce qu'il a fait des filles, dis-je, je me sentirais tout à fait bien.

— À mon avis, elles doivent s'en tirer. Son but, ce n'est pas de nous tuer. Ce qu'il adore, c'est nous aiguillonner suffisamment pour nous contraindre à des acrobaties. Encore que je ne comprenne pas pourquoi…

— Peut-être pour se distraire. Comme un enfant s'amuse des contorsions de l'insecte qu'il torture…

Axin rit. Rire qui n'incluait pas la moindre trace de gaieté.

— Moi aussi, je pourrais m'amuser. Très bien. J'espère vivement en avoir un jour l'occasion…

— Tu n'es pas le seul… Mais pas de châteaux en Espagne, mon bon. Revenons à la situation présente. Il faut bien continuer à jouer son jeu. Donc, on décroche cette chaîne, et on laisse le courant nous emmener où il convient…

— Rien de mieux à faire jusqu'au prochain tour de vis. Mais s'il aime les acrobaties, tu lui en as vraiment offert une belle, cette fois !

— Pas plus surprenant que Lygane attrapant un objet hors de portée ou que toi, devenant radeau et nourriture, que tu ne pouvais voir. Nous avons tous nos petits dons. Je me demande si le Salaud a quelque chose à y voir…

— Avant de passer les portes, je n'avais pas le moindre talent de devineresse, et Missie et moi ne communiquions pas avec cette perfection. De plus, je suppose que pour tuer ou éventrer une muraille, tu employais autrefois des méthodes logiques et compréhensibles, sinon, tu aurais fait une superbe carrière de phénomène. Il a certainement quelque chose à y voir, mais comment, et pourquoi ?

— Je n'en sais foutre rien. Peut-être nous cultive-t-il, comme une souche de virus mutants dans le but de pimenter ses distractions… Allez, en route !

Je décrochai la chaîne, et éloignai le radeau de la muraille d'une poussée. Il se balança, et fut pris par le fil du courant.

Nous dérivions, éternellement. Quel jour ? Quelle heure ? Manger, boire, parler, dormir. Nager, à l'occasion, en suivant le radeau. Il avançait très paresseusement. Nous n'avions aucun moyen de l'arrêter. Les murs étaient lisses, sans anneaux cette fois, et l'unique piton avait disparu bien loin derrière nous. Sur un emballage de tablette, je gravais de l'ongle nos périodes veille-sommeil, tout à fait au hasard. Cette manière de fixer l'écoulement du temps manquait, pour le moins, de précision. Ces marques indiquaient huit périodes écoulées.

J'avais des ongles en griffes animales, et un système pileux envahissant. Axin me ressemblait en tout point. Notre hâle pâlissait. L'eau qui nous portait ne contenait pas la moindre trace de vie. Elle était sombre, un peu moirée. Le tunnel restait éclairé, mais cette luminosité faible et diffuse ne permettait pas une vision étendue. Notre horizon disparaissait dans la pénombre. N'était le lent défilement des murailles, nous aurions pu nous croire immobiles. Rien ne changeait jamais d'aspect.

— Mises à part les périodes de suspense, dit Axin, ce qui caractérise le domaine de l'Ordure, c'est la monotonie. Je suis en train de périr d'ennui, et de mort lente, encore.

— Ferme ton sas, porte-guigne, tu vas encore nous attirer des tuiles…

En sus de ses dons de visionnaire et de télépathe, il en possédait également un autre, prémonitoire, parce que, pas cinq minutes plus tard, l'eau s'agita de remous, qui secouèrent le radeau, et le cognèrent contre la paroi.

Quelque chose creva la surface noire, et nous barra la route. En plus gros, et en moins aisément descriptible parce que demi-immergé, ça ressemblait beaucoup au gardien. Les yeux à pédoncules, en tout cas, y étaient, ainsi qu'une paire de superbes pinces.

Cette fois, je le tuai avec une aisance totale, sans presque ressentir l'habituelle sensation d'arrachement, ni celle, de vide, qui suivait l'action.

— Tu te perfectionnes, me dit Axin. Temps de réaction remarquablement bref. J'ai à peine eu une seconde pour penser que ces pinces-là me couperaient facilement en deux… Comment allons-nous passer ? Il flotte, et bouche le tunnel.

— En le poussant sous le radeau.

— Le courant l'entraînera derrière nous. S'il se met à pourrir, nous aurons à nous boucher le nez. Enfin, je ne vois pas non plus d'autre solution. Allons-y.

Nous enfonçâmes la jolie bestiole à pleins bras, pour nous apercevoir qu'en remontant, elle soulevait le radeau hors de l'eau.

— Idiot, dit Axin. Il faut plonger, et le tirer dessous. J'y vais. Reste là, et pousse vers l'avant, en prenant appui sur le mur.

Opération menée à bien, sans trop de peine. Axin rattrapa le radeau, qui avait pris un peu d'avance, et je l'aidai à se hisser. Nous avions supposé que le cadavre nous suivrait, mais nous le distançâmes lentement, et il disparut.

— As-tu eu ton compte de distraction, demandais-je, ou désirerais-tu une autre scène d'action ?

— Ma foi, depuis que tu te comportes avec l'efficacité d'un laser, je dois reconnaître qu'elles ne me déplaisent pas. Ça rompt agréablement la monotonie du voyage.

— Je te remercie pour cette remarquable confiance. Et si ça ne marchait pas, juste une fois ?

— Parle pas de malheur ! Dis donc, ce n'est pas l'heure des tablettes ? J'ai faim.

— Autant cette heure-là qu'une autre. Mangeons.

Douzième période veille-sommeil. Je commençais aussi à désirer un épisode mouvementé. Je séchais d'ennui. J'étais assis, jambes croisées, en face d'Axin, qui tuait le temps en jonglant avec deux boulettes fabriquées d'un emballage de tablettes.

Soudainement, il blêmit, cria, et s'évanouit proprement.

Je l'examinai, très inquiet. Il était rigide, les mâchoires crochetées, assez pâle pour paraître vidé de son sang. Je tâtai son cœur, qui battait à pulsations lentes. Malgré mes soins empresses, il ne reprit pas conscience, ce qui m'angoissa fortement.

Il ne revint à lui que bien plus tard, alors que je tentais, une fois de plus, de le ranimer en l'aspergeant d'eau. Il ouvrit des yeux vides qui ne me voyaient pas, s'assit, passa une main lente sur son front, puis me reconnut. Il parla d'une voix épaisse, qui sortait de lèvres raidies.

— Gyall, l'Ordure… J'ai eu un contact avec l'Ordure… Une seconde, peut-être, mais ça m'a suffit. J'ai perdu tout espoir de lui nuire de la moindre façon… Je ne peux pas t'expliquer ça… J'ai eu l'impression d'être inséré dans le raisonnement d'une banque mémoire géante… Un milliard de pensées, qui s'entrecroisaient, et en même temps, il s'amusait. J'ai senti sa gaieté… Puis j'ai reçu une décharge électrique au vif de ma cervelle, et j'ai perdu conscience. Gyall… À présent, il me fait peur…

Il était livide, et ses mains frémissaient. Il les noua, et les muscles de ses bras se crispèrent.

— Non, dis-je, non. Tu as été secoué, rien de plus. Qu'il soit plus intelligent que nous, c'est une évidence. Dans l'échelle de l'évolution, il a une confortable avance, ça, je te l'accorde… Mais il est certainement vulnérable, sur un point ou un autre…

— Je voudrais bien croire que tu as raison. Je voudrais bien…

Il restait blême, la couche décolorée, et un tic tiraillait sa paupière gauche.

— Essaye de dormir, Axin, n'y pense plus. C'était une sale expérience, oublie-la.

Il se coucha, docilement, et, après quelque temps, sa poitrine commença à se soulever sur un rythme paisible. Il n'était pas encore réveillé quand je m'endormis aussi.

Durant les jours suivants, il ne fit pas une seule allusion à cette expérience, et je ne le questionnai pas. Il resta longtemps morose et taciturne, puis son habituelle bonne humeur réapparut. J'essayai une fois d'effleurer le sujet, en utilisant un biais, mais il refusa de me suivre et je n'insistai pas.

Seizième jour de navigation. Nous en avions l'un et l'autre archi marre, et nous pestions. Axin injuriait l'Ordure avec vigueur, et semblait avoir totalement oublié la peur ressentie à la suite du contact. Nos tablettes tiraient à leur fin. Nous les rationnions, mais, malgré cela, elles nous manqueraient très bientôt.

Je nageai un moment derrière le radeau, le rattrapai, et me hissai. Axin s'essayait à des contorsions de gymnaste accompli, très réussies. Il se déroula brusquement, et cria, avec une note de triomphe dans la voix :

— Gyall, je sens le rideau. Je sais où il est.

— Où ?

— Assez loin. Pas du tout dans notre direction. Je le perçois très nettement, vers la droite.

— Hors de portée, alors ?

— Bien sûr que non. Ouvre le mur !

Et voilà, rien que ça. Mais l'idée de la proximité d'une porte de sortie me surexcitait, et j'essayai.

Je déchirai la muraille sans le moindre effort. À présent, la boule de rage m'obéissait, se formant instantanément, et frappant sur commande.

La fente n'était pas assez large pour permettre le passage du radeau, et après brève consultation, nous ingérâmes les dernières tablettes, en signe de défi, et nous l'abandonnâmes, sans regret.

Trois fois, sur les indications d'Axin, j'ouvris un autre mur. Chaque passage nous révélait un tunnel identique à celui que nous quittions.

En pénétrant dans le troisième, Axin me dit :

— C'est le bon. Le rideau est au bout.

Ce nouveau courant liquide était beaucoup plus rapide que les précédents. Il nous entraîna, accélérant sa course, jusqu'à devenir torrent. Il heurtait ses murailles en froissements d'écume, nous suçait, et nous devions lutter pour garder la tête hors de l'eau.

Le fracas gigantesque d'une chute envahit mes oreilles. Bien trop tard pour espérer reculer. Le torrent m'enserrait de liens impossibles à rompre. J'arrivai sur cette cascade, secoué et ballotté, sa clameur rugissante me martelant le crâne.

Je plongeai, et pénétrai en même temps le rideau de velours. Vide, et inconscience.

XVI

Réveil. Sensation de suffocante chaleur. Je ruisselle de sueur. L'éblouissement du ciel et du soleil me fait refermer les yeux. Je suis toujours nu, et, pour autant que je puisse en juger, j'ai gardé mon aspect de bête humaine. Mes ongles trop longs crissent dans ma barbe.

Deuxième examen, plus précis. Choc brutal. Le désert. Un absolu sahara.

Je suis couché dans l'ombre maigre d'une dune, et mes jambes, exposées au soleil, brûlent. Je les replie. Le ciel est magnifique, bleu foncé, et l'intensité de la lumière me blesse les yeux. À perte de vue, les dunes sableuses se gonflent, ondulent, s'étalent, pour se fondre dans la ligne d'horizon. N'importe quel désert de Terra – il en existe encore – aurait cet aspect. Le sable a sa teinte normale, le bleu intense du ciel aussi. Le soleil est de la bonne taille, et sa couleur du jaune qui convient. Mais, pour une certitude, il faudra attendre la nuit. Elle est encore lointaine. Le soleil entame à peine sa courbe ascendante.

Mes pensées brumeuses se libéraient, et je reçus, très violemment, le deuxième choc. J'étais seul, sans une goutte d'eau, au milieu d'un vaste désert… Missie et Lygane avaient disparu depuis longtemps, Axin plus récemment, mais je me réveillais seul. À moins que, derrière une dune… Je n'y croyais pas.

Je me levai tout de même, pour appeler, en faisant quelques pas. Le soleil m'embrasa avec une incroyable férocité. Je rejoignis très vivement ma zone d'ombre. Mais elle allait se rétrécir, très bientôt… Et où aller, de toute façon ? Je n'avais pas le sens de Missie ou d'Axin pour découvrir de l'eau.

Pas besoin de retourner très longtemps le problème pour admettre que j'étais condamne, et à brève échéance. En restant à l'ombre, toute la journée, et en admettant que je puisse en trouver à suffisance, en voyageant de nuit, sans trop forcer, je pourrais durer un peu plus longtemps, puis la soif me tuerait, et pas en douceur…

La rage incendia ma cervelle, totalement. Au sens propre du terme, je voyais rouge. J'injuriai le Salaud, en gueulant, je le sommai de se montrer, s'il l'osait. Je me sentais de force à abattre une montagne, et de mes seules mains.

J'étais debout, sous le brasier solaire, et je hurlais. Ce qui s'appelle crier dans le désert. Littéralement.

J'entendis rouler la voix en échos de tonnerre avant de découvrir la sphère d'énergie pure.

— Homme, tu m'as appelé, et je suis venu. Que demandes-tu ?

La sphère géante dansait, ardente comme une fournaise, s'enroulant, se tordant, mêlant ses volutes flamboyantes, et, même à la distance qui me séparait d'elle, je percevais les vibrations, qui me secouaient de petites rafales crépitantes.

La voix formidable tonna, en échos d'airain, en échos de bronze. Elle emplissait mes oreilles, et résonnait au vif de ma cervelle.

— Que demandes-tu ?

— Le Salaud… Le Salaud…

Je n'y croyais pas vraiment. Ma langue gelée balbutiait, et je frémissais, malgré moi.

Je perçus l'amusement. Pas vraiment ironique, non. L'égaiement d'un adulte distrait par un vagissement de bébé.

— Celui que tu appelles le Salaud, admit la voix vibrante, mais aussi autre chose… Homme ! Agenouille-toi devant ton Dieu !

Un ordre quasi irrésistible, mais tout en moi se rebiffa.

— Va te faire foutre, ordure !

Un rire, en résonnement de cloche géante. J'avais les oreilles pleines de battements. Et de nouveau, je perçus cette sensation de gaieté, distincte du rire de bronze. Je l'amusais, la charogne, je l'amusais beaucoup. Cette fois, je commençai à trembler de fureur.

— Agenouille-toi !

— Tu peux crever !

Une force terrifiante pesa sur mes épaules. Malgré ma totale résistance, elle me plia, et me contraignit à l'acte demandé. Puis elle cessa de s'exercer, et j'étais debout, dans la même seconde.

De nouveau, le rire roula, en sonorité de métal martelé.

— Entêté, qui ne veut pas admettre la réalité… Je suis Dieu. Ton Dieu. Celui qui t'a créé. Je suis le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga. Je suis le verbe. Je suis celui qui est…

— Arrête de me réciter ta bible de fantaisie. Je ne marche pas. Pas du tout. Pour moi, tu es le Salaud, un point c'est tout.

L'amusement pétillant dominait, sans trace de colère.

La voix tonna :

— Je pourrais t'écraser, comme le moucheron que tu es, mais je vais condescendre aux explications. J'ai créé les hommes, il y a bien longtemps, même à la mesure de mon temps, qui n'est nullement le tien. Je les ai créés pour ma distraction, et depuis, je poursuis mes expériences. Je vous ai tout donné. Toutes les étapes de cette science dont vous êtes si fiers viennent de moi. Mon dernier cadeau, ce fut la Brume, et le propulseur Heym. Je désirais vous éprouver dans un cadre de civilisation stellaire. Lorsque je vous pousse sur la voie qui convient vous vous montrez relativement satisfaisants. Pas toujours, mais vous êtes mes jouets favoris. Une expérience intéressante. Pas absolument réussie, mais intéressante.

Le pire, c'était que je commençais à le croire, tout en essayant de rejeter ses paroles comme autant de mensonges.

— Mais si, dit la voix, tu l'admets. Veux-tu me voir sous d'autres formes ? Regarde !

La sphère d'énergie disparut.

Se matérialisa Bouddha assis, une main dressée, l'autre tendue, paumes offertes, avec ses belles paupières mystérieusement baissées, et son sourire d'énigmatique sagesse. Il était chair, et il vivait.

Il se dilua, fondit.

Yahvé, le Dieu jaloux, son visage sculpté par la colère, ses doigts crachant la foudre.

Jupiter, puissance et majesté.

Junon la belle, épanouie, hautaine et impérieuse.

Civa, le troisième œil vertical au front, ses quatre mains tenant les

attributs de sa puissance.

Kali, la Destructrice, noire, ruisselante de sang, parée de guirlandes de crânes, et cernée de serpents dardant la fourche de leur langue.

Cérès, mère des moissons, souriante beauté blonde, offrant le blé en gerbe.

Une Déité d'ébène, mi-homme mi-bélier, projetant la foudre.

Une Japonaise, exquise, cheveux de laque noire, visage de suavité, surgissant d'une grotte, et présentant la paume de sa main.

Un gnome, hideux, au phallus démesuré.

Anubis, le dieu chacal.

Une Déesse, à tête de mort, ceinturée de serpents.

Odin, le guerrier sauvage, barbe et chevelure flamboyantes, un corbeau sur l'épaule, sa main posée sur le garrot d'un loup.

Une Déesse nordique, blonde et farouche, dressée sur un char tiré par des aurochs.

Quetzalcoatl, le serpent à plumes, oiseau-reptile, écailles, et plumage d'or vert.

Une Déesse, grasse, monstrueuse, chevelue et poilue, borgne, brandissant un scorpion de mer.

Un lettré chinois, vieux et sage, ses ongles dans des étuis d'or.

Tous les dieux et déesses de la terre défilaient, apparaissant une seconde, et s'évanouissant pour laisser la place au suivant, et j'étais pris de vertige. Dieux animaux et dieux humains, dieux hommes-bêtes, dieux civilisés et dieux barbares. Certains que je reconnaissais, d'autres jamais vus. Tous matériels, vivants, tous diffusant la même aura de puissance, palpable, réelle, exigeante.

La voix sonna :

— Je suis aussi cela…

Le Christ en croix. Rien de la mièvrerie que lui attribue d'ordinaire l'art religieux. Même les espagnols n'atteignirent jamais à semblable réalisme. Un homme torturé, à l'extrémité de la souffrance. Muscles tordus, saillant en nœuds de convulsions, veines apparentes, noircies. Je ne pus regarder deux secondes son visage de tourment, aux lèvres retroussées sur des dents rouges de sang, et encore bien moins ses yeux hallucinés.

Je détournai la tête.

Le rire se fracassa en martèlement d'airain.

— Rassure-toi, je n'ai pas souffert moi-même cette douleur. Une expérience ratée. Je voulais vous donner l'amour. Quel lamentable échec !

Mais la voix ironisait, et l'amusement demeurait, en tangible diffusion. L'échec, si échec il y avait, ne le chagrinait aucunement.

— Bien sûr, je m'amuse. Vous m'amusez. Je vous connais si bien. Ce ratage ne m'a pas surpris, il était prévu. L'amour ! Comment auriez-vous pu le digérer, singes ! Mais vos tentatives maladroites m'ont bien diverti.

La voix roulante fustigeait. Les dieux s'étaient évanouis, pour laisser place à la sphère d'énergie flamboyante.

— Tu me préfères sous une forme humanisée ? À ta guise.

Apparut un Dieu ophidien ailé, magnifique. Lucifer après la chute. Participant du serpent, et gardant intacte sa terrifiante beauté d'archange. Je lie pouvais pas regarder les lacs d'or de ses yeux.

— Cet aspect te convient ? Ou celui-là ?

Le Démon. Immonde, noir, hydropique, la boursouflure de ses lèvres difformes entrouverte sur des crocs courbes. Les ailes de cuir battaient, soulevant des remous pestilentiels. Les sabots du bouc d'enfer esquissèrent

une gigue, et le ventre gonflé tressauta. Le soleil faisait étinceler la pointe aiguë des cornes. Là non plus, je ne pouvais pas regarder les yeux. Toute la malignité bestiale existante s'y inscrivait. La bouche ignoble béa, sur un rugissement de rire affolant. En sourdit une puanteur telle que je reculais, à demi-suffoqué.

Le dieu serpent réapparut, effaçant la silhouette démoniaque.

— Allons, je crois que tu préfères cette forme. Je t'ai convaincu ? Vas-tu t'agenouiller de ton plein gré, à présent ?

Je percevais toujours son amusement. Il ne désirait pas vraiment que je lui rendre hommage. Tout était jeu, le décor cruel choisi pour l'entretien, la voix et le rire d'airain, les métamorphoses, et sa façon de m'appeler homme, en utilisant le mot comme un terme de mépris. Il jouait.

Je le croyais, et il m'effrayait, mais je ne pouvais pas obéir. Je restai debout.

Il rit. Ce n'était plus le rire de cloche, mais un son d'harmonieuse gaieté, claire et pure. La voix aussi, avait changé. Elle résonnait en tonalité mélodieuse. La perfection d'une voix humaine.

— Tu me plais, homme aux yeux jaunes. Pour cela, je te renverrai chez toi, sain et sauf. Regarde !

Sur la ligne d'horizon, un vaisseau stellaire se matérialisa, bien reconnaissable, malgré la distance. J'ouvrais la bouche pour une question, et il répondit avant que je ne l'ai posée.

— C'est bien ton navire. Et tu te trouves sur ton propre monde, celui que tu appelles Terra.

Je n'avais pas encore vraiment formulé en pensée ma deuxième interrogation qu'il m'en donnait aussi la réponse.

— La fille est dedans, avec les deux autres. Ils dorment, et ne s'éveilleront que lorsque tu les toucheras. Je les ai vus, chacun séparément. À eux aussi, j'ai permis le retour. Vous garderez vos souvenirs, et vous pourrez les évoquer entre vous, mais vos bouches seront scellées pour les autres.

Je le croyais, et la sensation d'impuissance qu'il m'obligeait à ressentir entretenait ma haine.

Il riait.

— Tu voudrais te battre. Tu voudrais un adversaire à ta mesure. Je vais te le donner.

Le Dieu ophidien s'effaça, et un homme apparut.

Je me regardais dans un miroir. Mon double exact. Mon jumeau. Moi.

— Non, dit la voix qui était devenue la mienne, c'est toujours moi. À ta mesure, comme tu le voulais. Bats-toi, si tu le désires !

Un temps d'hésitation, puis la rage l'emporta, et je fonçai.

Impossible combat. Il était moi, et j'étais lui. L'attaque était parée avant d'être traduite en gestes. Lutte terriblement inutile, contre mon reflet. Je n'insistai pas, et rompis.

Roulement de tonnerre du rire de bronze. Mon double se dissocie, et se disperse. La sphère d'énergie danse, se fond, s'évanouit. La déité ophidienne est là, et elle rit aussi, en mélodieuse harmonie. Je la hais. Totalement.

— Tu n'es pas satisfait ?

— Foutre non !

Nouveau rire, en cascade. La jubilation est palpable, ce qui me rend calme, et du sang froid.

— Quel manque de respect ! Où est le temps ou mon nom seul vous

courbait ? Tu admets ma puissance, et tu voudrais pouvoir me détruire. Cette force de haine, qui t'habite, est très étonnante. J'ai pu l'apprécier pleinement, dans le jeu du souterrain, et dans celui des mondes.

Un jeu. La charogne, l'ordure, la salope. Un jeu. J'avais bien deviné…

— Oui, un jeu. Ces Portes sans Retour me procurent énormément de distractions. Certains y gagnent leur vie, comme toi. D'autres… Quelle importance ?

Aucune, en effet. La montagne n'établit pas de rapports avec le moucheron. Voire… Celui-là aimait à s'occuper de ses insectes. Et avec quel plaisir ! Pour quelles stupides raisons les hommes ont-ils toujours imaginé un Dieu de justice, sinon de bonté, et l'ont nettement séparé du Démon, qui incarne le mal ?

— Quel sage raisonnement, dit la voix, en harmonie moqueuse. Pourquoi vouloir scinder bien et mal ? S'ils se mélangent en vous, pourquoi ne se mêleraient-ils pas également en moi ?

Brusquement, une évidence me frappa, et je questionnai :

— Qui t'a créé, toi ? Quel est ton Dieu ?

J'essayai de regarder les lacs d'or, et ne put soutenir leurs flammes. Il répondit, après un bref silence.

— Je pourrais te mentir. Je ne m'y abaisserai pas. Je ne le sais pas. Je me suis éveillé à la conscience, si loin dans le temps que si je tentais de le traduire pour toi en mots, ton esprit vacillerait, et j'avais le Cosmos pour berceau. Mais je ne sais pas si la mort peut m'atteindre, et je ne connais pas non plus le but ultime, s'il en existe un.

— Mais pour nous, tu sais ?

— Non. J'ai créé la forme, et je l'ai animée d'une parcelle de moi, qui était vie. J'ai suivi vos étapes, et favorisé vos mutations. Je vous ai amenés à l'intelligence, pour mieux savourer mes distractions, mais, dans la mort, vous m'échappez. Je te dis que je ne sais pas.

Cette fois, l'amusement avait disparu, et j'en ressentis de la satisfaction. Je l'avais tout de même coincé. Dieu, peut-être, mais pas omnipotent. Pas totalement.

L'amusement revint, et flotta.

— Ne te réjouis pas. Je peux te manipuler à ma guise, comme une marionnette dont je tire les ficelles. L'as-tu oublié ?

Non, je ne l'oubliais pas. Cette succession de mondes, prévus et adaptés à mes réactions… Comment faisait-il ça, l'ordure ?

Rien, en notes de musique.

— Tu as fait un séjour dans ma galaxie personnelle. Celle qui sert à mes plus intéressantes distractions. Entièrement aménagée par mes soins. Une part d'illusion, une part de réalité.

— La galaxie du poisson volant ?

— Exactement. Depuis ta sortie du souterrain, tu ne l'as plus quittée.

— Mais… L'époque Maurice Tamerlan ?

— J'ai veillé à te montrer un ciel couvert. Sinon, tu aurais pu t'étonner de découvrir Argid au-dessus de la tour Eiffel.

— Et Allègre ? J'ai vu les constellations, dans l'espace…

— Tu as vu ce que je voulais que tu voies. Je t'ai parlé d'une part d'illusion. Les explosions atomiques, par exemple, n'étaient pas plus réelles que cet espace que je t'ai montré. Je suis bon magicien.

— Tous ces gens… Ça ne pouvait pas être une illusion.

— La part de réalité. Un peu truquée quand même, bien sûr. Tu ne devines pas ? Il ne s'agissait aucunement d'êtres humains.

— Mais ce n’est pas possible, j’ai…
— Tu te souviens de ton séjour chez les embaumeurs, et de ces cadavres, que tu vidais si bien. Ceux-là étaient réels. Ils provenaient tout simplement du contingent normal de décès dans la Fédération. Les vivants, par contre… Tu ne vois toujours pas ? Ton époque les utilise, pourtant, sous une forme très différente, et aucunement humanisée, c’est ce qui t’égare. Mais les miens sont parfaits. Des androïdes, bien sûr.
Des androïdes… Mais j’avais senti l’odeur des corps humains, et vu de la sueur, et du sang…
Il rit, en tintements musicaux ironiques.
— Pas bien difficile à réaliser, tu ne crois pas ? Mais si tu avais approfondi la question, en analysant ce sang, ou cette sueur, par exemple ou encore en pratiquant une autopsie, tu aurais certainement été très surpris.
Des androïdes… Alors, je n’avais nullement tué le garde, ni Frogoul, ni la bête dans l’eau du souterrain, ni…
— Outre que le saurien du lac et la bête étaient absolument réels, tu as aussi, en quelque sorte, tué les autres. C’est bien toi qui les as détruits. Un très beau travail. Tous leurs circuits grillés d’un seul coup.
— Mais comment ? Comment ?
— Si tu ne le sais pas, pourquoi te l’apprendrais-je ?
L’amusement flottait, tangible, blessant. Et j’essayais encore d’accepter la véracité de ses dires. Des androïdes, cette perfection humanisée. L’expression des yeux, des visages, la colère, la peur, la joie… Rilli, un androïde…
— Un androïde, oui. Une très belle réussite, celui-là. Je l’avais prévu avec un talent de peintre, et il l’a transcendé. Presque humain, je crois. Qu’est-ce que la vie, en somme ? Lui aussi, je l’avais créé, et animé, si pas de la même façon que vous.
Ma haine était là, chaude et vivante, et elle me rongeait. Toute cette gigantesque mise en scène, pour un jeu…
Le dieu serpent riait, moqueusement.
— Tu te sous-estimes. Tu m’as procuré beaucoup de plaisir.
Du plaisir… La pourriture, l’immonde, le démon…
Il souriait, triomphant dans son inhumaine beauté. Sa peau d’or vert renvoyait en éclats scintillants la lumière solaire, et ses larges ailes nervurées s’étalaient, grandes ouvertes.
— Je pourrais t’apprendre à me craindre. Tu n’as pas peur ?
Si. Il me terrifiait. Mais je le haïssais aussi, avec assez de force pour faire reculer l’effroi.
Il parla, et la mélodie de sa voix vibra d’une note de dur métal.
— Petite leçon. Pour que tu comprennes bien !
Le dieu ophidien s’effaça. La sphère d’énergie s’enfla, ardent brasier qui dansait et tournoyait. Un tentacule de flammes en jaillit, s’allongea, et me toucha le ventre.
Je me repliai, et tombai à genoux, recroquevillé sur un paroxysme de souffrance, convulsé, les dents à nu, et gémissant malgré moi.
Lentement, la terrifiante vague reflua, et la douleur décrût. Je me relevai, péniblement, trempé de sueur, et grelottant.
Le rire de bronze me martelait le crâne. La sphère flamboyait, crépitante.
La décharge de haine se rua, et frappa. Je n’avais jamais rien matérialisé d’aussi gros, d’aussi ardent, d’aussi violent.

La sphère brasier accusa le choc. Elle exposa. Geyser de flammes, volutes ignées palpitantes, qui se défirent, fondirent, s’éparpillèrent en poussière de particules embrasées. Elles tourbillonnèrent follement, et s’éteignirent.

Je ne parvenais pas à le croire. La trace des pieds du dieu serpent demeurait, imprimée dans le sable, et j’attendais sa réapparition, courbant involontairement les épaules, et appréhendant l’imminence du châtiment. Mais il ne revint pas.

Le souvenir de la douleur vibrait encore dans mes entrailles, et je regardai mon ventre, stupéfait de le découvrir intact, la peau nette, sans une marque.

Sur la ligne d’horizon, l’Archer se découpait, solitaire, sur le bleu intense du ciel. Les dunes sableuses se gonflaient en succession de vagues.

Je me mis en route, sous l’implacable soleil.

Bien plus tard, Axin me dit :

— J’espérais que tu le tuerais, je l’espérais. Mais je n’y croyais pas…

Et Missie, serrée au creux de mon bras, exprima rêveusement :

— Il n’était pas vraiment méchant. Il voulait bien nous laisser repartir…

— Et nous sommes tous ensemble, appuya Lygane.

— L’ai-je réellement tué ? demandais-je.

XVII

Quelque part, une entité qui est énergie pure, mais peut aussi devenir matière, dont l'intelligence englobe le Cosmos, et le perçoit dans sa totalité, pense, entrecroisant des milliards de problèmes, et une partie de ce que l'on pourrait appeler son esprit est teintée d'amusement :

« Ce singe aux yeux jaunes… Je le lui ai pas tout dit… La stimulation douleur à parfaitement déclenché le processus. En réagissant par de la rage aux provocations blessantes, il a développé une puissance énorme… Il espère m'avoir tué, mais il doute… Tout de même, il m'a touché. Incroyable ! Mes meilleurs sujets, presque depuis le début… La fille blonde a réalisé une performance, en matière de télékinésie. Les deux autres sont excellents télépathes, et ont produit aussi précognition, et vision à distance. Ne pas les perdre de vue, et veiller à ce qu'ils aient des enfants. Je n'ai pas encore la preuve absolue d'une transmission héréditaire des talents acquis, mais les probabilités sont bonnes… Ce domaine mutation mentale… Une expérience très satisfaisante… Les portes opèrent la sélection, et les germes en puissance croissent parfaitement en laboratoire. Si j'obtiens une réussite totale, l'homme deviendra autre… Peut-être… Un partenaire possible, pour des jeux plus intéressants… Beaucoup plus intéressants. »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2-7024-0481-2

Quatrième de couverture

Apparut le premier garde noir, et Missie n’eut plus envie de rire. Grand, l’œil fureteur, vêtu de noir, des pieds à la tête.

Chemise, pantalon, bottes et gants, casque à visière fumée, tout était sombre. Au ceinturon, un pistolet à balles, et le tube.

Celui des aiguilles à douleur.

Sans ses armes, je l’aurai démoli d’une seule main, mais son uniforme en faisait un géant. Sûr de lui, se déplaçant

accompagné d’une aura de terreur, et en jouissant. Ses yeux s’attardèrent un instant sur nous.

Que se passe-t-il, derrière les Portes sans retour ? Les hommes qui les franchissent ne reviennent jamais.

Le Masque

Fantastique

Apparut le premier garde noir, et Missie n'eut plus envie de rire. Grand, l'œil fureteur, vêtu de noir, des pieds à la tête. Chemise, pantalon, bottes et gants, casque à visière fumée, tout était sombre. Au ceinturon, un pistolet à balles, et le tube. Celui des aiguilles à douleur.

Sans ses armes, je l'aurai démoli d'une seule main, mais son uniforme en faisait un géant. Sûr de lui, se déplaçant accompagné d'une aura de terreur, et en jouissant. Ses yeux s'attardèrent un instant sur nous.

Que se passe-t-il, derrière les Portes sans retour ? Les hommes qui les franchissent ne reviennent jamais.

Atelier Pascal Vercken / Doc. Thomas Schlück

H. 52/0502/6 - Dépôt légal - impr. 6123 - Ed. 8140 - 1er trim. 1976